

MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE

«CHAUSSURES ET SOCIÉTÉS»

1^{er} au 15 décembre 1980

CATALOGUE

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX II
3, Place de la Victoire

CE₁

Exposition présentée par le Musée d'Ethnographie
de l'Université de Bordeaux II du 1er au 15 décembre 1980.

Rédaction du catalogue :

M. MERIOT Christian, Maître de Conférences d'Ethnologie.

Reproduction photographique :

M. PEAUCELLE Denis.

Maquette de l'affiche :

Mme LOPEZ Régine.

Maquette de la couverture :

M. FERRET Claude.

Cette exposition a été réalisée avec le concours d'étudiants et de chercheurs hors-statut en Ethnologie : Mlle, Mme et Mrs : BAUDRY Mireille, CADILLON Marie-Claude, GAUTHIER Chantal, LEMERDY Dominique, LOPEZ (Luis et Régine), et PEYRAT Jocelyne. Certaines notes ont été rédigées et sont signées par eux.

Nous tenons à remercier ici ceux qui par des prêts, des facilités techniques ou des subventions financières ont permis cette réflexion ethnologique sur la chaussure :

- Aquitaine Tourisme Accueil,
- Les Archives Municipales et M. A VISSEAU (Bordeaux),
- L'A.S.P.I.C. et M. GASCARD (Paris),
- M. BARUT (Pau),
- Mme BELLORGEY,
- M. BUCHOT : Professeur (Grenoble),
- Mme BONTEMPS (Pau),
- M. BRUNIE, Intendant général de 2ème classe à Bordeaux et

- M. RACCA, Intendant de 2ème classe, I Vème région militaire,
- Le Centre Départemental de Documentation pédagogique, M. LABORDERIE et Mme GRE,
 - Le Consulat du Canada et Mme VINCENT (Bordeaux),
 - M. le Commissaire Lieutenant Colonel LA VABRE de la Base 106 à Mérignac,
 - La Délégation Régionale des Affaires culturelles, M. OURY et Mme CLAVERIE à Bordeaux,
 - La Fondation Aquitaine et M. LE BRETON (Bordeaux),
 - M. JOUBEAUX (Le Bouscat),
 - M. JUIGNET (Saint-Mandé),
 - M. GAUTHIER (Cestas),
 - Mme GUILLEM (Esquieze-Serres),
 - M. LALANNE, Directeur de l'Eco-Musée de Marquèze à Sabres,
 - M. LATRILLE, Président de l'Université de Bordeaux II,
 - M. et Mme LAPLAGNE (Bordeaux),
 - M. LECOTTE, Conservateur du Musée compagnonnique, (Tours),
 - M. LEGENDRE (Paris),
 - M. LIGONAT (Bordeaux),
 - M. MINVIELLE (Bordeaux),
 - M. MATRA (Mont-de-Marsan),
 - M. MOLINA (Mérignac),
 - Mme MOLINIER (Civrac),
 - M. DE MONTGOLFIER, Conservateur en chef du Musée Carnavalet (Paris),
 - La Municipalité de Bayonne, le Musée basque, M. HARITSCHELAR et M. PAGOLA (Bayonne),
 - M. PUJOL (Bordeaux),
 - Musée de la chaussure et Mlle BOSSANS (Romans),
 - Musée de Terra Amata (Nice) et Mlle GOUDET,
 - Mme DU PASQUIER, Conservateur du Musée des Arts décoratifs de Bordeaux,
 - M. PEIRALS (Lormont),
 - M. PEREZ, Président de l'Université de Bordeaux III,
 - La société des produits BARANNE (Paris) et Mme DELA VALETTE,
 - Le Syndicat départemental de la chaussure et la Chambre de Commerce de Bordeaux,
- ainsi que les services techniques et d'entretien de l'Université de Bordeaux II et de la ville de Bordeaux.

Mme Chantal RODEZ et la Cellule d'Information de l'Université de Bordeaux II se sont chargées de la frappe du catalogue.

PREFACE

L'exposition «Chaussures et Sociétés» organisée par le Musée d'Ethnographie de l'Université de Bordeaux II concrétise la renaissance d'une institution qui a déjà un long passé.

C'est en effet, en 1894 que la Faculté de Médecine et de Pharmacie décide de créer un Musée «d'Ethnographie et d'Etudes Coloniales» sur l'initiative de M. le Doyen PITRES.

Les fondateurs en furent d'anciens élèves qui constituèrent par des dons personnels le premier fonds des collections.

A l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, par l'acquisition de collections en provenance d'Afrique, M. LEMAIRE, Secrétaire Principal de la Faculté et M. le Professeur LE DANTEC, membres de la Commission du Musée, donnent à ce dernier «une dimension nationale».

Prospecteurs enthousiastes et inlassables, ils négocient également à cette époque la cession à la Faculté, par le Musée du Trocadéro et le Musée Guimet, de collections inutilisées faute de place.

Et c'est ainsi que d'après les archives de l'époque «quatre wagons, contenant quatre vingt caisses renfermant une foule d'objets très précieux... furent bientôt expédiés pour Bordeaux».

Cette manne d'objets ethnographiques asiatiques enrichissent considérablement le Musée qui en 1903 occupe trois galeries au premier étage de la Faculté.

A l'initiative de M. LEMAIRE, des reconstitutions étonnantes sont réalisées avec des mannequins grandeur nature : par exemple une fumerie d'opium, un groupe d'auricureurs annamites.

Jusqu'en 1914, le Musée s'étend de plus en plus, occupe de nouveaux locaux, reçoit d'autres collections.

Un document émouvant figure dans les archives : le registre, relié de noir, où Monsieur LEMAIRE a, d'une écriture soignée, consignée de 1887 à 1914, tous les dons reçus, les démarches faites, les difficultés rencontrées, l'histoire même du Musée !

Le registre s'arrête brusquement au 11 février 1914 et le déclin s'amorce.

Des locaux occupés par le Musée doivent être progressivement libérés pour abriter des services ministériels évacués sur Bordeaux et hébergés à la Faculté lors des guerres de 1914 et 1940.

La paix revenue, les services propres à la Faculté prennent de plus en plus d'ampleur et la demande de place se fait toujours plus pressante. Le Musée est quelque peu démembré au cours de ces années pour des raisons diverses !

Les collections actuelles demeurent cependant très importantes et comportent des objets de grande valeur et des pièces rares.

L'Université de Bordeaux II s'est attachée à donner un nouvel essor à ce Musée et à cet effet fut créé en 1977 un Comité d'Administration du «Musée d'ethnographie exotique» qui devrait se conforter si les subventions sollicitées sont accordées, espérons que cela se fera avant la fin de l'année du patrimoine !

Malgré toutes les difficultés de tous ordres, inhérentes au manque de moyens actuels tant financiers que matériels un travail considérable de restructuration est en voie de réalisation

Effectué par le Centre d'Etudes et de Recherche Ethnologiques, ce travail d'équipe demande outre des connaissances scientifiques de haut niveau, un enthousiasme et un dévouement certains non seulement des enseignants mais des étudiants.

C'est cette collaboration qui a permis la réalisation de cette exposition que je suis tout particulièrement heureux d'ouvrir au public car elle témoigne du renouveau d'un Musée dont l'histoire est intimement liée à celle de l'ancienne Faculté de Médecine et de Pharmacie et de l'Université de Bordeaux II.

J. LATRILLE.

Président de l'Université de Bordeaux II.

A ceux et à celles qui rendent
notre démarche plus assurée.

Aux va-nu-pieds de toutes espèces
et de tous pays, nos frères.

INTRODUCTION

Pour l'anthropologue, il n'est pas d'objet naturel en ce sens que l'homme dans son activité fabricante d'outils autant que d'images ou de concepts, a investi le monde, se l'est taillé et aménagé à sa mesure. Bref, et c'est même un lieu commun, il n'y a de nature que par et pour l'homme, il n'y a de nature qu'humanisée.

Pour l'anthropologue, il n'y a ni objet, ni activité prééminente. L'homme est tout un et chacune de ses intentions ou expressions le révèle complètement et également, bien que par ailleurs il cherche partout et toujours à classer, à distinguer, à hiérarchiser.

C'est pour cela qu'il nous a paru tentant d'illustrer par cette exposition la façon dont cet objet modeste, si souvent ignoré ou méconnu, la chaussure, se trouve si intégré à notre vie quotidienne que nous en oublions souvent sa présence salvatrice - à moins qu'elle ne nous fasse souffrir...

Tout aussi bien que d'autres objets qui entourent ou parent la vie des hommes, à des titres réputés plus nobles ou plus précieux, la chaussure est un témoignage d'humanité, elle est humanité.

Ce n'est pas le lieu ici de rendre hommage à la notion de «fait social total» chère à Marcel Mauss. Pourtant, elle nous est précieuse en nous permettant de saisir que par le truchement de la chaussure - entre autres - nous pouvons et devons retrouver toute une histoire sociale, celle de l'état et de l'évolution des techniques et corrélativement des savoirs intellectuels traditionnels ou savants sous-jacents, celle d'une économie. Celle si riche des croyances qui va des implications religieuses ou magiques à l'esthétique et à la mode en passant par les fantasmes inscrits dans les légendes, les mythes, l'art ou les déviations sexuelles, voire la conception de la santé et de l'hygiène. Les systèmes juridiques, linguistiques, politiques eux-mêmes n'en sont point absents.

AU PIED A

Ce qui est vrai de la chaussure et que nous développerons plus loin, est vrai également du pied que la chaussure a pour fonction de protéger ou de mettre en valeur. Pas plus qu'elle, le pied n'est l'objet neutre et purement fonctionnel que nous présentent les podologues.. Lui aussi est chargé de significations sociales, qui, si nous pouvons oser le dire, le transfigurent et lui donnent une autre dimension d'existence.

L'homme s'est plu à magnifier sa main au détriment de son pied. Pourtant, l'évolution des espèces n'indique-t-elle pas que si son pied n'avait pas autorisé la station

debout, jamais sa main n'aurait pu jouer le rôle que l'on sait. L'organiste, le rémouleur, le fantassin, l'automobiliste et bien d'autres, sans oublier ces peintres qu'un malheur prive de l'usage de leurs mains, remplacées alors par leurs pieds, reconnaissent l'importance du pied dans leur vie quotidienne. Combien peu justifiée alors apparaît l'expression commune «bête comme un pied», qui est la survivance de nos vieilles conceptions sur la verticalité, où notre base terrestre s'oppose à notre chef, plus spirituel car plus céleste.

Favorisant notre enracinement terrestre et le contact avec le sol, le pied a souvent été perçu comme l'expression d'une force morale ou spirituelle, d'un équilibre aussi. C'est vrai de ceux qui ont les pieds sur terre ; c'est vrai a contrario de ceux qui par leur démesure morale ou religieuse ont été entraînés à forcer quelques tabous ou à vouloir découvrir quelques secrets divins : Achille, Vulcain, Jacob pour ne citer qu'eux. Levi-Strauss dans «la structure des mythes» montre comment selon lui le mythe d'Oedipe exprimait une difficulté à marcher droit dans cette malheureuse famille (1). Le nom du grand-père, Labdacos, signifierait le «boiteux», celui du père, Laios, «pied gauche», celui d'Oedipe lui-même, «pied enflé». Une telle difficulté physique traduirait la difficulté de l'homme à croire à son autochtonie, c'est-à-dire à admettre le fait que chacun d'entre nous est réellement né de l'union d'un homme et d'une femme. Cela se manifesterait par une certaine incapacité à prendre possession de son territoire et à le conserver. Tous les êtres nés de la Terre sont représentés mythiquement comme «incapables de marcher ou marchant avec gaucherie».

Ce mythe développe en bien des endroits des ramifications. Chez les Dogons le pied est lié à l'exercice du pouvoir, de la royauté. Si les dieux sont souvent hors d'atteinte, c'est que sans pied ils ne peuvent laisser de trace. Par contre les fidèles qui peuvent mettre leurs pieds sur les empreintes des dieux ou des personnages sacrés - ce qui est souvent une cause de pèlerinage - s'assurent d'une certaine excellence. Ainsi des pas de Mahomet à la Mecque ou à Istanbul, du Bouddha à Kandy, du Christ au Mont des Oliviers, ou devant la cellule de Sainte Radegonde à Poitiers ou les multiples pas de Gargantua un peu partout en France.

L'empreinte d'un pied humain est toujours fascinante. Robinson Crusöe y redécouvre tout l'homme. Et en l'homme d'abord le dieu qui y sommeille parfois. Le culte des pieds divins se prolonge dans celui des pieds des rois, ces héritiers des dieux, auprès de qui l'on rampe à défaut de pouvoir lécher. Enfant, nous «faisons les pieds» pour décider de celui qui commencerait à jouer, le vainqueur étant celui dont la pointe du soulier écrasait celle de son concurrent. Les Sumériens aussi affirmaient leur puissance et la réalité de leur propriété du sol en y laissant la marque de leur pied. C'est sans doute d'ailleurs parce que l'homme ne peut laisser sur la mer son empreinte, c'est-à-dire peut-être son âme, qu'elle n'appartient à personne... Là où je pose mon pied, là est mon domaine. C'est pourquoi sans doute chez les anciens Chaldéens, lors d'une vente de terrain, l'accord écrit stipulait bien que le vendeur avait soulevé son pied de son ancien champ pour y appliquer celui de son acheteur, ou qu'au Moyen Age en Allemagne l'époux posait son pied sur celui de son épouse pour manifester son nouveau statut. C'est pour la même raison sans doute, politique celle-là, que Charlemagne désireux de marquer son empire de son empreinte, décida que son pied deviendrait une unité de mesure. Digne fils de Berthe au grand-pied, l'Empereur aurait chaussé du 48 soit 32,4 cm. Les Romains voyaient dans le fait de naître les pieds en avant au lieu de la tête, le signe d'un destin particulier, manifesté ainsi par les dieux et qui valait à leur bénéficiaire le nom d'Agrippa.

(1) *Anthropologie structurale, chapitre XI, p. 235 sqq.. Plon 1958.*

Notre pied participe à l'expression de notre démarche. A ce titre, on comprend qu'un certain Docteur Garri ait voulu inventer une nouvelle discipline, la scarpatologie. Si effectivement tout mon corps exprime mon univers mental et social, pourquoi en exclure les pieds et pourquoi ne pas tenter de découvrir les passions secrètes ou avouées de nos contemporains en examinant la manière dont ils usent leurs souliers ? Il y a du psychologue, du sociologue, du psychanalyste, voire de l'hygiéniste chez tout cordonnier. Il suffit de savoir le faire parler de ses clients en le rassurant sur l'inanité du mot d'Apelle : «Sutor, ne supra crepidam». La façon dont on pose le pied sur le sol ou sur autrui - à qui on fait du pied par exemple - traduit bien nos intentions, nos bravades ou nos dérobadés face à la réalité physique ou sociale. Mussolini ne cherchait-il pas à briser psychologiquement ses visiteurs en leur faisant parcourir sous ses yeux un long couloir avant d'arriver à son bureau ? On y arrivait la démarche ébranlée et l'esprit prêt aux concessions...

On peut à l'examen d'une démarche reconnaître l'âge, le sexe, la profession, les humeurs. Le pas de la nonne n'est pas celui de la midinette et celui du professeur celui du centurion. Le pas de parade des militaires eux-mêmes - non seulement de nations différentes mais aussi d'unités différentes - ne les distingue-t-il pas au point que leurs défilés exigent des musiques différentes. Le pas de l'oie, celui des brigades parachutistes, celui des légionnaires soulignent que leur démarche appartient à leur essence et ils s'en glorifient.

Marcher en canard, sur les talons, implique, à tort ou à raison, certaines qualités. Les Indiens repéraient le passage des Blancs à leur façon de marcher sur les talons. De même danser sur les pointes est devenu synonyme de légèreté et de grâce depuis que la Taglioni en a lancé la mode en 1840. La sagesse populaire en procédant à un décodage homologique du pied, ne s'y est d'ailleurs pas trompée : «Pied ouvert, bon enfant», «pied dolent, tête malade», «grands pieds, homme lourd», «pied mignon fait des façons», «pied de chat, bon marcheur», «qui marche en dehors, marche sans gloire», «qui marche en dedans, marche en fainéant».

...A LA CHAUSSURE.

L'homme de la préhistoire marcha longtemps nu-pieds. En témoigne de manière émouvante l'empreinte de celui qui, à Terra Amata, il y a quelques quatre cent mille ans, glissa sur le rivage niçois ou celles plus récentes - 8 000 à 3 000 avant J.C. - laissées par un groupe d'enfants dans la caverne de Niaux. Pourtant des peintures rupestres trouvées tant en Espagne que dans le Midi de la France attestent qu'il y a 14 000 ans, au Magdalénien, les femmes portaient des bottes de femme et les hommes se protégeaient les jambes avec des guêtres.

Décider du moment où l'homme se chaussa est une tâche hasardeuse à laquelle nous ne nous risquerons pas. Les plus anciennes chaussures connues de manière indubitable

remontent aux sandales égyptiennes en paille ou en lanières de feuilles de palmier à l'usage des classes nobiliaires. L'usage du soulier restera d'ailleurs longtemps et partout le privilège de l'aristocratie et de ceux qui y aspirent (1). Faire l'histoire de la chaussure à travers les âges et en fonction des diverses civilisations ou pays relève encore de la gageure bien que l'on connaisse assez bien l'évolution de la chaussure traditionnelle dans telle ou telle région. Comment tenir compte de la diversité de leurs formes et de leurs matières ? Celle-ci était déjà si importante à l'époque de l'empereur Dioclétien qu'il crût pouvoir en tirer un impôt.

Notre but est plus anthropologique. Il s'agit de dégager de cet objet qui à première vue ne paraît recéler que des valeurs d'usage pratique, au mieux d'usage esthétique ou de parure, l'image des sociétés qui l'ont utilisé.

Quelles réponses peuvent naître du «questionnement» - comme diraient certains pédants - de la chaussure. D'abord elle peut nous renseigner sur sa provenance géographique : on ne se chausse pas de manière identique en climat sec ou humide, en terrain sableux ou caillouteux, en plaine ou en montagne, dans la toundra marécageuse ou glacée et dans la forêt vierge. On retrouve ainsi un climat, un sol, une végétation. Elle nous introduit ensuite à des modes de vie, le pêcheur, le chasseur, le nomade, le sédentaire, l'homme qui laboure, celui qui «pantoufle», celui qui court les ministères ou qui arpente le trottoir...

Le soulier est aussi l'expression de la division sexuelle, des catégories ou même des classes sociales et à tout le moins spécifie des statuts, des fonctions dont l'évolution est parfois surprenante. Ainsi à Rome la couleur rouge des souliers désignait-elle les femmes légères. Mais celles-ci furent imitées par les femmes honnêtes qui à leur tour servirent de modèle à l'empereur Aurélien avant que des papes aux-mêmes, successeurs des empereurs, ne se l'appropriassent. On sait aussi l'usage qu'en firent Louis XI V et ses courtisans.

En changeant de situation on change de chaussures, on change d'allure. Les tragédiens portaient le cothurne et les comédiens la socque. Le soulier est masque social. Que l'on songe aux bottes et aux brodequins décorés de la haute société chinoise confrontés aux sandales en jonc ou en crin du paysan, ou pour aller moins loin que le céleste Empereur, chez nous, comparons celui qui traîne sa savate à celui qui fait claquer ses éperons.

Toute la supériorité du militaire et en particulier du cavalier a longtemps tenu au port de la botte, symbole d'autorité qu'on retrouve dans les manifestations sado-masochistes. Pensons ici à l'officier issu de Saumur et à son mépris de la piétaille. Que dire du règne de la poulaine ramenée de Pologne (?) ou plus sûrement d'Orient par les Croisés dont l'allongement était proportionnel au rang de celui qui la chaussait. Certains seigneurs vivant sur «un grand pied» en avaient dont la longueur dépassait 75 cm. Il fallait en attacher l'extrémité au genou ou au mollet par une chaînette si l'on voulait marcher.

A Rome, les praticiens sénateurs portaient le «calceus lunatus» une chaussure ornée d'un croissant tandis que les militaires se distinguaient entre-eux par leur façon de porter ou d'orner la caliga : le centurion l'attachait par un lacet qui entourait sa cheville quatre fois tandis que les cavaliers la portait cloutée sous la semelle ; quant aux clous de la tranche qui servait d'éperon la richesse de leur matière indiquait le grade...

(1) Il n'y a pas si longtemps qu'en France même, le fait de porter quotidiennement des chaussures en bon état était exceptionnel pour les classes dites laborieuses et l'on connaît la condamnation bourgeoise du port des savates au moment où le prix élevé des chaussures faisait que tous ne pouvaient en bénéficier. Rappelons-nous le proverbe : «Pieds déchaussés et tête nue, beaucoup de misère».

La religion elle-même peut répondre par le soulier. C'est Charlemagne qui imposa son usage pour célébrer la messe. Les premiers chrétiens, par humilité et pour se rapprocher des esclaves marchaient pieds-nus comme plus tard certains moines «déchaussés». La chaussure est objet du culte, participe aux rituels. Méditons sur ce patin hérissé de clous porté lors des cérémonies du culte de Civa, sur le refus de certains croyants de porter des souliers en cuir animal, jugé impur ou sur cette chaussure de «faiseur de pluie» présentée au Musée de Romans (Drôme) confectionnée à l'aide de cheveux humains, de sang et dont la semelle comporte des plumes d'un oiseau sacré, l'émeu. Le chaman sibérien, grâce à des bottes en peau de renne où s'accrochent des os ou des morceaux de peau d'autres animaux, était capable de se faire «transporter» par ces mêmes animaux dans l'au-delà du monde des esprits.

La mode intervint assez tôt dans l'univers de la chaussure avec le souci si profond en l'homme de se distinguer avec tout ce que cela implique de légitime mais aussi d'extravagant. La chaussure et le pied, montrent leur malléabilité : on joue sur la hauteur, la longueur, la largeur, la décoration. La «logique», le «pratique», ici pas plus qu'ailleurs ne sont des notions qui vont de soi. A tout le moins, elles changent de connotation selon les époques, les goûts, les passions.

Ainsi les chopines vénitiennes du XVI^{ème} siècle dites «*pede vacche*» dont l'origine appartient aux harems turcs où les femmes étaient recluses. Elles rehaussaient les femmes grâce à des socles atteignant un demi-mètre qui les obligeait à sortir accompagnées de deux aides pour leur stabilité latérale. Les rationalisations a posteriori ne manquent pas mais ne sont guère convaincantes : souci de ne pas souiller ses chaussures dans les rues embourbées du Moyen Age, besoin de se «grandir».

A la poulaine effilée, dont on trouve une version militaire dans l'armure, succèdent après un règne de quatre siècles malgré les excommunications papales (1), d'autres chaussures tout aussi «contre-nature» à l'époque des Valois, le soulier crapaud, dont la largeur pouvait atteindre trente centimètres et ainsi dépasser sa longueur... Ces crapauds s'affinèrent pendant la Renaissance en dégageant le cou de pied, en posant une bride ou en ménageant des échancrures latérales (les fameuses crevées de François 1^{er} nécessaires aux pansements réclamés par les pieds de ces militaires français victimes au cours de leurs missions cisalpinnes du mal napolitain).

Avec la diversification par les matières employées, soie, velours, brocart, les poulaines se complètent d'un patin pour sortir sans se salir les chaussures. Le talon (2) s'instaure dans la chaussure «Richelieu». On aime la prestance et la noblesse qu'il procure. Plus il sera haut, plus élevé se sentira-t-on dans l'échelle sociale. Après avoir atteint, lui aussi, des hauteurs si considérables à l'époque baroque, sous Louis XIV, qu'il fallait une canne pour marcher, l'époque rococo marque l'apogée du talon Louis XV lié à des chaussures en soie ou en lin brodé, à pointe très fine. Elles ont des oreilles fermées par une boucle, ou un bouffant assorti à la toilette. Comble du raffinement, on y incruste des diamants, des «venez-y-voir».

Si le goût des rois a déterminé souvent l'évolution des modes et celui de la chaussure en particulier, la Révolution dans son idéal démocratique n'échappe pas à ce mode de fonctionnement. Comme on le dira plus tard, un peu sommairement, «tout est politique» et jusqu'au soulier. On raccourcit les ci-devant, on supprime les talons et les boucles, les hommes ne portent plus la culotte. On recherche la simplicité antique et paradoxalement seul Robespierre continue à porter des bottes aristocratiques. L'escarpin devient roi et la démarche des pas menus et guindés de l'époque antérieure devient plus simple et glissante.

(1) C'est l'augmentation de leur prix lié à ces excommunications qui les fit disparaître peu à peu.

(2) Il est sans doute d'origine orientale et s'est développé à partir des crochets destinés à assurer la stabilité des bottes de cavalier sur ses étriers.

Les sandales à rubans croisés sur le mollet sont liés à une mode plus légère voire impudique, celle des Merveilleuses. L'Empire prolonge cette mode en imposant les escarpins et la culotte pour la vie mondaine. On comprend qu'à cette époque guerrière les bottes soient réapparues dans la vie quotidienne. La Restauration et le règne de Louis-Philippe avec leurs idéaux bourgeois lancent la bottine pour homme et pour femme qui durera jusqu'au début de ce siècle.

Avec le XXème siècle, le soulier se démocratise, ce n'est plus l'apanage d'une classe sociale, c'est l'explosion des nouvelles matières : le vernis, le caoutchouc, le plastique, le crêpe. Chaque circonstance de la vie sociale a sa chaussure : ville, sport, réception, etc...

La chaussure par le fini des formes, par les matières employées, par l'inspiration que des artistes comme Picasso ou Buffet ont donné à ses créateurs, devient en quelque sorte un objet d'art. Il suffit à cet égard de rappeler l'exposition de VI VIER qui se tint en Mai 1980 aux Entrepôts Lainé à Bordeaux sur la chaussure de fantaisie.

Enfin et ce n'est pas le moins intéressant, la chaussure est présente à plus d'un titre dans notre imaginaire et nos représentations symboliques. Déjà Mercure avait des ailes à ses talons et la décoration des petites voitures jaunes des préposés des P.T.T. emprunte cette image. Les légendes et les contes sont nombreux où la chaussure joue un rôle révélateur de nos envies, de nos attentes, de notre inconscient ou de nos souvenirs. Le sabot de Bethmale avec sa pointe si effilée et sa décoration en forme de coeur clouté rappelle l'honneur bafoué et cruellement vengé du galant Dannaert.

Il y a d'ailleurs un rapport spécifique et intense entre la chaussure et le sexe dont notre goût pour les petits pieds - goût exacerbé dans la civilisation chinoise - exprime l'un des aspects les plus communs mais qu'on retrouve dans ce que certains appelleront les aberrations perverses d'un Restif de la Bretonne, d'un Sade, des héros d'Octave Mirbeau ou de Proust et plus près de nous des peintures du bordelais Molinier.

La psychanalyse des contes nous a habitués à découvrir dans les souliers de verre ou de vair de Cendrillon le réceptacle de vieilles angoisses toujours vivantes. Et d'ailleurs, le langage commun plus explicite dans sa grossiereté sait bien ce qu'il entend quand on trouve chaussure à son pied, qu'on propose une botte à quelqu'un ou qu'on s'enfile une chaussure.

Dans un domaine moins égrillard, que signifient ces bottes de l'Ogre (ou de l'Hongrois ?) - dites de sept lieues - et celles si miraculeuses du Chat botté ? Pourquoi nous sommes-nous complus à chausser Minnie-Mouse et à humaniser nos chiens jusqu'en pourvoir certains de bottillons... ? A quel système « d'échange généralisé » participent ces bottes du Père Noël qui déverse ses dons annuels dans nos petits souliers.

Cette symbolique de la chaussure a même envahi le monde politique. Ne parle-t-on pas de bruit de bottes en Turquie, de la grogne des godillots gaullistes. Kroutchev n'a-t-il pas essayé un nouveau langage international à l'O.N.U. en maniant son soulier pour mieux marquer la force de ses convictions là où d'autres se seraient contentés d'envoyer le leur dans quelque fondement ?

On n'en finirait pas d'évoquer l'omniprésence de la chaussure dans la banalité de la vie quotidienne : de la chansonnette au porte-clé, en passant par l'écritoire, le chauffe-main, le porte-bonheur. Nous sommes-nous assez interrogés sur les avatars réservés au soulier en fonction de la disparité, droite, gauche, du pied. Si pour les Romains mettre son pied droit dans la chaussure gauche était de mauvaise augure, il semble qu'en de nombreux endroits et pendant longtemps on ne se préoccupa pas d'être chaussé conformément à ce qui semblait proposer l'anatomie du pied, preuve supplémentaire de l'importante part du culturel dans ce que nous nommons le « naturel ». C'était aux pieds de façonner peu à peu le soulier. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIXème qu'en fonction de nouvelles préoccupations liées à l'hygiène on chercha malaisément à concevoir des semelles différentes, puis des formes d'empeigne autres pour le pied droit et le pied gauche. De même, nous sommes si habitués à la marche du progrès que nous pensons que nous avons toujours

eu du cirage ou des «crèmes de beauté nourrissantes» pour le cuir. Or, il n'en est rien. Autrefois, on noircissait les cuirs au noir de fumée puis on les lustrait au suif à l'aide de l'astic jusqu'au moment où les armées anglaises d'occupation en France en 1815 apportèrent avec elles le cirage brillant.

Ces détails plus techniques, nous invitent maintenant à nous pencher sur ces oubliés de notre histoire, ceux qui réalisent et ceux qui réparent nos souliers.

... ET AU CORDONNIER

La cordonnerie occupe en 1980 en France environ 12 000 personnes. La majeure partie relève de l'artisanat, c'est-à-dire, selon la définition officielle, d'entreprises comprenant moins de 10 personnes. On compte sur 9063 entreprises, 7492 dont le chef d'entreprise travaille seul, 1522 qui emploient de 2 à 5 ouvriers, et 49 ayant de 6 à 9 ouvriers. Une autre partie, 3103 personnes sont ouvriers-cordonniers, quant aux apprentis, leur nombre n'excède pas 130, toutes spécialités confondues : cordonnier-réparateur, bottier et podortho-sésistes.

Si le Ministère du Commerce et de l'Artisanat se refuse à limiter le droit d'installation à quiconque se sent l'âme d'un cordonnier, la Fédération nationale des Artisans de la chaussure souhaite vivement - tout en participant à un plan d'intégration des personnes en chômage - qu'un label de compétence minimale soit reconnu pour maintenir la profession à un certain niveau.

Ce nom de la cordonnerie remonte sans doute à la plus haute antiquité. Le mot lui-même se rattache aux cuirs de Cordoue qui subissaient dans cette ville un tannage spécial au cours du haut Moyen Age. Certaines étymologies fantaisistes insinuent que le cordonnier est celui qui donne des cors (cor-donné). D'autres plus méchantes rapportent que le Roi Charles II - le Chauve ayant oublié ses lacets (cordons) chez son chausseur fut obligé de lui décerner ce titre de cordon-nié quand la mauvaise foi de ce dernier refusa de reconnaître l'oubli royal.

Tout un vocabulaire spécialisé et souvent archaïque s'est attaché au cordonnier. On connaît depuis le XIXème siècle le *bouif* qui semble remonter à un lointain *bouffer* et *baftrer*, allusion peut-être aussi à l'aspect bouffi d'un artisan condamné à rester la plupart de son temps assis (1) dans son atelier. Cette attitude traditionnelle le fit aussi parfois

(1) Ceci n'est plus entièrement vrai de nos jours où l'usage de machines comme le banc de finissage l'oblige à travailler davantage debout.

appeler l'«en-cousu», «l'encollé». Plus anciennement vers 1573, on disait *pontife* ou *ambassadeur*. Le patron se surnommait le *daron* tandis que le *gniaf* représentait l'ouvrier (encore une allusion à la goinfreterie), le *goret* et le *bœuf* étant respectivement le 1^{er} et le 2^{ème} ouvrier. Quant à l'apprenti, c'était le *pignouf*. Il en existe même des surnoms plus poétiques et plus sophistiqués : «chevaliers de la courte lance» - à cause de leur alène - «lapidaires ou bijoutiers en cuir» - le diamant était le nom de certaines pointes, ou le caillou rond sur lequel on battait le cuir.

Il est difficile de caractériser le cordonnier de 1980 par rapport à ces prédécesseurs. Pourtant il semble heureusement convaincu de l'importance de son art. La plupart de ceux que nous avons rencontrés ont insisté sur les difficultés qu'ils ont rencontrées dans leur profession mal reconnue jusqu'à une dizaine d'années. Les côtoyer m'a été une grande leçon d'amour et de courage. J'en connais beaucoup parmi eux qui, sans arrière pensée, approuvaient - et sans doute beaucoup d'autres encore qui approuveraient - ces paroles du doyen des cordonniers M. André LANGE, toujours en activité dans son atelier de Laguirande à Lagorce (Gironde) à 87 ans après 74 années passées derrière son établi : «Je prends à mon travail autant de plaisir qu'à 30 ans» «c'est mon métier qui m'aide à supporter la vie!». Il est vrai que malicieux et un brin coquin comme bien de ses confrères, il ajoute à titre d'hypothèse «toute la journée, je vois défiler des femmes».

Si l'on a l'honneur de les fréquenter tant soit peu, à l'occasion par exemple de leur fête corporative ou même dans leur atelier on apprécie vite leur ouverture d'esprit : ils savent écouter, parler et même chanter, car beaucoup sont dotés d'un bel organe. Ils manifestent pour la plupart un goût pour le travail bien fait, qu'ils doivent parfois faire partager à leur compagne. Leurs journées sont souvent très longues : mais comment faire autrement quand les souliers à réparer s'accumulent et qu'on se sait seul dans un grand périmètre à pouvoir leur redonner quelque mine. Autrefois, on les accusait de sentir mauvais, d'où leur souci de chasser les mauvaises odeurs par la présence d'un pot de basilic - le fameux oranger du savatier -, et d'être encrassé par la poix qui renforçait le ligneul. Je soupçonne aussi certaines ancestrales malédictions pesant sur les handicapés physiques longtemps considérés comme des maudits de Dieu ou des suppôts du diable (1). En fait un tel métier sédentaire intéressait au premier chef certains infirmes de naissance ou accidentés que rejoignirent plus tard les mutilés de guerre. On l'a dit aussi un peu trop généreux de cuir de ses clients. Pourtant longtemps et malgré cette largesse supposée à tailler le cuir d'autrui, il est resté un gagne-petit. «Faire fortune de cordonnier» ne permettait pas d'aller très loin et souvent même «il était le plus mal chaussé». Si «perdre son Saint Crépin», c'est-à-dire son outillage pouvait le ruiner, car c'était souvent là toute sa fortune, «porter son Saint Crépin» signifie porter précisément toute sa fortune sur soi...(2), c'est-à-dire peu.

«Les cordonniers sont pires que les évêques (bis)

Tous les lundis ils font la fête

Hou là là

Battons la semelle, le beau temps viendra

Tous les lundis ils font la fête

Et le mardi, ils ont mal à la tête

Le mercredi, ils vont voir Catherinette

Le jeudi ils aiguisent leur alène

Le vendredi, ils sont sur la sellette

Le samedi, petite est la recette».

(1) Sans oublier cette autre malédiction, liée à la légende du «Juif errant», du Christ sur un cordonnier qui lui aurait craché au visage au moment du Calvaire.

(2) C'est peut-être à cette mentalité de gagne-petit qu'il faut rattacher cette remarque malicieuse du Périgord : «Sent Crépin fezia pas pagar lus soliers mes tenia car lus carrejous».

(St Crépin ne fait pas payer les souliers mais vend cher les lacets). A rapprocher de l'expression : «faire des offres de St Crépin» synonyme des «promesses de gascon».

Cette chanson témoigne au moins du sens des traditions respectées des cordonniers. Qu'est-ce en effet que cette *Saint Lundi*, encore appelée en Allemagne le *lundi bleu* ou en Russie le *jour difficile* sinon le rappel d'une prescription, reprise par les syndicats, de Saint-Crépin censé devoir détruire tout atelier où l'on travaillerait le lundi. Il est vrai qu'il faut bien un jour pour se réapprovisionner, récupérer les fatigues du dimanche et préparer une bonne reprise le mardi...

Ce sens des traditions, on le retrouve aussi bien dans la présence d'une pie ou d'un merle en cage avec qui l'on pouvait converser ou chanter dans l'atelier que dans la permanence des enseignes : «A la grosse botte», «Au loup botté», «Au pied mignon» ou dans leur attachement à fêter leurs saints-patrons : Saint-Crépin et Saint-Crépinien. On connaît leur histoire légendaire, mais peut-être n'est-il pas inutile de la résumer ici. Ces deux frères, de famille romaine noble furent envoyés vers 285 avant J.C. pour évangéliser le nord de la Gaule. Ils travaillaient à Soissons la nuit et se faisaient missionnaires le jour. Cela déplut au Préfet des Gaules Rictus-Varus qui devant leur refus d'adorer les vieilles idoles les fit fouetter, puis jeter attachés à une meule dans l'Aisne. Miraculeusement sauvés de la noyade, ils furent plongés dans de l'huile bouillante après qu'on leur eut enfoncé leurs alènes sous les ongles. Ils en réchappèrent et causèrent le désespoir de leur bourreau qui se suicida dans le propre brasier destiné à leur supplice. L'Empereur Maximilien Hercule, averti du fait, leur fit couper la tête et offrit leur corps aux bêtes de proie qui n'en voulaient pas.

En France, on fête Saint Crépin depuis 1208. En 1980 les cordonniers d'Aquitaine réunis à Bayonne n'ont pas manqué à leurs traditions ; élection de madame Saint-Crépin, discours et remises de décorations professionnelles, banquet, tombolas diverses, bal, et toujours un amour du bel-canto... Le compagnonnage n'est pas absent non plus des traditions des cordonniers. Dès 1458, nous en trouvons des traces dans le texte de mystères joués par la confrérie de Saint-Crépin et de Saint-Crépinien. En 1645, les compagnons cordonniers du Devoir semblent gêner par leur association les Docteurs de la Faculté de théologie de Paris qui les accusent de pratiques impies. Cette condamnation répétée un peu partout en France, les oblige à quelque clandestinité dans leurs activités au profit d'Henry Buch qui fonda un ordre semi-religieux des Frères cordonniers en 1645. Cette clandestinité forcée fut sans doute dédommageable à nos cordonniers compagnons au point qu'il semble qu'ils perdirent l'initiation qu'ils ne retrouvèrent qu'en 1808 dans la Cayenne d'Angoulême après des aventures un peu rocambolesques que le Compagnon Tourangeau-Va-de-Bon-Cœur, alias Juignet nous conte dans son livre «La Chaussure». Un peu plus tard, ils furent reconnus, pas sans mal, enfants légitimes des compagnons Tondeur de draps avant d'être acceptés comme compagnons légitimes du devoir par d'autres corps de métier.

Parmi les compagnons les plus célèbres, il faut citer «Albigeois - l'ami - des - arts», alias Pierre Capus, qui sut montrer par sa virtuosité à réaliser des bottes que son métier n'avait pas démerité des exigences compagnonniques. Au contraire, on connaît ses fameuses bottes «Napoléon III» dont l'une comprenait des coutures très fines faites en cheveux de femme et l'autre une tige décorée de perles multicolores formant des figures allégoriques. Nous sommes heureux de pouvoir présenter ici grâce à l'obligeance du Conservateur du Musée du Compagnonnage de Tours, la botte «Mythologique», elle aussi remarquable en tous points puisque sans couture apparente et brodée de fils de soie.

On serait - à tort - surpris de la pléiade de gens célèbres qui ont au moins à un moment de leur vie poussé l'alène et tiré le ligneul. En voulez-vous un échantillon au hasard ? René Caillé, Chaliapine, l'anarchiste Jean Grave, Jean Gehenno y voisinent avec Hamsun, Linné, Mahomet, Georges Melies... Staline. Nous allions oublier Lestage, le bordelais Lestage, cordonnier à l'enseigne du «Loup Botté» rue des Ayres. Il se rendit

fameux en 1663 en offrant une paire de bottes sans couture évidente (1) à Louis XIV dont il n'avait pas les mesures. Il fut gratifié d'armoiries, devint cordonnier ordinaire du roi, suscita des soupçons de sorcellerie de la part de ses confrères parisiens et surtout un volume de poésies écrites pour chanter ce chef-d'œuvre qui a «donné de l'admiration presque dans tout l'univers».

Puissent nos amis cordonniers le suivre dans cette voie qui leur appartient.



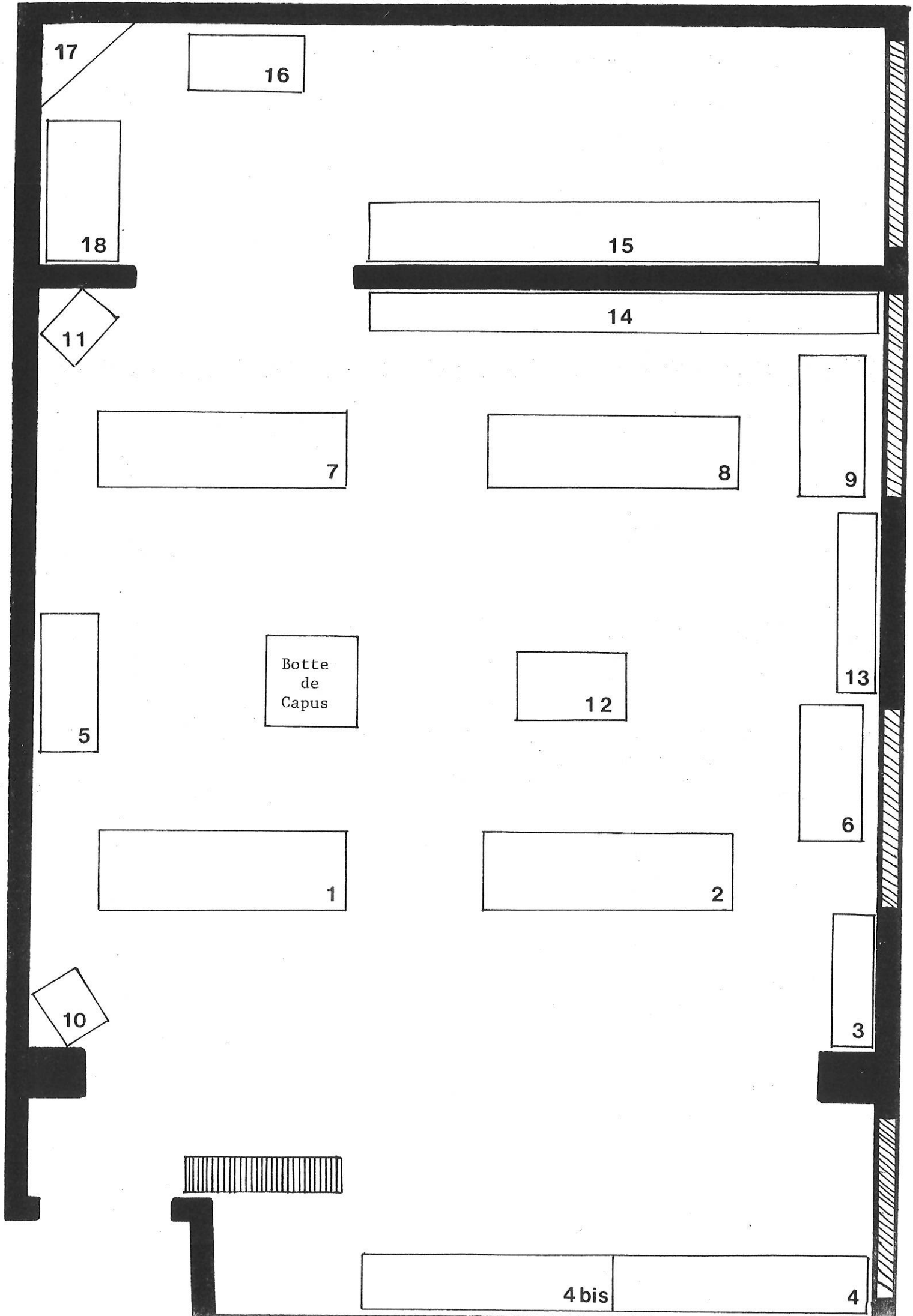
(1) Problème que certaines populations résolvent en faisant sécher sur leurs jambes la peau retournée d'une patte de cheval....

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- BALDINIUS B. : Chaussures antiques, 1733.
- BORN W. : Le soulier, Bâle (Les cahiers Civa), 1955.
- CHIPPAUX C. : «Du petit pied de la chinoise»,
Bulletin de la société des études indochinoises 1950, 25 n° 1.
- FRANKLIN A. : Dictionnaire des Arts, métiers et professions exercées à Paris depuis
le XIII ème siècle.
- GALMICHE P. et J. : «Pour un musée français de la chaussure», Cahier des marottes
et violons d'ingre 1964.
- JUIGNET M. : La chaussure, Imprimerie du Compagnonnage Paris 1977.
- ROUX J.P. : La chaussure, Hachette 1980.
- SEBILLOT P. : Légendes et curiosités des métiers, Flammarion.
- SENSFELDER M. : Histoire de la cordonnerie, 1856.
- SULSER W. : Guide du Musée de la Chaussure Bally SA, Schönenwerd (Suisse).
1949.
- VINCENT Ch. : Histoire de la chaussure, de la cordonnerie et des cordonniers
célestres, Paris 1880.
- YERNAUX J.B. : La chaussure à travers les âges, Bruxelles 1928.
- WEBER : Histoire de la chaussure, Musée Bally 1980.

PLAN DE L'EXPOSITION

VITRINE 1	:	MATIERES
VITRINE 2	:	SOCQUES, SANDALES, PATINS
VITRINE 3	:	MOCASSINS
VITRINE 4	:	BOTTES ET ETHNIES
VITRINE 4 bis	:	
VITRINE 5	:	CATEGORIES SOCIALES
VITRINE 6	:	CHAUSSURES, VALEURS ET CROYANCES
VITRINE 7	:	LE SOULIER MILITAIRE
VITRINE 8	:	METIERS ET ACTIVITES SPORTIVES
VITRINE 9	:	CHAUSSURES DE FEMMES
VITRINE 10	:	L'ART "POPULAIRE"
VITRINE 11	:	LES "ENFERS" DE LA CHAUSSURE
VITRINE 12	:	CHAUSSURES D'ENFANTS
ESPACE 13	:	LA CHAUSSURE, SES ANNEXES ET SES ACCESSOIRES
ESPACE 14	:	HISTOIRE DE LA CHAUSSURE
ESPACE 15	:	L'ATELIER DU CORDONNIER
VITRINE 16	:	L'ATELIER DU SABOTIER
ESPACE 17	:	L'ATELIER DU SANDALIER
ESPACE 18	:	DOCUMENTS DIVERS



CATALOGUE
ET PRESENTATION
DES OBJETS EXPOSES*

* De manière générale, chaque objet est désigné par son nom générique, son nom indigène éventuellement, ses matériaux, son origine géographique, sa date de fabrication ou de collecte, le nom du collecteur et, entre parenthèses, celui de son propriétaire actuel s'il est différent du collecteur. Nos collections sont indiquées par le sigle Bx II suivi du n° d'inventaire.

HORS VITRINE

- 1 Botte noire et son éperon, box calf, type Saumur, faite par M. Matra (Mont de Marsan).
- 2 Sabot d'homme, en bois, cuir, semelle cloutée (ailes de mouches), Ariège, Vallée de Bethmale, fin XIXème (Juignet).
- 3 Botte mythologique de Capus, en cuir, broderies soie, clous de bronze, France (St Etienne), 1839 (Musée Compagnonique).
- 4 Saint-Crépin, enseigne de cordonnier provenant de la rue St-Germain l'Auxerois (Paris), bas-relief en bois sculpté, polychromé avec rehauts d'or, 1593 (Musée Carnavalet).
- 5 Tableau, cuir repoussé, représentant la Grosse Cloche à Bordeaux, 1968, créé par M. Molina, cordonnier au Bouscat.
- 6 Tableau, cuir repoussé, représentant St-Crépin et St-Crépinien, 1968, créé par M. Molina, cordonnier au Bouscat.
- 7 Chaussure publicitaire, en cuir, modèle géant à l'échelle, 1932, créée par M. Laplagne, fabricant, à l'occasion de la foire-exposition de Bordeaux (Laplagne).

" T Y P O L O G I Q U E S "

On peut concevoir diverses typologies s'appliquant à la chaussure. Il faut bien pourtant admettre qu'aucune n'est absolument exhaustive et que chacune ne renvoie qu'à une partie de sa réalité complexe. Celles que nous proposons ici se mêlent nécessairement pour rendre compte de leur objet. Si nous avions voulu présenter nos collections en fonction de chacun des critères retenus, nous aurions abouti à des répétitions lassantes. D'ailleurs, nous n'avons pas toujours pu les éviter. Ainsi le mocassin appartient-il à un type de protection donné, lié à des aires culturelles et géographiques données, il a une histoire manifestant par exemple des emprunts à d'autres civilisations ou sa dynamique interne. C'est pourquoi nous avons simplement choisi d'illustrer certains thèmes que nous avons retenus parmi les plus significatifs pour une approche de la chaussure.

Nous avons pensé aux matériaux, mais aussi aux formes, aux spécificités ethniques et socio-culturelles, et enfin aux caractères temporels relevant en partie du phénomène psycho-sociologique de la mode. Souvent même, ces visions particulières recourent des artisanats, des modes de fabrication tout aussi spécifiques : le savetier, le bottier, le sabotier, le sandalier, que nous avons tenté d'évoquer dans leurs techniques et leurs traditions.

LA CHAUSSURE, CE SONT D'ABORD DES MATIERES (VITRINE I)

Les matières que nous présentons ne se conçoivent pas dans leur emploi sans liaison avec les ressources proposées par un terroir, sans liaison avec une recherche d'adaptation de certaines activités à la nature d'un sol donné. Quand elles sont rares ou précieuses, elles expriment un souci d'excentricité ou de distinction par le luxe. Parfois certaines matières sont recherchées ou rejetées en fonction de croyances ou de valeurs propres à une société. Ainsi, dans certains pays, le bois est-il plus employé que le cuir, rare, si par exemple il est défendu de sacrifier certains animaux dont on ne peut utiliser la peau, ou si le cuir, pour des motifs religieux, paraît de nature impure, ce qui le rend impropre à certaines activités nobles comme celles requises par la religion.

Les matières peuvent être différentes pour la semelle et la fixation, pour l'empeigne et bien sûr pour les décorations. Parmi les plus courantes, citons le bois; une infinité d'essences ont été employées selon les régions : le mûrier, le sapin, le hêtre, le noyer,... La même profusion se retrouve dans les cuirs : antilope, boeuf, chèvre, mouton, mouflon, hippopotame, baleine, renne, phoque, poisson, bison, lézard, serpent...

Toutes sortes de fibres végétales ont été aménagées, tressées ou cousues : fibres de bananier, bourre de palmier, alfa, bois de palme ou d'aloès.

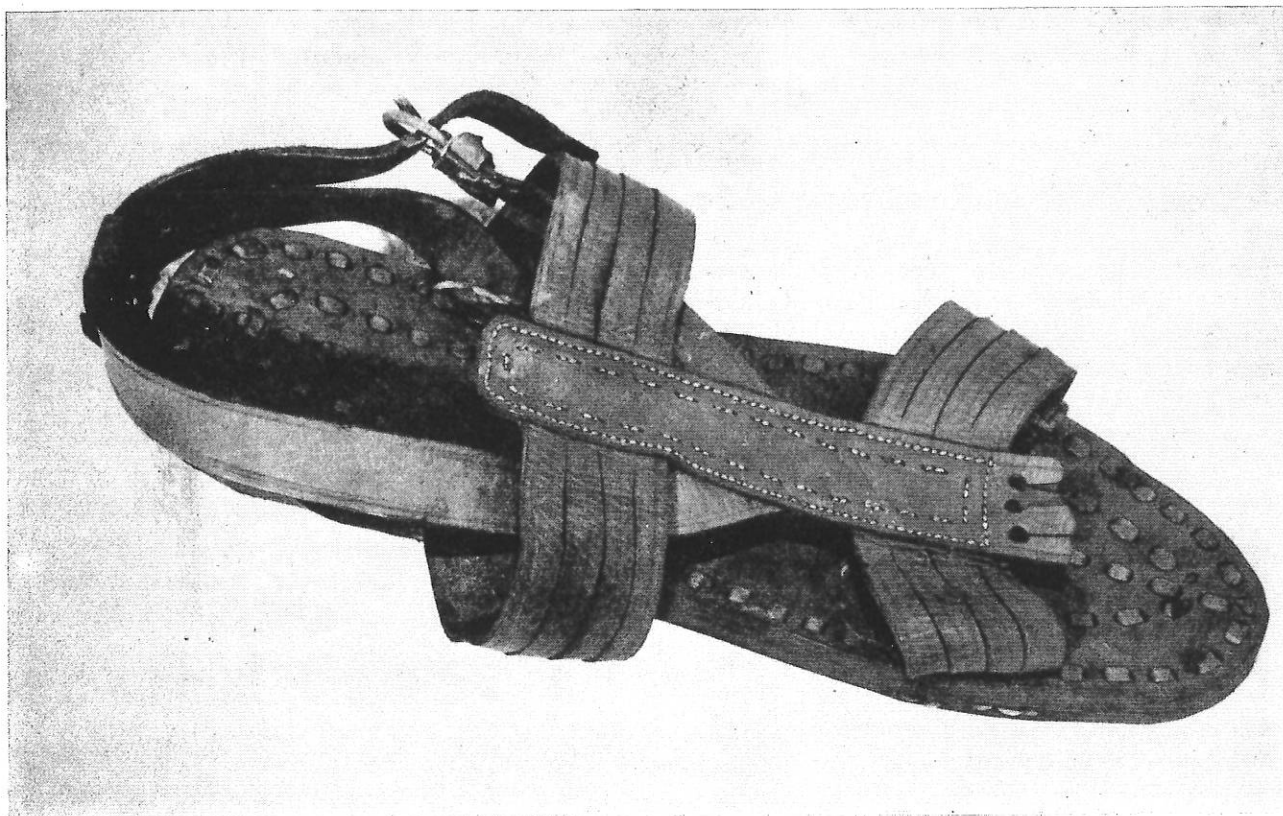
Les métaux eux-mêmes ne sont pas négligés. Pensons aux chaussures des armures de chevalier au Moyen-Age, aux talons des premiers cavaliers, aux bouts ferrés de protection ou au blindage des chaussures de "sécurité" pour les travaux publics. Enfin, l'emploi des matières synthétiques, dont le pneu réutilisé en semelle dans certains pays en voie de développement n'est qu'un avatar, est plus récent, mais en plein essor. C'est par exemple ce dernier qu'on retrouve dans les "tomobileti" naïls utilisées en Ahaggar, Aurès et Nord-Sahara.

Juignet dans son livre sur "La chaussure" relève à la fin du siècle dernier un certain nombre de matériaux inattendus qui attestent du pouvoir créateur sans frontières de l'esprit humain.

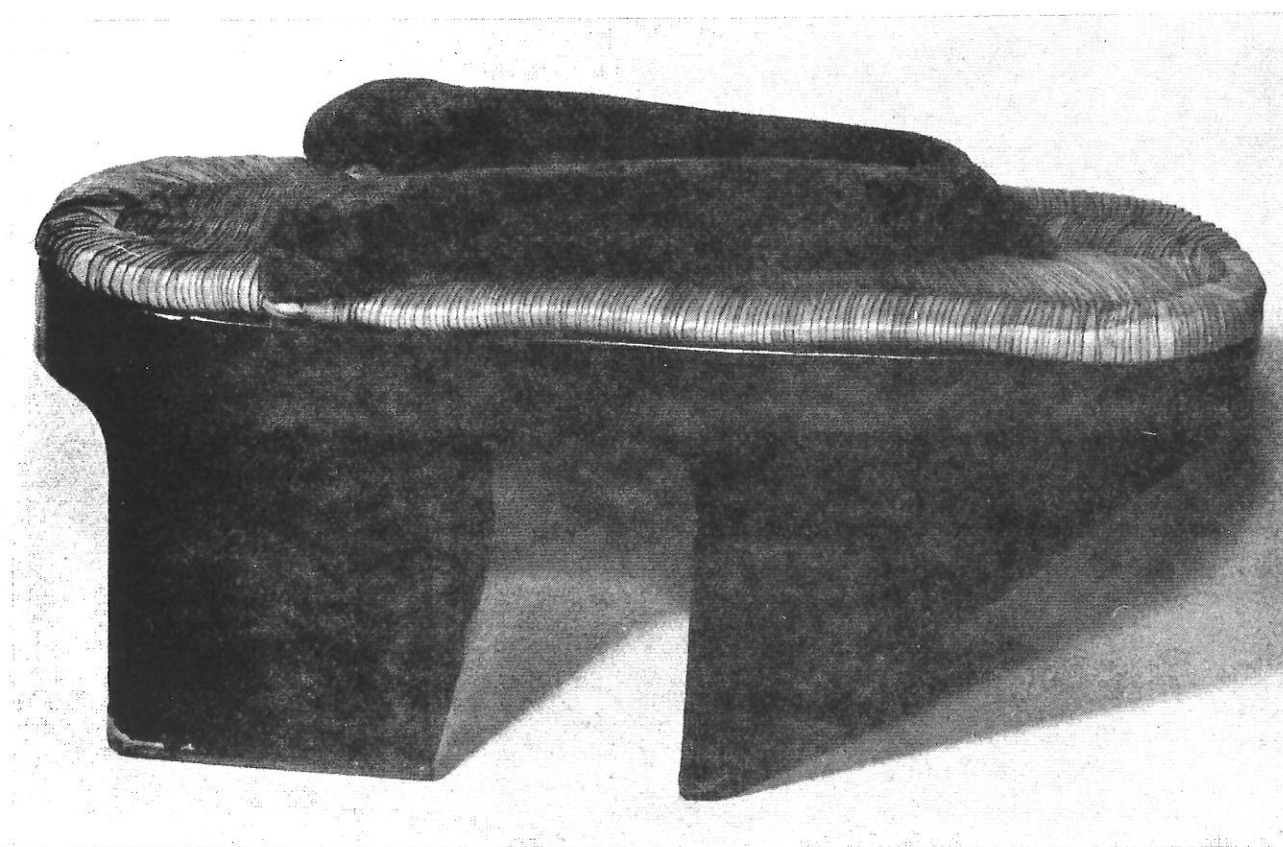
Un Allemand conçut des semelles flexibles - et indestructibles - à partir de glu et de quartz. Un autre de ses concitoyens réalisa des semelles imperméables en asphalte tandis que le même génie germanique appliqué à l'armée imaginait des semelles de feuilles de papier parcheminées à l'huile de térébenthine, de blanc d'Espagne, de laque et d'huile de lin lithargée.

Un richissime Américain se complut à "protéger" ses semelles de cuir en y collant des liasses de dollars.

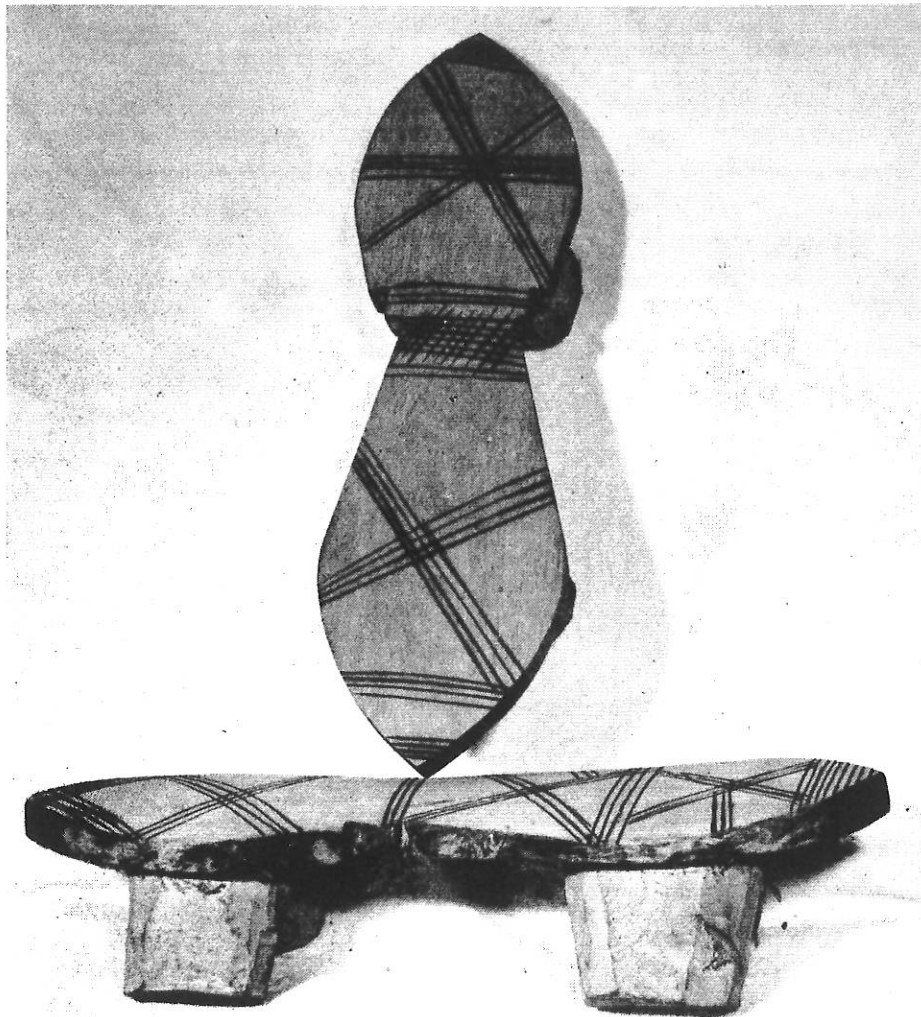
Enfin, à notre époque dominée par le règne du pétrole, il n'est par étonnant que certains de ses produits dérivés servent, tant à l'empeigne qu'à la semelle de nos chaussures, ainsi en est-il du copolymère éthylène acétate de vinyle expansé...



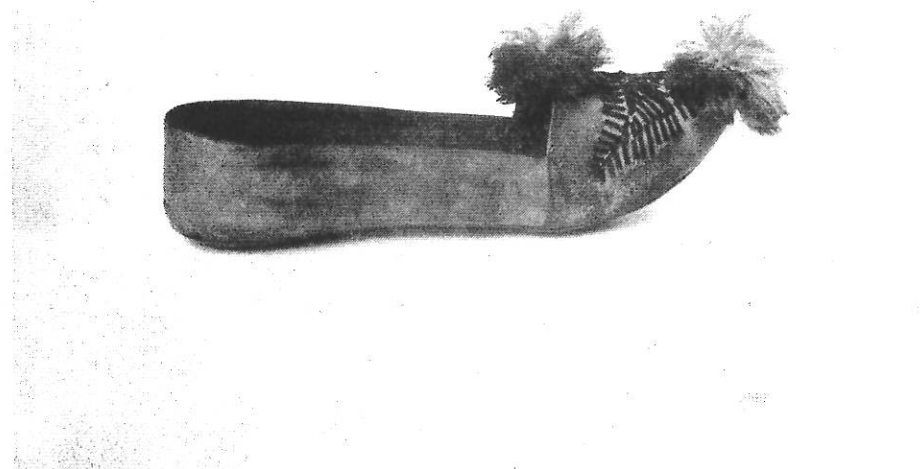
Vitrine I, n° 21 : Sandale, cuir,
Guatemala Occidental, 1901.



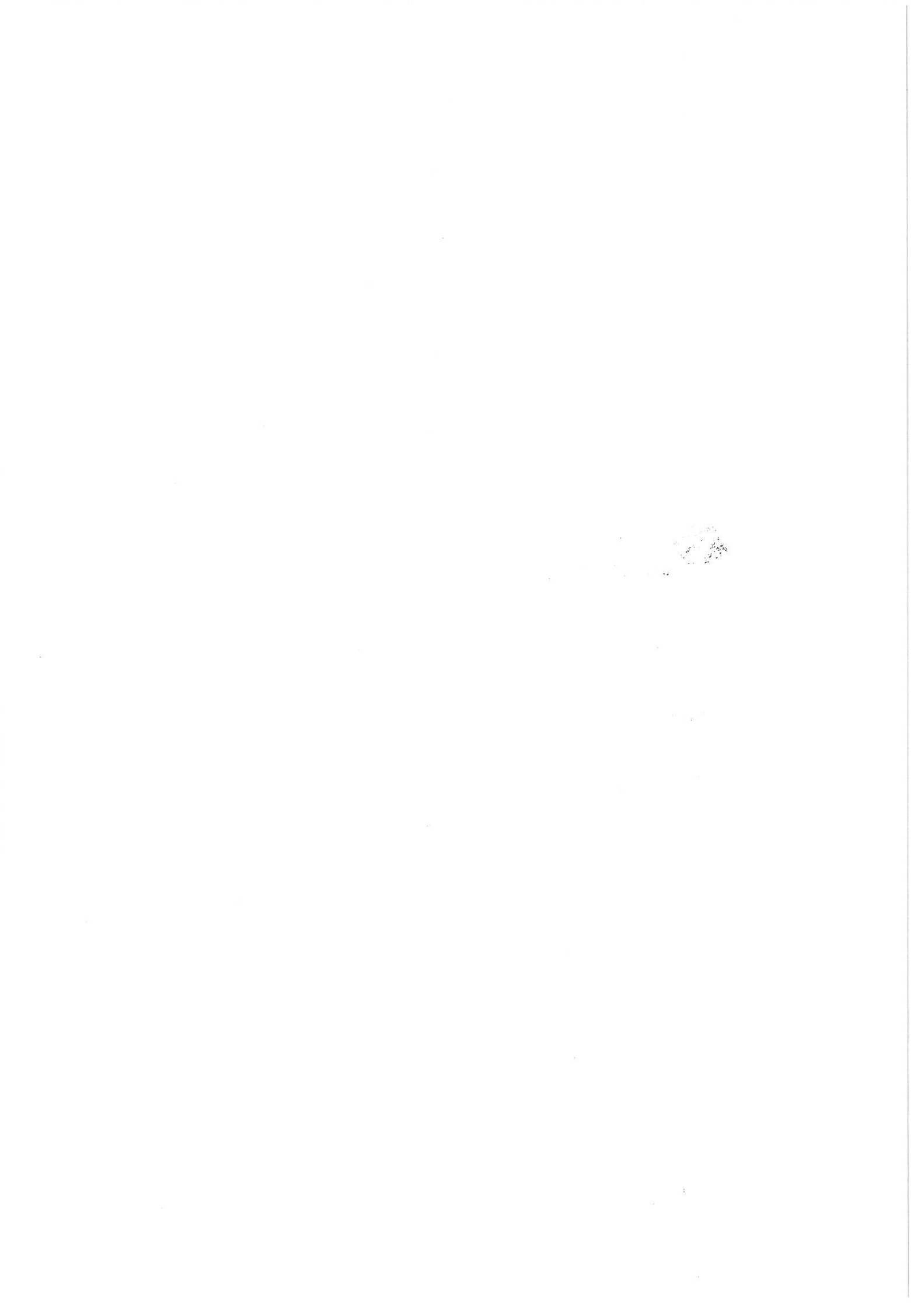
Vitrine I, n° 9 : Socque, "ghetta",
bois, paille, velours, Japon, fin
XIXème.



Vitrine II, n° 6 : Socques, Tonkin 1900, bois pyrogravé.



Vitrine V, n° 2 : Chaussure de femme, Cachemire, cuir brodé argent.

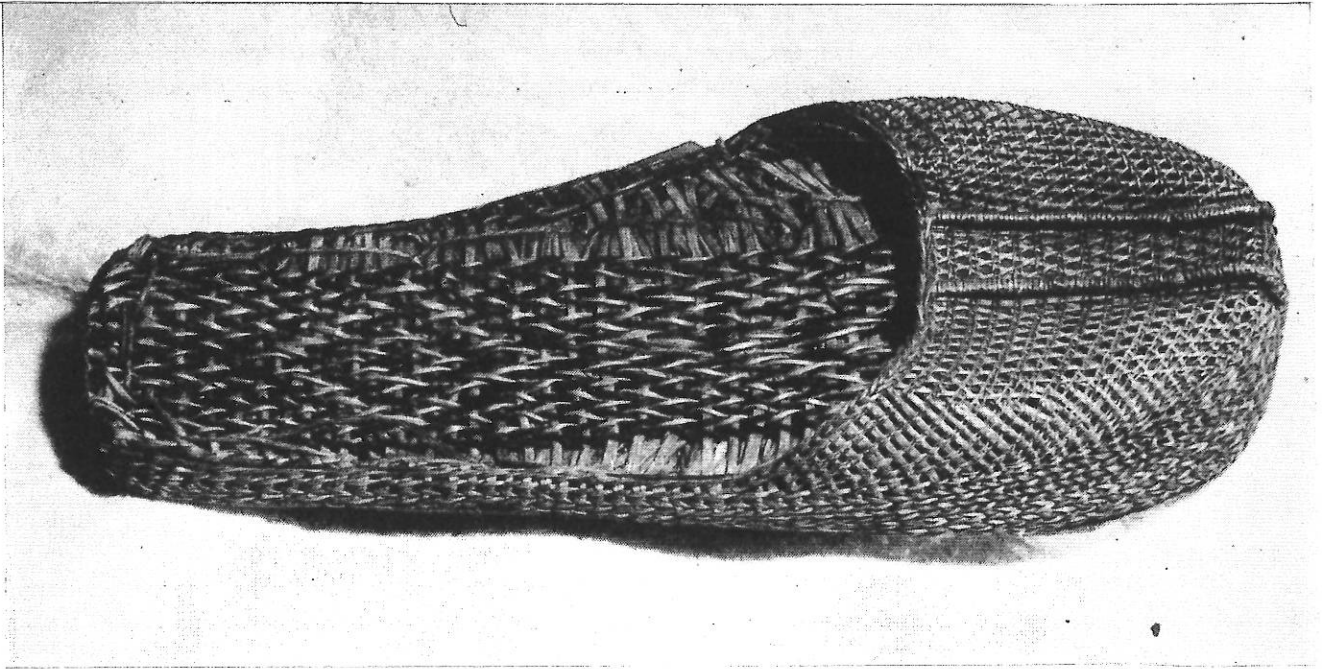


L E S M A T I E R E S

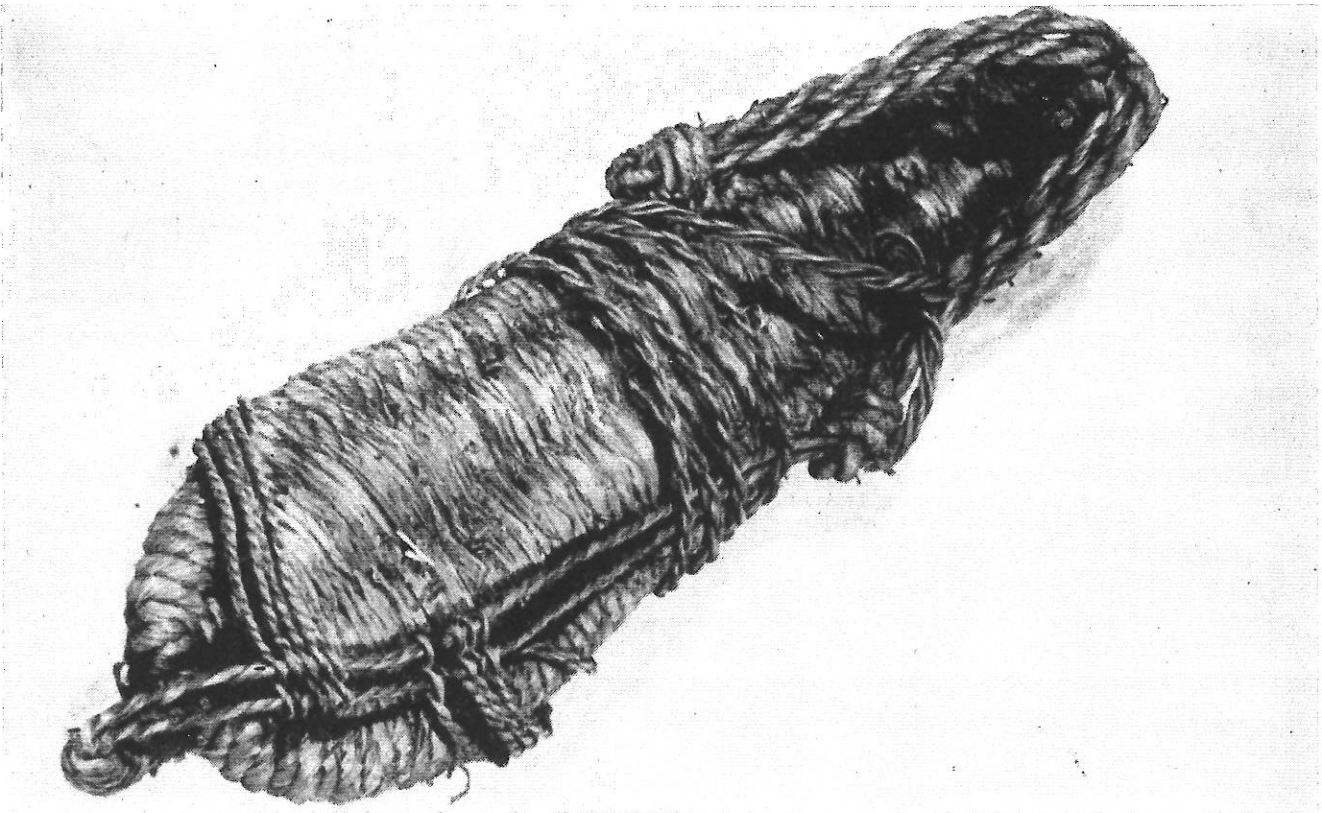
(VITRINE I)

- n° 1 Botte courte - semelle peau de yak, tissage et toile coton, réfugiés tibétains au Népal, sept. 1972, Mission Rondoletti (Juignet).
- n° 2 Babouche - "Belgha", tissu brodé, cuir et semelle pneu, Iran, 1976 (Lopez).
- n° 3 Sandale d'extérieur - "Samara", cuir de chèvre, paille, Guinée, 1965 (Dr Richir).
- n° 4 Sandale d'extérieur - " " " " " " 1968 (Dr Richir).
- n° 5 Mules - cuir d'hippopotame, tapisserie laine, Cameroun, 1972 (Gauthier).
- n° 6 " " " " " "
- n° 7 Mule (fiancée paysanne) - cuir et tissu brodé, Talzeck (Iran), 1886, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° T 18 772).
- n° 8 Souliers du peuple - "Kaoutch", peau de requin, semelle cuir, talon ferré, Téhéran, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 21 510).
- n° 9 " " " " " "
- n° 10 Mule verte - "Kaoutch" " " (Bx II, n° 18 952).
- n° 11 Mule verte - "Kaoutch" " " (Bx II, n° 18 954).
- n° 12 Sandale - cuir de baleine, attache paille de riz, origine inconnue, 1906 (Bx II, Réserve).
- n° 13 Sandale à bout relevé - velours brodé, Cachemire (Bx II).
- n° 14 Botte courte - écaille de poisson, origine inconnue, fin XIXème, (Bx II, Réserve).
- n° 15 Chausson moderne - "Tøffler", phoque et laine, Norvège, 1975 (Mériot).

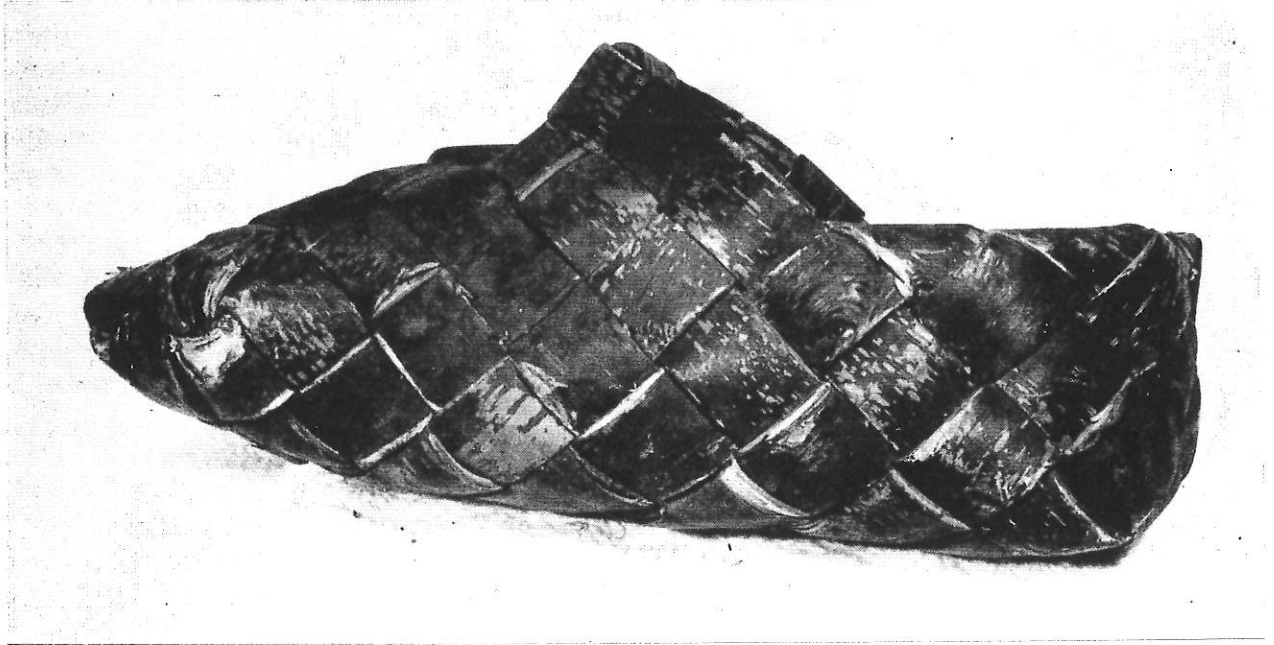
- n° 16 Botte-mocassin courte - "Nuttukâk", peau de pattes de renne, Laponie 1975 (Mériot).
- n° 17 Sandale de paysan - pneu, Chili, 1979 (Gauthier).
- n° 18 Chaussure - cuir et corde, Téhéran, 1880, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 1 570 bis).
- n° 20 Chaussure d'homme - cuir de Russie, Turkménistan, 1886, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 187).
- n° 21 Chaussure de femme - "Belgha", cuir de Russie, Turkménistan, 1886, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° T 18 752).
- n° 22 Babouche - "Belgha", cuir de chèvre, Maroc, 1972 (Mériot).
- n° 23 Mule - Paille de riz, Chine, fin XIXème (Bx II, n° T 22 176).
- n° 24 Chausson - paille, Shangaï, fin XIXème (Bx II).
- n° 25 Soulier - paille et herbe, tissu, Shangaï, coll. Douanes chinoises, fin XIXème (Bx II n° 1 201).
- n° 26 Soulier - "Lapti", écorce de bouleau, Finlande (Lathi), Carélie (Juignet).
- n° 27 Chaussure du peuple - toile et semelle papier maché, Téhéran, fin XIXème, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 18 761).



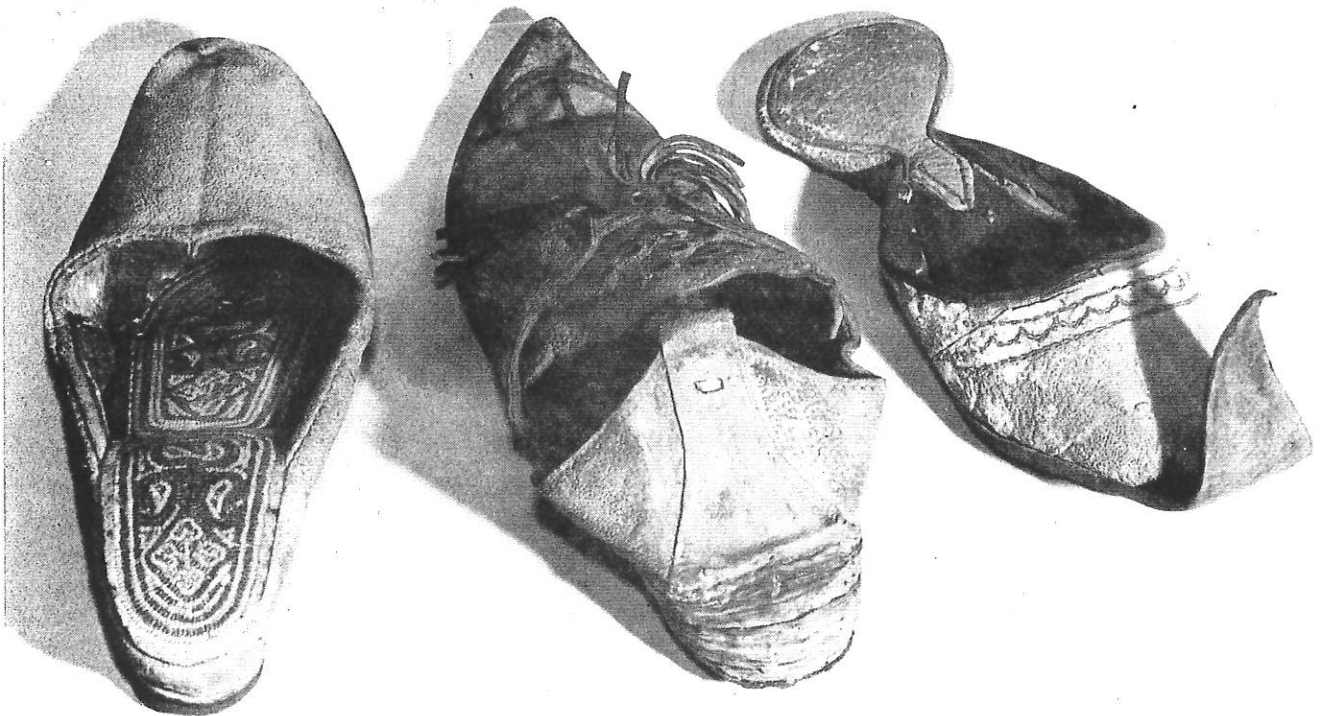
Vitrine I, n° 19 : Sandale, Tonkin
1900 - Paille, attache intérieure.



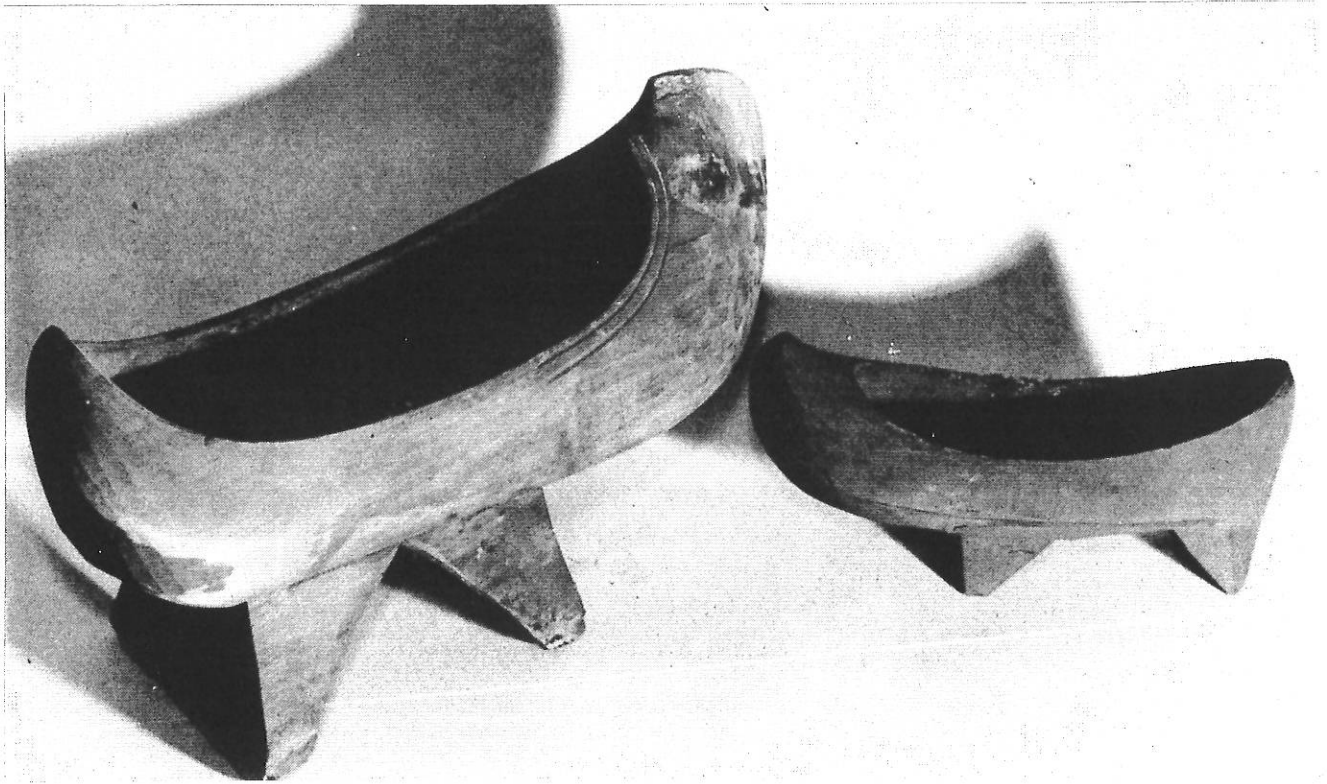
Vitrine I, n° 14 : Sandale, Tonkin,
fin XIXème, Paille de riz.



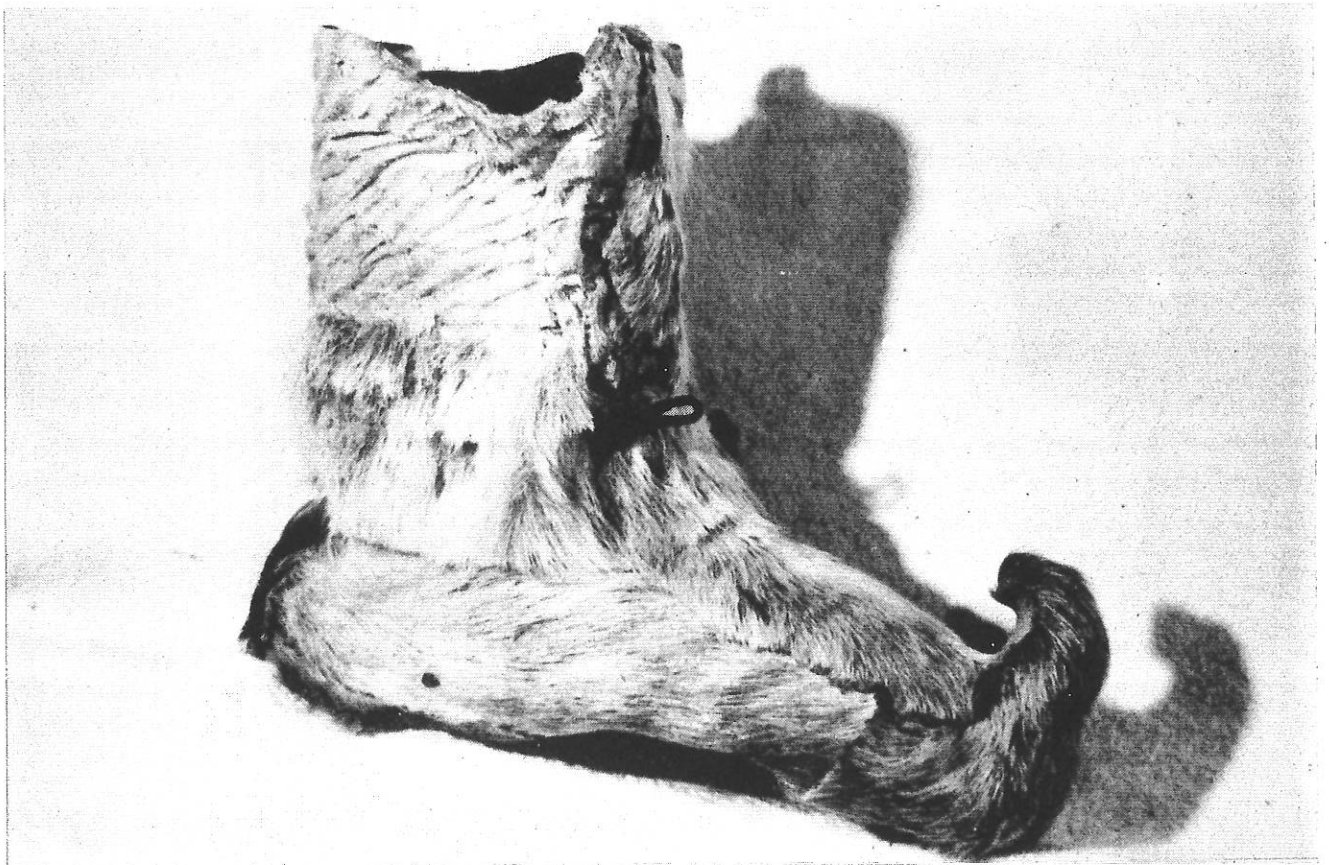
Vitrine I, n° 26 : Soulier, "lathi", écorce de bouleau
Finlande - Lathi - Carélie



Vitrine X, n° 8: Souliers du peuple - "kaoutch", peau
de requin, semelle de cuir, talon ferré - Téhéran.



Vitrine II, n° 1 et Vitrine V, n° 16 :
Socques, bois, Chine, fin XIXème.



Vitrine I, n° 16 : Botte courte, "nuttukak",
peau de pattes de renne, Laponie, 1980.

LA CHAUSSURE, CE SONT AUSSI DES FORMES (VITRINES II, III, IV, IV bis)

Les chaussures participent à un besoin de protection du pied, parfois de la jambe. Ce besoin s'exprime différemment selon les régions, en fonction, non seulement - nous venons de le voir - des matières, mais encore en fonction des spécificités ethniques et culturelles qui font qu'on peut identifier le port de telle ou telle chaussure dans telle ou telle circonstance, à tel ou tel groupe social et ethnique.

C'est ainsi qu'on reconnaît le mocassin comme une chaussure indienne, bien qu'en dépit de son nom amérindien il soit surtout une chaussure de l'Eurasie aussi bien méridionale que septentrionale. Les cow-boys et les gauchos ont leurs propres bottes, dont les "santiagues"(1) objet de l'engouement d'une certaine jeunesse ne sont qu'un avatar de la mode actuelle. Il y a l'abarca, sorte d'espadrille espagnole, le spatoes hindou dont l'extrémité de la semelle remonte vers l'empeigne pour protéger le pied et rappeler l'élévation de l'homme vers le ciel, tout comme c'était le cas en Egypte où l'on retrouverait sans doute l'origine de cette sandale.

Au "tong" vietnamien répond la "samara" tchadienne, semelle tenue par une lanière à l'intérieur. Il y a aussi les naïls sahariens si bien adaptés par leur semelle débordante à la marche dans le sable. La liste serait inépuisable de ces identifications ethniques éventuelles : "lantosandalo" des soldats italiens vers 1890, les "bakyas", pantoufles à semelle de bois des Philippines, les "opanques" et leur diversité reflétant une certaine balkanisation au sens propre et figuré, l'alpargata équatorien, le "scarpino" italien, ancêtre de nos escarpins, la poulaine ou "cracows" polonaise, le "lapti" finno-carélien, les "babouches" orientales, les "skallers" lapons et les fameuses "charentaises", pantoufles de feutre noir.

(1) - En l'occurrence, si le talon en biais répondait aux besoins du dressier de chevaux de pouvoir prendre appui sur ses étriers, on peut se demander s'il répond aussi bien aux nécessités de la marche en milieu urbain. Le soulier est bien là le support et le signe d'autre chose que des exigences vitales et pratiques.

Leroi-Gourhan (1) nous propose une autre typologie en fonction du mode de protection réalisé.

A- Les socques et les sandales protègent partiellement le pied. Les premières ont des semelles de bois et un système de fixation entre les deux premiers orteils (Afrique orientale, Japon, Asie méridionale) ou au moyen d'une bande couvrant le dessus du pied (Europe médiévale). Les secondes ont des semelles de cuir ou de fibres végétales tissées. Elles se fixent par des brides passant, soit entre le gros orteil et le second, renforcées parfois par un réseau de lacets sur le pied, soit sur le second orteil, voire les quatre derniers. Elles peuvent ainsi se fixer seulement par un réseau plus ou moins compliqué de lacets.

B- D'autres chaussures protègent complètement le pied. C'est le cas des souliers, des sabots et des mocassins. Le soulier se constitue d'une empeigne retournée sur la semelle. Les babouches, les pantoufles, nos souliers occidentaux en font partie. Le sabot semble propre à l'Europe. Les sabots orientaux sont limités à la Corée tandis que le Japon n'en fait qu'un usage rituel. Le mocassin est un type de chaussure dont la semelle de cuir ou de peau forme l'empeigne en se relevant autour du pied qu'on recouvre au moyen d'une pièce triangulaire reliée à elle par des fronces. Leroi-Gourhan note qu'il est associé au port de la blouse fermée tout comme le soulier est associé au vêtement coupé-ouvert ou coupé-croisé.

NOTE SUR LE MOCASSIN-BOTTE LAPON (2)

Le mocassin lapon, qu'il soit en cuir ou en fourrure, appartient à un très ancien modèle commun à tout l'arctique. Son nom générique "gabmagak" renvoie à la peau des pattes du renne "gamas" dont on se sert. Il est curieux de remarquer que le mot a quelques affinités avec celui

(1) - Cf Milieus et techniques, p. 247 sqq, Albin Michel 1945.

(2) - Cf Gjertrud et Gutorm Gjessing : Lappedrakten - en skisse av dens opphav, Oslo 1940; Katharina Ågren : Samiskt dräskick - dräkter och foton från Västerbottens, Västerbottens Museum été 1974, Suède; Berit Haetta : "Samiske draktskikker i Nord-Norge", Håløygminne n° 2, 1975.

désignant les bottes des Esquimaux du Groenland "kamik" et les bottes des Esquimaux sibériens orientaux "kamgyk".

On peut distinguer trois types de "gabmagak", selon les saisons : hiver, été, printemps et automne.

1) Les mocassins d'hiver. Les Norvégiens les désignent d'un seul mot "skaller", mais les Lapons eux-mêmes utilisent différents noms qui renvoient à différents types.

Les deux modèles principaux sont les "gallokak" et les "nuttukak".

Le premier tire son nom de "gal'lo", mot d'origine noroise, qui désigne la peau du crâne et qui correspond au norvégien "skall-skaller" (1). En effet, la semelle est faite à partir de cette peau de renne tandis que l'empeigne et la tige sont faites à partir de la peau des pattes de ce même animal.

Ce sont les bergers qui la portent le plus volontiers : sans couture et d'une seule pièce, la semelle est très particulièrement imperméable. Autrefois, sa tige montait presque à mi-jambe, et s'y maintenait par un lacet.

Le second, appelé "goikekak", est confectionné uniquement à partir des pattes de renne. A cause de la forme de ces dernières, ce modèle exige qu'on couse ensemble diverses parties : semelle, les côtés, le talon, l'empeigne, la tige. La couture des deux morceaux constituant la semelle empêche de glisser sur la neige verglacée à laquelle on est souvent confronté au printemps, période de dégel diurne et de regel nocturne.

On trouve actuellement deux variantes dans le mode d'attache de ce mocassin. Dans un cas, le plus traditionnel, le mocassin fait corps avec le pantalon de peau ou de fourrure au moyen d'une bande de laine tissée, large de 3 à 4 cm et longue d'un mètre cinquante à deux mètres (vuod'dâgât). Cette bande est elle-même cousue à une extrémité à un cordonnet tressé de laine de la même longueur (bargis) et à l'autre extrémité à un petit ruban de cuir qui relie et fixe deux petites attaches de cuir tanné. La partie large sert à serrer la tige du mocassin sur la jambe. Sur cette tige ainsi enroulée, on rabat la partie inférieure du pantalon qui est en laine rouge, tandis que le petit cordonnet sert à maintenir cette partie sur la tige et à rendre impossible toute pénétration de neige ou d'eau grâce à ce double enroulement. Ces bandes "molletières" sont de couleurs différentes selon les sexes et selon leur emploi quotidien ou

(1) - Le mot norvégien "skaller" vient lui-même de "skall" (crâne).

festif. Le rouge domine dans celles des femmes, mêlé à du bleu et du jaune. Celles des hommes comportent des mélanges égaux de rouge et blanc, et parfois un peu de bleu. Les dessins figurant sur ces bandes varient également selon les sexes.

Dans l'autre cas, qui s'applique plutôt aux mocassins lapons portés par les sédentaires, les femmes, les touristes, et même les paysans scandinaves, on utilise, le long de la tige, un laçage fait d'un cordon de laine de plusieurs couleurs terminé par des pompons. Ces mocassins, d'un genre plus esthétique, ne peuvent pas évidemment être utilisés en neige profonde. Ils traduisent les contingences d'une certaine acculturation, puisque les hommes les portent avec des pantalons ordinaires et les femmes avec des bas noirs qui expriment une certaine désaffection actuelle envers les jambières et les pantalons de peau traditionnels. A Kautokeino, ou à Masi (Finmark), petits centres lapons d'innovation dans la mode vestimentaire, ce souci esthétique se marque par le choix de deux couleurs de poil faisant contraste : du sombre sur les côtés, le reste en blanc. D'ailleurs, ce mélange "saekkalâgaid" de couleurs a servi à désigner ce modèle particulier "saekkoKâk".

2) Les mocassins d'été, les "komager" des Norvégiens s'appellent en lapon "čazekak", où l'on reconnaît la racine "čacce", l'eau, allusion à leur imperméabilité à cet élément. Ces mocassins sont cousus de préférence dans de la peau de phoque, mais on emploie actuellement aussi des mocassins d'été en peau de boeuf ou de veau pour la semelle, tandis que la tige et l'empeigne restent en peau de renne chamoisée. Ces peaux sont travaillées mouillées. On les assouplit au moment de leur utilisation, et on les imperméabilise avec un mélange d'huile de poisson et de goudron qui leur donne leur couleur brune.

Ces mocassins ne sont plus portés que par les personnes âgées et les bergers devant surveiller les troupeaux sur les montagnes, et qui ont à traverser rus et marais. En certains endroits, la semelle en phoque ou en boeuf a été remplacée par un soulier en caoutchouc auquel on a rapporté une tige de type classique.

Autrefois, on avait un type de "čazekak" pour les fêtes (mariages, baptêmes) en peau chamoisée de renne mâle qui n'était pas enduite pour lui laisser sa belle couleur claire. Il est remplacé de nos jours par un modèle finnois de botte-mocassin "bieksuk" (norvégien, "biesko"), façonné de la

même manière mais ressemblant davantage à un soulier avec une semelle plus épaisse de cuir ou de caoutchouc. La tige peut être basse ou haute ou même absente, parfois avec un laçage.

3) Enfin, pour les courtes saisons intermédiaires, pour lutter contre l'humidité du printemps et contre le froid de l'automne, qui n'autorise plus les mocassins dont nous venons de parler, il y avait des mocassins de transition dont les noms reflètent le type de peau employé. Les "riettehat" ou "gusâ-gabmâgât" (1), à partir de la peau des pattes non chamoisée de vache ou de veau, avaient une couture spéciale sous la semelle qui jouait le rôle d'un frein sur la terre glacée. Sur les côtes maritimes, où le phoque ("njuorjo") était plus aisé à trouver, on portait des "njuorjokâk" plus résistants que la peau de vache. De nos jours, ce type a cédé la place aux diverses bottes en caoutchouc.

Actuellement, bien des pièces du vêtement traditionnel ont disparu faute d'utilité. Cette évolution est liée à des modes de vie nouveaux ou à des modes de vie jugés dévalorisés face au modèle scandinave. La chaussure lapone, bien que se stéréotypant, non seulement résiste à cette désintégration générale, mais gagne des milieux étrangers où sa souplesse, sa légèreté et sa chaleur la font adopter.

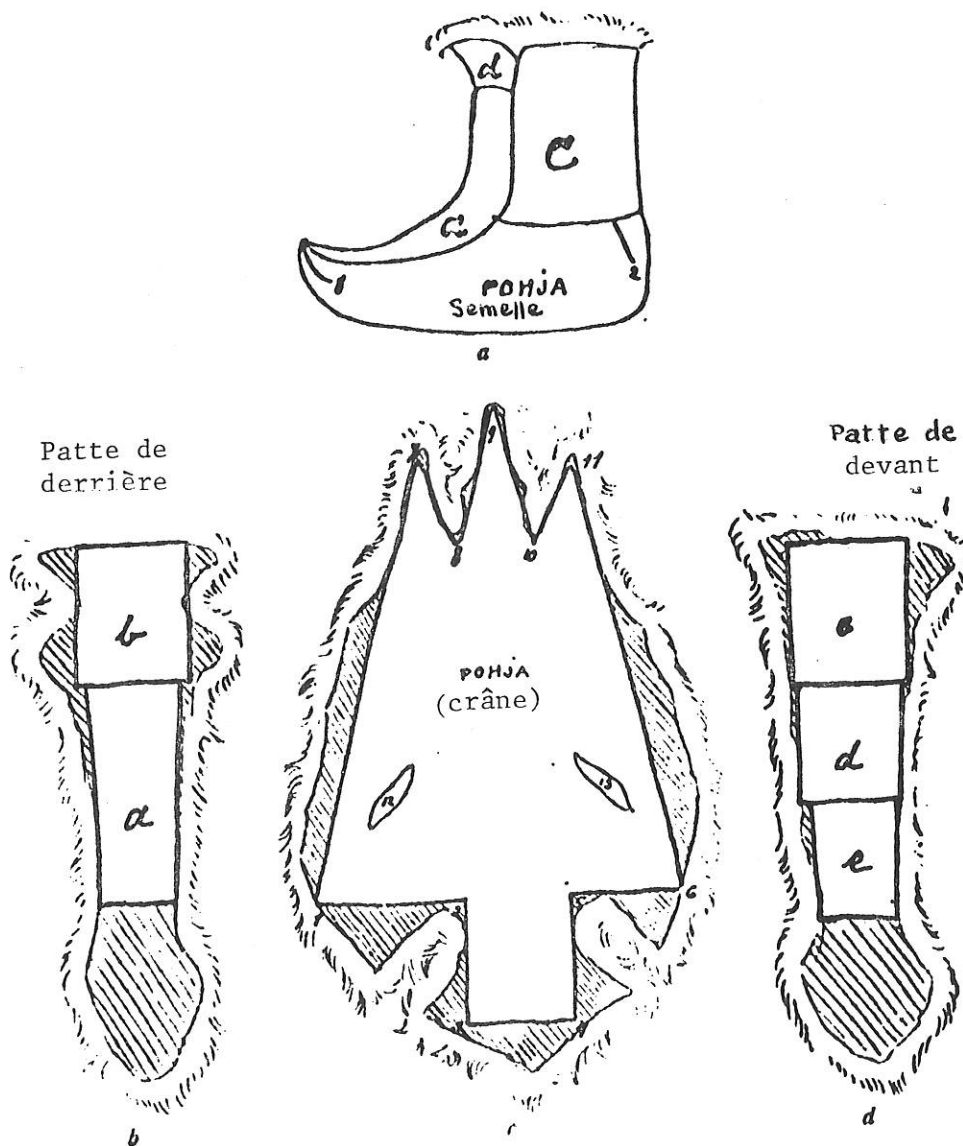
Les formes du mocassin s'affinent, sa longueur et la courbure de sa pointe (en lapon "njunni" : nez) augmentent. On joue sur les couleurs et la décoration des souliers des jeunes gens au moment de leur confirmation religieuse. Ce "nez" qui servait à protéger les orteils du froid et à fixer le pied au ski devient un objet esthétique et peut-être symbolique qu'il reste à interpréter. Selon les uns, c'est là le signe d'un sentiment de supériorité d'une société, selon d'autres, ce serait une réponse de compensation à une situation d'infériorité, d'autres enfin, disciples de Freud, y voient un symbole sexuel (2). C'est peut-être tout simplement une façon pour cette vieille civilisation arctique de refuser de mourir.

Les coutures de ces différents mocassins sont faites avec du fil de tendon de renne très résistant. Les lèvres des coutures sont extérieures dans les cuirs et intérieures dans les fourrures. Les Lapons ne portent pas de chaussettes dans leurs bottes, mais du foin à chaussures

(1) - Riet'te : peau de vache, gussâ : vache (emprunt nordique : ku).

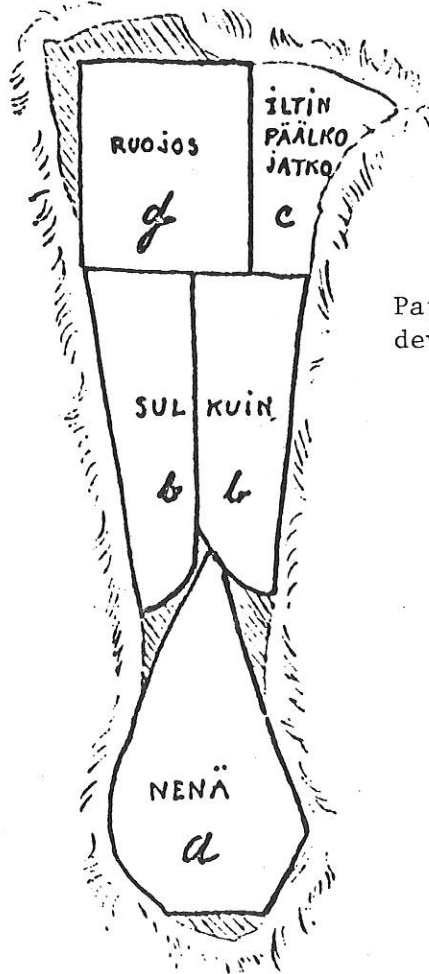
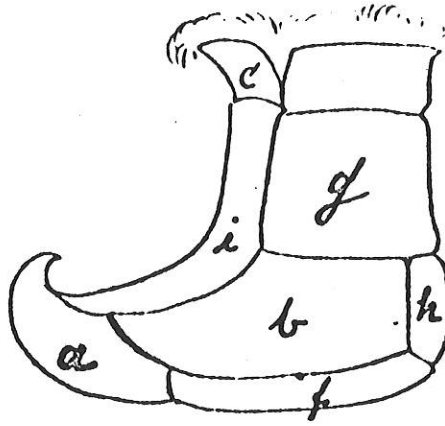
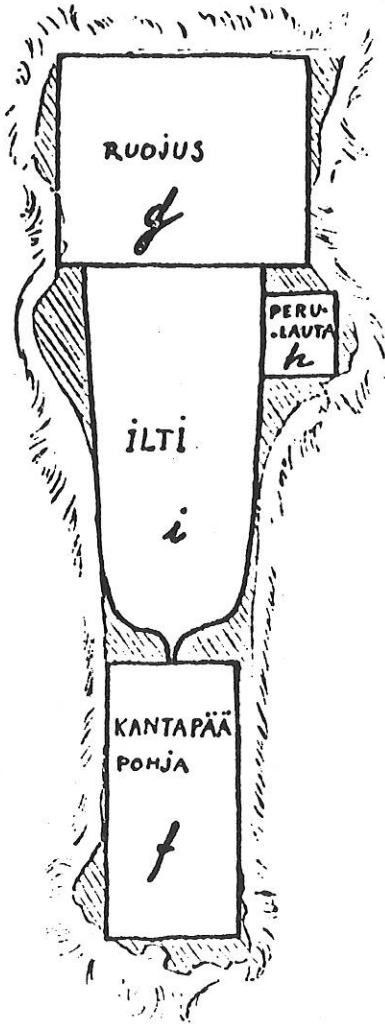
(2) - Cf. Schwartz : "Mens clothing and the Negro" dans M.E. Roach et J.B. Eicher : Dress, adornment and the social order 1965. On y montre comment ce symbolisme expliquerait l'augmentation de taille des chapeaux et des souliers des Noirs américains.

odoriférant, "suoinit". Ce foin pousse dans les marais. Après séchage et assouplissement on en fait des tresses ("pilkah") qu'on met en réserve facilement transportable sous forme de rouleau ("virra"). Ce foin doit être disposé avec soin et art dans le mocassin pour que le pied s'y enfonce comme dans un nid d'oiseau. Le foin, même mouillé, est plus agréable qu'une chaussette humide. Il reste poreux dans le soulier et se sèche très vite devant le feu.



Mocassin d'hiver

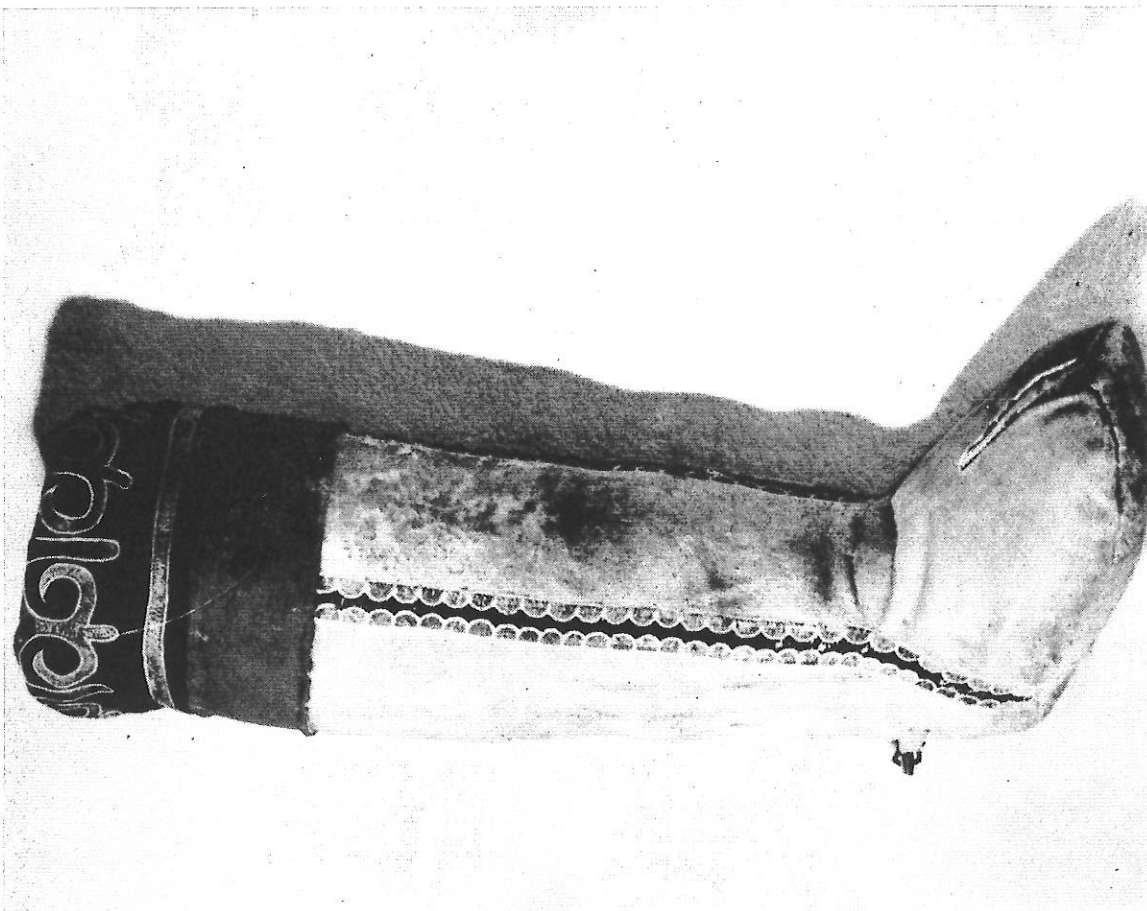
Patte de derrière



Patte de devant



Vitrine IV bis, n° 16 : Botte-mocassin
d'été, "Casekak", peau de renne et
phoque, Laponie.



Vitrine IV bis, n° 14 : Botte de fête
peau de renne, Toungouse.

NOTE SUR LE MOCASSIN DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD (par Louis LOPEZ)

Le premier élément du costume des Indiens d'Amérique adopté par les blancs fut le mocassin.

Linguistiquement relié à la souche algonquine ou algique, il se dit en narragansett "monkussin" et en massachusett "mohkisson".

Bien que porté par de nombreuses tribus amérindiennes - à l'exception de celles qui allaient pieds nus (côté Pacifique) ou en sandales (Sud-Ouest et Plaines du Sud) - il n'est pas spécifique de cette partie du monde.

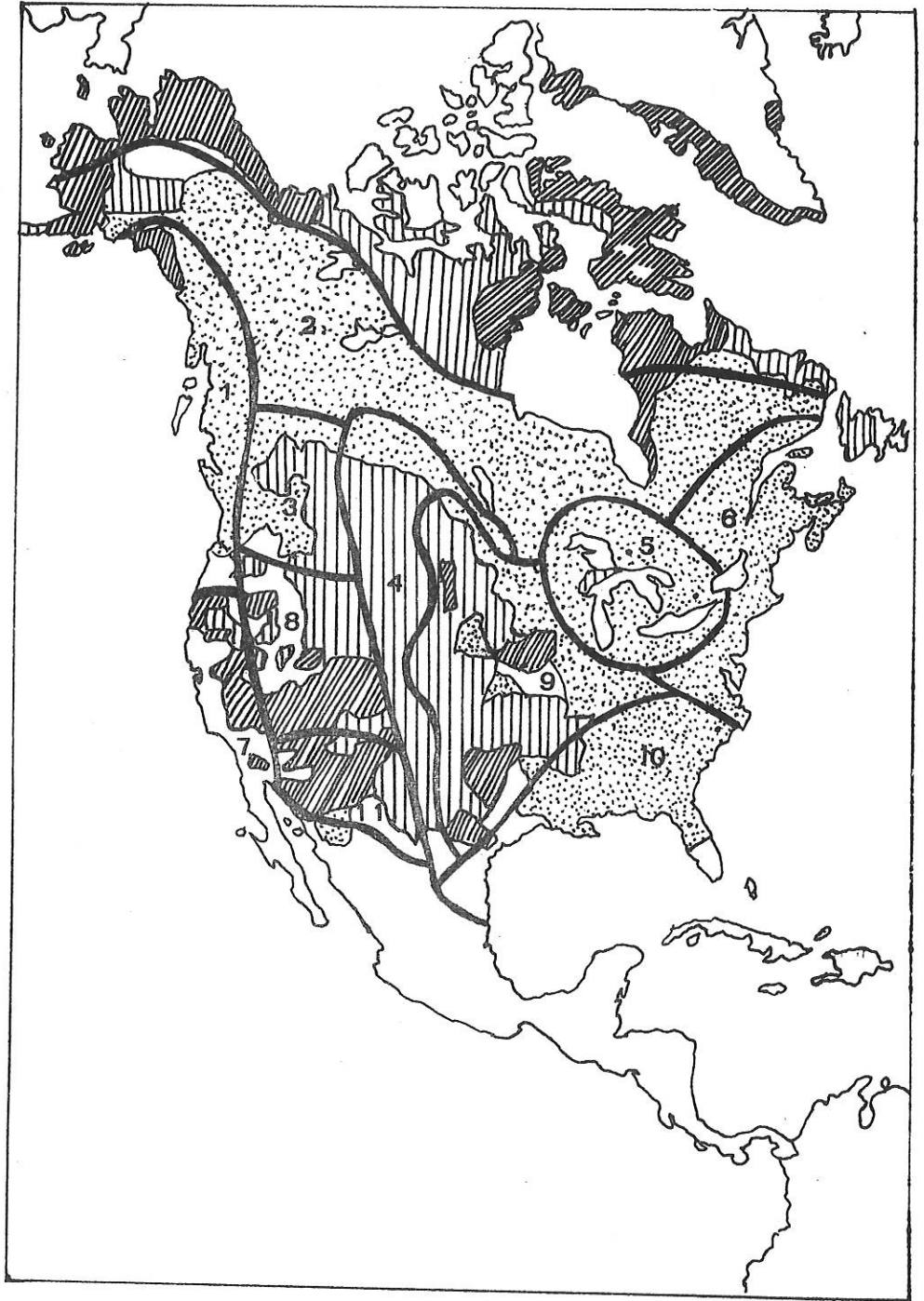
Il est parfois d'un seul morceau de cuir sans couture (1) mais en général sa morphologie est celle d'une chaussure dont la semelle large et haute vient se fixer sur l'empeigne. Aussi de ce point de vue, l'appellation de mocassin est-elle impropre lorsqu'elle est appliquée à certains souliers de cuir souple et sans lacets portés en Europe.

La caractéristique fondamentale permettant la classification en aires de diffusion porte sur la texture de la partie plantaire. On distingue en Amérique du Nord les "hard soles", ou semelles dures, et les "soft soles", ou semelles molles.

La première catégorie était prédominante dans l'Arctique, le Grand Bassin, le Sud-Ouest et les Plaines. La deuxième est typique des zones : Subarctique, Plateau, Prairies du Nord et de l'Est. Elle s'est étendue jusqu'au Golfe du Sud-Est et à la frontière mexicaine du Sud-Ouest. Là où les deux types coexistent, il semble qu'il y ait eu prédominance des "hard soles" (voir carte).

La "soft sole" renvoie à une seule pièce de "buckskin", ou peau de daim, pour la semelle et l'empeigne, tandis que la "hard sole" serait divisée en deux parties : "buckskin" pour la partie supérieure et "rawhide" (peau brute) pour la partie inférieure. En fait cette distinction coïncide avec deux aspects, deux techniques de préparation des peaux. Etape indispensable qui demande habileté et patience : sans soins préalables, les peaux de bêtes deviennent rapidement raides, dures, et commencent à pourrir.

(1) - Des fouilles archéologiques faites dans l'Utah (caverne Hogup) mirent à jour des mocassins usés, conservés dans le sol desséché, et réparés il y a 1 500 ans. Dans la culture du Désert, des Indiens ingénieux utilisaient souvent la peau des pattes du daim car les ergots servaient de crampons.



- 1 . Côte Nord-Ouest
- 2 . Subarctique
- 3 . Plateau
- 4 . Plaines
- 5 . Lacs
- 6 . Nord-Est
- 7 . Californie
- 8 . Grand Bassin
- 9 . Prairies
- 10 . Sud-Est
- 11 . Sud-Ouest

AIRES CULTURELLES ET DIFFUSION DES MOCASSINS

(d'après DRIVER et MASSEY)



Semelle dure (rapportée)



Semelle molle (d'une pièce)



Semelle dure ou molle

LOCALISATION DES TRIBUS INDIENNES D'AMERIQUE DU NORD

1. COTE NORD-OUEST

Tlingit
Tsimshian
Haida
Bellabella et Bellacoola
Kwakiutl
Nootka
Makah
Quileute
Quinault
Coast Salish

2. SUBARCTIQUE

Naskapi
Cree
Chipewyan
Sarcee
Beaver
Slave
Yellowknife
Dogrib
Satudene
Hare
Kutchin
Ingalik
Tanaina
Kaska
Sekani
Carrier

3. PLATEAU

Wishram
Klikitat
Yakima
Nez Percé
Flathead
Kutenai
Thompson
Lillooet
Shuswap

4. PLAINES

Blackfeet
Gros Ventre
Assiniboin
Crow
Teton Sioux
Cheyenne
Arapaho
Kiowa
Comanche

5. LACS

Kickapoo
Fox
Sauk
Winnebago
Menomini
Chippewa
Ottawa
Pottawatomi
Neutral

6. NORD-EST

Erie
Powhatan
Nanticoke
Conestoga
Delaware
Mahican
Iroquois
Huron
Algonkian
Abnaki
Penobscot
Malecite
Micmac
Beothuk

7. CALIFORNIE

Modoc
Yurok
Karak
Hupa
Shasta
Wintun
Pomo
Maidu
Miwok
Costano
Chumash
Yokuts
Mission

8. GRAND BASSIN

Chemehuevi (Paiute)
Mono
Washo
Panamint
Paiute
Ute
Gosiute
Bannock
Shoshoni
Paviotso

9. PRAIRIES

Wichita
Kansa
Missouri
Shawnee
Miami
Illinois
Ioway
Oto
Pawnee
Omaha
Ponca
Arikara
Mandan
Hidatsa
Yankton
Santee

10. SUD-EST

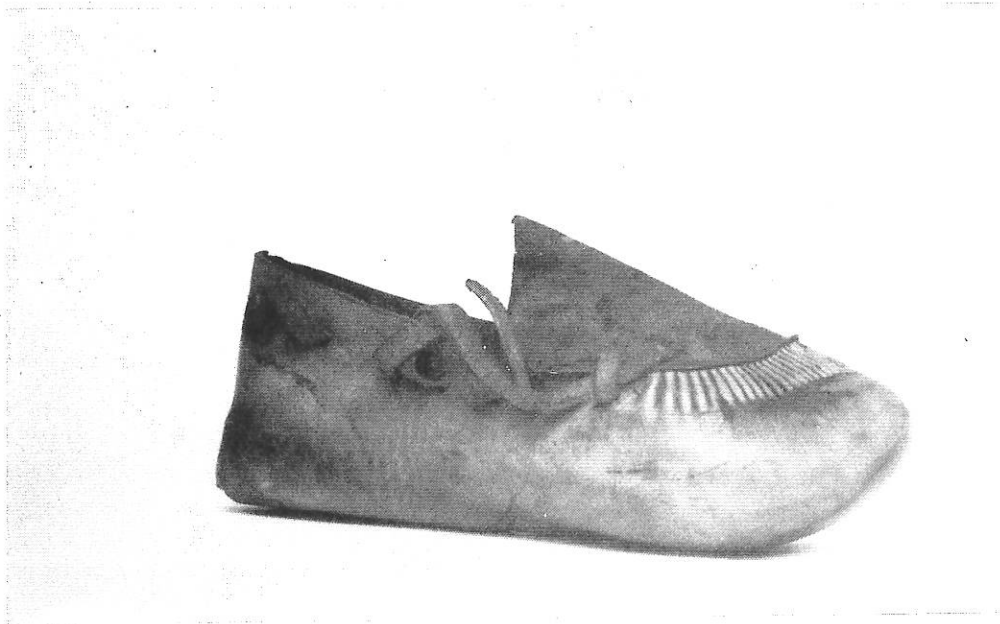
Tonkowa
Atakapa
Chitimacha
Natchez
Choctaw
Alabama
Apalachee
Timucua
Calusa
Seminole
Catawba
Tuscarora
Cherokee
Creek
Chickasaw
Quapaw
Caddo

11. SUD-OUEST

Yuma
Maricopa
Papago
Pima
Chiricahua Apache
Mescalero Apache
Rio Grande Pueblos
Jicarilla Apache
Acoma Pueblo
Zuni Pueblo
Navajo
Hopi Pueblo
Yavapai
Havasupai
Walapai



Vitrine III, n° 5 : Mocassin zuni (buckstin)
artisanal, Sud-Ouest U.S.A. A droite, n° 4 :
Mocassin iroquois ou ojibway (?), élan/daim
(buckstin), Nord-Est U.S.A.



Vitrine I, n° 19 : Mocassin, cuir de boeuf,
Corée, fin XIXème.

Hormis dans les régions du Sud-Ouest et du Nord-Est, cette lourde tâche était l'affaire des femmes. Elle demandait beaucoup de précision et de sûreté dans le choix des matières premières (peaux).

Chez les Ojibwais, les enfants jusqu'à l'âge de 5 ou 6 ans ne portaient qu'une chemise et des mocassins; une seule peau suffisait alors à habiller un enfant.

" Buckskin " signifie que la peau a été tannée de sorte qu'elle conserve souplesse et douceur. On fumait (1) les peaux de daim, de bison, d'antilope et d'élan pour en accroître l'endurance. "Rawhide" veut dire que la peau n'est pas tannée. Translucide ou de couleur crème, elle a pour propriété d'être dure mais flexible, imperméable (2) et très solide. Alors qu'elle est encore fraîche et humide, elle est tordue et mouillée. Une fois sèche, elle devient aussi dure que du plastique, tout en étant "semi-flexible."

Peu de peuples au monde semblent avoir trouvé un aussi bon parti de la "Rawhide" que les Indiens des Plaines. "Elle remplaça chez eux la poterie, le bois et l'écorce." (A. H. Whiteford).

En hiver les mocassins de fourrure étaient rares mais certains groupes conservaient les points tournés vers l'intérieur. Ils étaient montants, soit par leur tige, soit par le fait de relever les revers et de les lacer, pour protéger et réchauffer les jambes. Ils étaient en peau de bison pour les adultes et en peau de lapin pour les enfants (Sioux).

Ceux des hommes ont une forme relativement peu variée (3), bien moins que ceux des femmes. La différenciation sexuelle se marque par la dimension de la tige ou de la languette.

(1) - Au printemps, à l'époque des réparations et du renouvellement des "Tipis" (tentes coniques), on taillait en sa cime (cheminée) des morceaux de peaux de bisons fumées pour y découper des mocassins.

(2) - L'imperméabilité est renforcée par un enduit de graisse animale.

(3) - Ils sont presque identiques à la "chaussure primitive" des Germains et des Francs, et ne présentent pas comme chez les Lapons l'originalité d'une pointe. Leur forme est celle du pied qui l'habite, et qui ainsi détermine son allure.

En revanche, les décorations superficielles sont d'une richesse peu commune. Traditionnellement, les matériaux de base pour l'ornementation consistaient en perles d'os, minéraux, paille et piquants de porcs-épics. A la période des "contacts", les échanges marchands transformèrent l'ancienne parure. Furent employés alors les perles de verre multicolores, les teintures, le velours, la soie, le satin, la laine.

Venant de l'est, se développent chez les tribus des Plaines - Sioux, Cheyennes, Arapahoes, Crows, Blackfeet - des techniques distinctes d'un genre original à base de caractères géométriques. Ces figures plus que le décor floral avaient un sens symbolique ou religieux qui variait d'un groupe ou d'un individu à un autre.

La "broderie appliquée" des Hurons et des Iroquois (à l'aide de crins d'élan et de perles) fut probablement introduite par les Français.

Les Ojibwais, et les tribus de l'Est en général, excellaient dans le travail du velours et du satin en franges ou rubans. Leur spécificité était si connue qu'un "scout" pouvait reconnaître la tribu d'un homme à ses mocassins ou à ses traces. Pour évoquer leur légendaire goût pour la ruse, rappelons que pour tromper l'ennemi, les Sioux portaient les mêmes mocassins que l'adversaire (1), qui, comme d'autres vêtements, avaient été dérobés auparavant. Munis de longues franges ou queues d'animaux (loup, renard, coyote, ...) ils effaçaient au fur et à mesure leurs traces sur le sol. Enfin, lorsqu'ils étaient "sur le sentier de la guerre", les Indiens se paraient de leurs plus beaux atours.

A l'occasion de petits raids destinés à la capture des chevaux, les guerriers Sioux emportaient avec eux des mocassins spécialement conçus à cet effet, qu'ils chaussaient la veille de l'intervention : n'étaient-ils pas les Seigneurs des Plaines pour désirer "mourir en beauté" ? ...

(1) - Les Apaches, après avoir décharné un cerf, glissaient la jambe dans la peau pour la mettre en forme après une première préparation. Ils avaient ainsi des bottes uniques et sur mesure et dormaient avec, au risque d'attraper une maladie de peau, pour ne pas qu'on les leur vole.

En dehors de ces usages adaptés à l'environnement, le mocassin répondait à des fonctions sociales précises et rigoureuses.

Chez les Sioux, les prouesses et les richesses d'un homme se marquaient à des mocassins miniatures qu'il portait accrochés à la ceinture. Lorsqu'un jeune homme faisait la cour à une jeune fille, il portait des mocassins confectionnés par sa soeur. "C'est pour son frère et non pour son mari qu'une femme faisait des mocassins"(R.B. Hassrick).

Les mères enseignaient les techniques de fabrication à leurs filles durant l'isolement consécutif à leurs premières menstruations. En effet, "briller" dans ce domaine les rendait plus séduisantes. De même que les hommes tiraient leur valeur de leurs "faits guerriers", les femmes devaient leur renommée à leur habileté manuelle et artistique. Pour les stimuler, d'importantes compétitions étaient organisées entre femmes.

Les hommes s'entraînaient aux "épreuves de la vie" sous forme ludique dans le "moccassin game"(jeu du mocassin).

C'est exclusivement pour les mariages et les funérailles qu'on brodait les mocassins en entier. Ceux du défunt étaient nommés "spirit moccasins", afin de lui faciliter l'ascension vers "the land of many lodges"....

Si grande était la présence du mocassin qu'un groupe ("broken moccasins") ou un individu ("black moccassin") le choisissait pour nom de "baptême".

De nos jours la manufacture de mocassins implantée dans la réserve donne du travail aux Indiens et au "Centre d'art et d'artisanat" et fournit des revenus à la communauté. Les modèles qui y sont confectionnés subissent bien sûr une évolution de leur type en fonction des modes du monde extérieur et des "mythes" que celui-ci développe à l'égard des Indiens.

Bibliographie sommaire :

- BOAS (Franz).-Primitive Art.-New York : Dover Publications, 1955.-372 p.
DENSMORE (Frances).-Dakota ans Ojibwe People in Minnesota, Revue Roots, winter and spring 1977.-Minnesota Historical Society.- St Paul.-56 p.
DRIVER (Harold E.).-Indians of North America.-Nouvelle édition revue.-Chicago et Londres, the University of Chicago Press, 1970.-395 p.
HASSRICK (Royal B.).-The Sioux, Life ans Customs of a Warrior Society.- Norman, University of Oklahoma Press, 1977.-379 p.
MAILS (Thomas).-The Mystic Warriors of the Plains.-N.Y. Doubleday and Co, 1972.

- UNDERHILL (Ruth M.).-Red Man's America, A History of Indians in United States.-
Nouvelle édition revue.-Chicago et Londres, The University of Chicago
Press, 1971.-395 p.
- WHITE (George).-Craft Manual of Native American Indian Footwear, Introduction
to 25 different Styles of Footwear.-(?)
- WHITEFORD (A. H.).-Indian Art.-New-York, Golden Press, 1970.-160 p.
- ROBERT (Fanny).-Etude sur des chaussures indiennes d'Amérique du Nord - Collec-
tions du Musée de l'Homme.-Journal de la Société des Américanistes, Nou-
velle série, Tome ILVII.-Musée de l'Homme, 1958.

C - Enfin, nous avons des chaussures qui protègent le mollet et la
jambe soit en une partie (bottes), soit en deux parties (bandes molletières,
leggings, jambières diverses). La diversité des formes de bottes est considé-
rable, des bottes de sept lieues qui servaient aux postillons aux bottes de
hussards en passant par les bottes à coeur, à la hongroise, à l'écuyère,
à nez de boeuf, à créperon, à revers, à la Souvarov, à la mousquetaire,
sans oublier les bottes russes, les bottes molles, les bottes Weston...

Leroi-Gourhan les relie toutes à deux grands types : les bottes-
mocassins et les bottes-souliers correspondant à l'utilisation géographique
des souliers et des mocassins.

(VITRINE II)

- n° 1 Socque - bois, Chine, fin XIXème (Bx II, n° 1562).
- n° 2 Chaussure d'hiver - chanvre, semelle bois articulé, Chine, fin XIXème (Bx II, n° T 17 362).
- n° 3 Patin arabe - "kapkap", bois, incrusté de nacre, tissu brodé d'or, Tunisie, fin XIXème (Bx II, 4° ét., vitr. 2).
- n° 4 Socque - fibres végétales, bois, Tonkin, fin XIXème (Bx II, n° T 17 880).
- n° 5 Patin - "kapkap", bois gravé, attache cuir, Constantinople, 1876 (F. Chivaille).
- n° 6 Socque - bois pyrogravé, Tonkin, 1900 (Bx II).
- n° 7 Socque - bois, décor gravé, Japon, fin XIXème (Bx II).
- n° 8 Socque - bois, attache cuir, Ethiopie, début XXème (Juignet).
- n° 9 Socque - "ghetta", bois, paille, velours, Japon, fin XIXème (Bx II, n° T 17 375).
- n° 10 Sabot - bois verni, Annam, fin XIXème (Bx II, n° 1 728).
- n° 11 Sabot - "taupes", cuir, semelle blois clouté (ailes de mouches : clous à tête double), Hautes Pyrénées : Serres Esquièrre (Guillem).
- n° 12 Sandale - tissu, attache en paille de riz recouverte soie, semelle cuir, Chine, fin XIXème (Bx II).
- n° 13 Sandale - raphia, ficelle, coton, origine inconnue, fin XIXème (Bx II, Réserve n° 324).
- n° 14 Sandale - paille de riz, Tonkin, fin XIXème, coll. Brau de St Pol Lias (Bx II, n° T 17 880).
- n° 15 Sandale - paille, Shangaï, fin XIXème (Bx II)
- n° 16 Sandale d'homme du peuple - corde tressée, Cachemire, fin XIXème (Bx II).
- n° 17 Sandale - paille, corde, Japon (Bx II).
- n° 18 Sandale - paille, attache velours, semelle cuir, fin XIXème (Bx II).
- n° 19 Sandale - paille, attache intérieure, Tonkin, 1900, coll. Brau de St Pol Lias (Bx II, n° T 17 880).

- n° 20 Sandale- cuir repoussé, Guatemala, fin XIXème (Bx II, Réserve n° 602).
- n° 21 Sandale - cuir, Guatemala, 1901, Mission Dominguez (Bx II, Réserve n° 683).
- n° 22 Sandale - cuir décoré, Arabie Saoudite, 1970 (Testud).
- n° 23 Sandale - cuir, Cambodge, fin XIXème (Bx II, n° 17 876).
- n° 24 Chaussure de femme - cuir verni noir, semelle cuir, Cochinchine, fin XIXème, coll. Brau de St Pol Lias (Bx II, n° T 17 073).
- n° 25 Pantoufle - cuir, Samarkand, Mission Ijfalvy (Bx II, n° T 899).
- n° 26 Sandale - "huarache", cuir, semelle en pneu, Mexique, 1980 (F. Coutin).

MOCASSINS INDIENS ET AUTRES

(VITRINE III)

- n° 1 Mocassin fillette - vachette, brodé perles (article manufacturé), U.S.A., tribu des Cherokee, 1979 (Lopez).
- n° 2 Mocassin - "hampa", vachette (article manufacturé), U.S.A., tribu des Sioux Brûlé, 1980 (Lopez).
- n° 3 Mocassin - "hampa", vachette (article manufacturé), U.S.A., tribu des Sioux Oglala, 1978 (Lopez).
- n° 4 Mocassin - "monkisson", daim, broderies coton (article artisanal), U.S.A., Nord-est Canada, Iroquois (?), Algonquins (?) (Lopez).
- n° 5 Mocassin - daim brodé perles (article manufacturé), Sud-Ouest U.S.A., Zuni, 1979 (Chapparat).
- n° 6 Botte-mocassin femme - daim, semelle bison, Sud-Ouest U.S.A., Apache, 1979-1980 (Chapparat).
- n° 7 Botte-mocassin femme - vachette blanche, semelle daim, brodé perles, boutons métalliques, Sud-Ouest U.S.A., Navaho, 1979-1980 (Chapparat).
- n 8 Mocassin - daim et fourrure synthétique, Canada, Montagnais (?), Cris (?) (Baudry).
- n° 9 Mocassin - "opanique", "tcharoukh" (?), peau, talon renforcé, lacets coton, Téhéran, fin XIXème, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 18 761).
- n° 10 Mocassin - cuir, Yougoslavie (Orhid), 1970 (Peaucelle).
- n° 11 Couple de poupées amérindiennes - vêtement peau, brodé perles, U.S.A., 1950 (Ferret).
- n° 12 Mocassin enfant - daim brodé perles, Canada, Montagnais (?), Cris(?) (Baudry).

BOTTES ET ETHNIES

(VITRINE IV)

- n° 1 Botte - cuir, peau, Asie centrale, Kirghizes, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 21 581).
- n° 2 Botte - cuir, semelle vissée, Asie centrale, Kirghizes, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 18 894).
- n° 3 Botte cavalier d'Askala - cuir, peau, Téhéran, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 18 751).
- n° 4 Guêtre - cuir et peau, Tunisie (Bx II, n° 67).
- n° 5 Botte tatare - cuir brodé, Kasan, Mission Rabot (Bx II, n° 2 392).
- n° 6 Botte - cuir, talon requin, Makhsi, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, Réserve)
- n° 7 Botte courte de montagnard - peau et requin, Samarkand, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 21 592).
- n° 8 Botte de femme - botte + soulier, cuir et requin, Khotan, Mission Dutreuil de Rhins (Bx II, n° 21 675).
- n° 9 Botte et sabot - cuir, Boukharie (Bx II, n° T 1 510).
- n° 10 Botte - peau, Toungouze, coll. Martin (Bx II, n° 21 675).

(VITRINE IV bis)

- n° 11 Botte-soulier - cuir coloré et brodé, Perse (Bx II, vitrine 33).
- n° 12 Petite botte blanche - peau, Kousistan (Samarkand), Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 21 592).
- n° 13 Botte rouge - cuir, talon fer, Asie centrale, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, Réserve n° 9).
- n° 13 bis " " " " " (Bx II, Réserve n° 1731).
-Ce talon en fer pour cavaliers est sans doute l'ancêtre de nos talons-
- n° 14 Botte de fête - renne, Toungouzes Mont Hanovoï, Mission Martin (Bx II, n° 21 676).

- n° 15 Botte blanche - daim, velours, Mandchous, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° 17 361).
- n° 16 Botte-mocassin d'été - "časekak", renne et phoque, Laponie, 1963 (Mériot).
- n° 17 Botte-mocassin d'hiver - "nuttukâk", renne, Laponie, 1976 (Mériot).
- n° 18 Botte - "bieksuk", cuir, Laponie, Finlande, 1972 (Lopez).
- n° 19 Botte - "bieksuk", cuir, Laponie, Norvège, 1978 (Mériot).
- n° 20 Botte noire - satin, Mandchous, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° 17 360).
- n° 21 Botte - toile, feutrine, semelle caoutchouc, Afghanistan (destinée à l'exportation), 1979 (Servanton).
- n° 22 Botte - style opanque montante, peau, Nord-Pakistan (Juignet).
- n° 23 Botte courte lacée - cuir incrusté, Arabie (Bx II, Réserve n° 1700).
- n° 24 Botte de femme - velours brodé doublé peau, semelle requin, Nord Turkestan, Kirghizes, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 21 685).

CHAUSSURES ET CATEGORIES SOCIALES

(VITRINE V)

- n° 1 Botte de noble russe - cuir et incrustations, fin XIXème (Juignet).
- n° 2 Chaussure de femme - cuir brodé argent, Arabe (Bx II, vitrines 4°).
- n° 3 Soulier de femme, bois, cuir et tissu brodé, Chine, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° T 17 350).
- n° 4 Chaussure - satin brodé, semelle fibres végétales, Tien-Tsin, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° 17 343).
- n° 5 Chaussure adulte - coton brodé, Tien-Tsin, Douanes chinoises (Bx II, n° 17 344).
- n° 6 Mule de petit garçon - cuir noir, Cochinchine, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° 17 073).
- n° 7 Pantoufle - cuir brodé argent, Cachemire, Inde, Mission Notovich (Bx II, n° 23 017).
- n° 8 Pantoufle - cuir brodé argent, Cachemire, Inde, Mission Notovich (Bx II, n° 23 017).
- n° 9 Pantoufle - velours brodé or, Cachemire, Mission Comte St Barthelemy, (Bx II, n° 10 685).
- n° 10 Pantoufle - velours brodé argent, Cachemire, Mission Notovich (Bx II, n° 23 107).
- n° 11 Chaussure de dandy, dite "en bec de canard" - chevreau, fin XIXème (Legendre). L'homme élégant, disciple de Brummel, se doit de porter bottine. Cet accessoire de la mode restera essentiel jusqu'en 1920. Cette bottine à forme allongée et aplatie était très en vogue chez les étudiants de la belle époque désireux de séduire leurs belles.
- n° 12 Sandale - paille, fibres végétales, Chine (Bx II, n° 17 350).
- n° 13 Chaussure - paille, herbe, Chine (Bx II, n° 17 308).
- n° 14 Chaussure du peuple - cuir et bordure coton, Asie centrale, Mission Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° 18 759).
- n° 15 Chaussure de paysan - cuir, semelle cloutée, Pays Basque (Musée basque).

- n° 16 Petite socque - bois, Chine (Bx II, Réserve 1563).
- n° 17 Sabot de travail - bois, bride cuir, France, fin XIXème (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 18 Sabot de femme - "esclop", cuir verni, bois, Portugal, 1975 (Azéma).
- n° 19 Sabot du dimanche - "esclop", cuir et bois, Landes, fin XIXème (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 20 Sabot du dimanche - "esclop" homme, cuir et bois, Landes, fin XIXème (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 21 Sabot - "taupes", hêtre, cuir et crampons (ailes de mouche), Vallée de Luz-St-Sauveur, 1950 (Guillem).
Taupes ou taupet, diminutifs de taupe (tope) désigne les sabots employés quotidiennement dans la vallée de Barèges et le Lavedan (Cf. Dictionnaire béarnais de Simin Palay).
- n° 22 Galoche - cuir, semelle bois clouté, France (Paris), début XXème (Juignet).
- n° 23 Mule d'homme - semelle cuir, velours brodé perles, Java, 1980 (Baudry).
Ces mules sont uniquement portées par les hommes au moment de leur mariage. Habituellement ils marchent nu-pieds.

CHAUSSURES, VALEURS ET CROYANCES

LES ASPECTS LEGENDAIRES

La légende des sabots de Bethmale illustre de façon expressive comment la chaussure et ses formes peuvent prendre appui dans un passé légendaire et être déterminées par des croyances, voire des mythes.

Il en existe plusieurs versions. En voici l'essentiel d'après J. Guillem : la vallée de "Valmale" (Bethmale = bête maudite) était occupée au VII^{ème} siècle par les Maures.

Le fils du chef maure Boebdit s'éprit de la plus jolie fille du pays, Esclarelys, qui signifie "Etoile de lys". Esclarelys avait un fiancé, Dannaert, qui, déçu et aigri, se retira dans la montagne où il songea à venger l'honneur de son pays; peu à peu l'on vit se grouper autour de lui la haine des Maures; cependant, les hommes valides et mêmes les vieillards se livraient à la résistance. Un jour l'un d'eux fut pris et pendu la tête en bas, ensuite lapidé avec les sabots massifs et cloutés des jeunes filles du pays.

Esclarelys ignorait les malheurs de son pays, passant des journées insouciantes auprès de Boebdit, les chevauchées étaient une de leurs distractions favorites, vers les plaines que gardait St-Lizier, ville romane aux douze tours, ou vers les montagnes aux fraîches cascades.

Un jour ils restèrent absents plus longtemps que de coutume. Pendant ce temps, les pâtres s'appelèrent entre eux avec le sifflet traditionnel ("hiflet"), plus joyeux que jamais, et ils se rassemblèrent.

De bon matin, Dannaert et ses jeunes camarades envahirent le camp du vieux chef des Maures, et le firent prisonnier avec tous ses fidèles.

Les Bethmalais délivrés fêtaient joyeusement leur libération, lorsque Dannaert donna un ordre étrange. Il fit attacher le chef des Maures, aligner les jeunes filles à marier de la vallée. A travers cette haie vivante, il s'avança, l'air sombre, chaussé de sabots inconnus, plus fins que ceux du pays, dont la pointe acérée, relevée en croissant, transperçait deux lambeaux de chair sanglants; arrivé devant le vaincu, Dannaert proclama la défaite de Boebdit et la revanche qu'il avait prise sur Esclarellys.

Les deux lambeaux de chair étaient les coeurs des deux amants. Leurs corps étaient restés sur la montagne, livrés aux bêtes de proie. Ayant ainsi vengé son honneur d'homme et celui des Bethmalais, Dannaert regagna son lieu de solitude.

"Aouito pla aco, Catin !

E que servichio dé léçoun !" (1)

Certains conteurs ajoutent que la leçon ne dura pas longtemps, mais, depuis ce jour, le fiancé (noubio) offre de tels sabots à sa fiancée avec un coeur gravé au bas de la longue pointe. On dit que plus la pointe est longue et effilée, plus l'amour est sincère. Ces sabots étaient le gage d'un amour assez grand pour tourner les difficultés de leur exécution, auxquelles il fallait ajouter celles de la recherche des morceaux de bois recourbés (na net scapis) dans des endroits défendus, action souvent sanctionnée par des procès.

LES ASPECTS RELIGIEUX ET RITUELS

La chaussure est porteuse de significations religieuses diverses. En Orient et dans le monde islamique, certaines babouches comportent sept semelles rituelles, celles que nous présentons de Tafraoute (Sud marocain) sont ornées de pompons dont la couleur est un hommage à celle des "Zaouias"

(1) - "Regardez bien, filles infidèles, que cela vous serve de leçon !"

ou saint marabouts, le vert étant celle du prophète.

Les babouches appartiennent à une civilisation où, à cause du mode de vie, on se déchausse souvent pour se tenir à terre sur des nattes ou des tapis. On s'y déchausse aussi pour prier. L'étranger doit franchir déchaussé le seuil de la maison de son hôte, pour manifester par là qu'il n'a aucune revendication, ni aucun droit de propriété à faire valoir. Le sol de la mosquée comme celui des sanctuaires n'appartient pas aux hommes, mais à Dieu : aussi doit-on se déchausser pour y pénétrer. C'est d'ailleurs ce qui explique que parfois on y rencontre des cavaliers ou des gens aisés dans des bottes du genre de celles présentées dans la Vitrine IV. Ce sont plutôt des sortes de "chaussettes de cuir", qu'on enfonce dans des souliers, qu'on quitte à la porte des lieux saints pour respecter les prescriptions religieuses.

Les sorciers utilisaient la chaussure pour y mettre des amulettes ou des pentacles protecteurs.

Les premiers prêtres chrétiens avaient des sandales spéciales pour leur cérémonie. Elles furent ensuite réservées aux seuls évêques et furent décorées d'un motif chrétien. Leur couleur variait avec la liturgie ou la place de leur propriétaire dans la hiérarchie religieuse. Le bleu et le rouge étaient habituels, le violet et le vert étaient consacrés à certains jours. L'évêque de Rome, héritier temporel des empereurs romains, portait une sorte de mule brodée d'une croix pontificale.

L'emploi ou le non-emploi des chaussures, tout comme leur forme, étaient aussi des expressions symboliques de la foi. Certains ordres religieux préféraient être "déchaussés", d'autres adoptaient par humilité les socques en bois des paysans, leurs frères, comme les franciscains. Les sectateurs du culte de Çiva en Inde, disciples des fakirs, chaussaient des patins hérissés de clous.

LES ASPECTS SOCIO-MEDICAUX

La chaussure a été reprise en compte par les professions paramédicales pour susciter des règles d'hygiène qui vont de l'emploi recommandé du cuir ou du bois comme facteur de santé à la chasse aux mauvaises odeurs qui pourtant semblent intéresser certaines catégories d'obsédés sexuels.

= LE PIED-BOT ACCIDENTEL OU CONGENITAL

Des chaussures ont pu être réalisées pour remédier à des insuffisances fonctionnelles du pied. En fait, l'histoire de la chaussure orthopédique est toute récente. On en trouve des traces dans les peintures de Velasquez ou de Ribera. Mais les premières tentatives médicales pour remédier au pied-bot furent sans doute la tarsoclastie d'Ambroise Paré, puis la botte de Venel (1) dont Talleyrand porta l'un des modèles et qui annonce l'attelle de Denis Brown. Le XIX^{ème} siècle met au point avec Delpech (1816) les tarsectomies et les ténotomies dont Flaubert, informé par son père, nous a laissé un tableau - malheureux quant au résultat - dans "Madame Bovary". L'appareillage se faisait au début par des emplâtres adhésifs successifs, puis on s'employa à compenser les différences musculaires par une attelle élastique. Depuis, des progrès considérables ont été accomplis et témoignent de la collaboration du corps médical et d'une branche nouvelle des cordonniers : les podorthésistes.

Dans une thèse de médecine soutenue à Paris VI, en 1976, et intitulée "De quelques problèmes soulevés par le pied-bot", le Docteur Parfondy suggère une influence de cette malformation sur le destin et les oeuvres de certains individus célèbres dans l'histoire. Il étudie ainsi le "diable d'Aberdeen", lord Byron, dont il explique le goût pour l'immobilité dans les salons ou pour les sports où il pouvait exceller par un souci de ne pas attirer l'attention sur sa claudication qui par ailleurs serait une clé de son oeuvre littéraire.

(1) - Il installe la première maison de traitement orthopédique à Vaud (Suisse) au début du XIX^{ème} siècle.

Le destin littéraire de Sir Walter Scott serait une compensation à une vocation militaire contrariée. "Ce passe-temps (i. e. la littérature) disait-il, est un bon gourdin à défaut de canne !". Autre carrière militaire avortée, celle du Prince de Talleyrand-Périgord, qui dut se résigner à se faire une place dans l'Eglise, puis dans la politique avec le sentiment amer de l'injustice du sort à son égard, sort qui l'empêchait "d'occuper la place naturelle qui (lui) revenait", écrivit-il. Le cas de Goebbels touche à la politique récente en fonction du soin attentif que prit ce ministre de la culture à présenter son infirmité comme un processus pathologique, thèse acceptable par le Parti National Socialiste des ouvriers allemands et non comme une tare héréditaire qui eut gêné ses théories eugénistes.

Il est vrai que la société, qui n'a jamais été très tendre pour les handicapés physiques, n'a pas épargné, au contraire, les boîteux. Leur infirmité a été ressentie comme la conséquence d'un châtement divin et d'une certaine relation avec le diable. Parfois, comme à Rome, on les surnommait "Claude" (le boîteux), en souvenir du sabin Atta le boîteux dont on romanisa aussi le nom pour la première fois.

Il est intéressant de noter que les boîteuses - du moins en Occident - ne furent pas victimes du même ostracisme, à cause de leur réputation - supposée ou réelle - d'expertes au jeu de l'amour. Cette croyance était si ancrée que certaines péripatéticiennes se croyaient obligées de boîter pour attirer le client.

= LE PIED-BOT DE LA CHINOISE : une mutilation volontaire au nom d'une certaine logique coutumière (1)

La déformation du petit pied de la Chinoise est un phénomène culturel qui a disparu au début du siècle en partie sous l'influence des missions

(1) - Bibliographie : Dr C. CHIPPAUX : "Du petit pied de la Chinoise" : Bulletin de la Société des Etudes indochinoises, 1^o trimestre 1950, vol. 25, n^o 1.
GRANET : La pensée chinoise, Evolution de l'humanité, 1934.
VERDELLE : "Les lotus d'or ou les petits pieds des Chinoises", Bulletin de la Société des Etudes indochinoises, n^o 69, 1928.
VU'ONG-HONG-SEN : "Autour du petit pied de la Chinoise", Bulletin de la Société des Etudes indochinoises, 3^o trimestre 1950, vol. 25, n^o 9.
Dr MATIGNON : "A propos d'un pied de Chinoise", Archives d'anthropologie criminelle, 1895.

catholiques comme l'American Episcopal Church, en partie grâce à l'action de Mrs A. Little, et de sa "Société pour les pieds naturels" (Tien Tsou Houei). Elle suscita l'appel de Sui Fu lancé par Yuan-Che-Kai, alors simple fonctionnaire impérial, en 1903. Cet appel reçut un accueil favorable chez les lettrés. La "Société pour ne pas bander les pieds" (Pou-tch'an-taou-houei) joua aussi un rôle important dans la prise de décision d'interdire cette coutume en 1912 par la très jeune République de Chine.

Il est sans doute très difficile actuellement de pouvoir en observer des cas, même chez les sujets très âgés. Néanmoins, le phénomène a suscité tellement d'interrogations curieuses et de réactions affectives qu'on peut assez bien tenter de le décrire et de l'interpréter.

Pour l'ethnologue, cette mutilation est à resituer d'abord dans son contexte socio-culturel dont elle n'est qu'un des éléments, ensuite dans un contexte thématique plus large, celui des diverses mutilations corporelles au sens large.

On doit distinguer 2 types d'opérations conduisant au petit pied, deux opérations qui sont aussi des étapes d'une certaine ascension, puisqu'on pouvait se limiter à la première.

Dans un premier temps on se contente de rétrécir l'avant-pied en enroulant (1) de plus en plus fortement les quatre derniers métatarsiens sur le premier après les avoir ramenés sous la plante du pied.

Puis, dans un second temps, on raccourcit le pied en exagérant la voûte plantaire. Pour ce faire, il faut "casser" le pied en bandant un demi-cylindre avec le tarse antérieur ou en appuyant fortement sur la partie intérieure de ce demi-cylindre et en forçant le rapprochement du calcaneum et de l'avant-pied. Un tel traitement aboutissait parfois à des fractures ou des luxations du scaphoïde, qui faisait éventuellement l'objet d'une ablation. Parallèlement on obtient une ankylose du cou-de-pied - complément d'ailleurs indispensable de la mutilation pour permettre la marche - s'accompagnant de l'atrophie du triceps sural.

(1) - Les Chinois - et les Chinoises - se sont toujours depuis leur plus haute antiquité bandé les pieds pour les protéger des souillures du sol. Ces bandages étaient comparables aux "chaussettes russes".

Les classes les plus hautes de la société marquaient leur supériorité par une mutilation complète, tandis que les classes plus modestes, celles de la paysannerie ou celles de certaines régions excentrées, se bornaient à la première partie de l'opération, qui s'effectuait très tôt, de 4 à 6 ans. Si les classes supérieures bénéficiaient de soins attentifs, les classes inférieures n'étaient pas exemptes d'ulcérations ou de gangrène.

Bien que les petites filles se complussent, en fonction de la pression sociale, à se comprimer le pied à titre de jeu les insérant dans la vie sociale, il est certain que cela devait causer bien des souffrances. "Pour chaque paire de pieds bandés, il a fallu une tonne de pleurs", dit un proverbe chinois. Les romans de Pearl Buck en montrent aussi les aspects sordides.

Il est difficile de repérer exactement à quelle époque cette coutume s'installa. Mais différents témoignages chinois, certains assez anciens, et remontant au XIV^{ème} siècle, comme celui de Tao Chong Ngy, la situent entre la fin de la dynastie T'ang (628-907 après J.C.) et la fin de la dynastie Song (960-1278 après J.C.) avec souvent une prédilection pour la période des 5 petites dynasties (907-960).

Son origine semble remonter aux pratiques de certaines courtisanes qui auraient accentué la beauté de leurs pieds, recourbés comme "les croissants de la Nouvelle lune", et que les autres femmes, du haut en bas de la société, auraient imitées, pour participer à leur noblesse et à leur beauté.

Les explications et les interprétations sont nombreuses. Aucune n'est exhaustive à elle seule, et on doit les comprendre comme un faisceau culturel convergent. Le Dr Chippaux en a fait un inventaire dont nous offrons ici un résumé allant des plus matérielles aux plus spirituelles, sans que cela préjuge de leur importance respective dans la détermination de la coutume.

- Thèse historico-utilitariste. On aurait mutilé les pieds des Chinoises pour gêner les déplacements d'éventuels envahisseurs qui auraient enlevé des Chinoises. Cette thèse est aussi simpliste que celle selon laquelle les Africaines aux lèvres déformées par les plateaux échappaient ainsi à l'avidité

des "marchands d'ébène". Cela paraît d'autant moins vraisemblable qu'à l'époque supposée de l'origine de la coutume, la Chine traversait une époque stable.

- Thèse sexuelle. Par certains de ses côtés elle s'apparente à la précédente. Des maris jaloux de leur honneur auraient voulu ainsi empêcher leurs femmes de "courir". Mais là où les serrures des ceintures de chasteté ne résistaient pas, comment concevoir qu'une marche plus lente puisse s'opposer à l'impétuosité du désir, d'autant qu'en Chine, les femmes, même mutilées, n'ont jamais été recluses.

Par contre, on peut mieux accepter une explication qui met en jeu des phénomènes de transgression anatomique de type fétichiste. On sait que le sexe n'est pas que le sexe, et que n'importe quel substitut peut - plus ou moins heureusement - jouer le même rôle : le pied a pu ainsi recevoir les hommages dus à ce que certains nomment des parties plus "naturellement adaptées" (1) à cet effet. En règle générale, les Chinois obéissaient à "l'ordre naturel" en matière sexuelle, mais le pied était un adjuvant dont la surestimation augmentait et diversifiait les plaisirs sexuels. Cette polarisation des Chinois sur le pied s'explique par ailleurs par tout le contexte social et religieux dont nous parlerons plus loin.

Au niveau des techniques du corps amoureux, la déformation du pied n'était pas sans certains effets. D'un point de vue morphologique, l'atrophie du mollet et la marche avec un genou peu fléchi entraînent un développement du bassin et des muscles de la face interne des cuisses, les "custodes virginitatis", et favorisent le resserrement des "locata secreta" (2).

Enfin, il n'est pas douteux que, de même que les scarifications abdominales et dorsales des Noires peuvent exciter leurs partenaires amoureux, de même la pression et la position des pieds déformés semblent augmenter la volupté promise, tout comme lorsque les courtisanes réveillaient les ardeurs défaillantes de leurs vieux amants en "manipulant" leur verge avec leurs pieds. Du côté des femmes, le pied fut du fait de sa valeur sexuelle l'objet au moyen duquel la pudeur s'exprime : on le cache, on n'en parle pas en public, on se

(1) - Nous rappelons ici, et nous l'avons montré maintes fois, que cela n'a guère grand sens pour l'anthropologie.

(2) - Les Chinoises mutilées auraient eu un mont-de-Vénus plus saillant.

débande le pied en secret.

Quand les parents discutaient de la dot de leurs enfants à marier, ils apportaient à l'appui de leur demande la chaussure de la jeune fille : plus le soulier était petit, plus grosse devait être la dot.

- Cette thèse se trouve partiellement corroborée par la thèse esthétique. En effet, dans les gravures licencieuses, les femmes sont toujours montrées allongées et nues, à l'exception du pied, toujours chaussé. Se déchausser devant quelqu'un était la marque d'une grande privauté et d'un grand privilège. Il existe aussi toute une littérature poétique qui désigne le pied par la métaphore du lotus d'or (khin lien), tandis que les orteils sont comparés à des pousses de bambou, à des crochets ou à des vrilles de lotus (khin kao). Cette comparaison semble provenir du Roi Han-Chu des Ly (période des Ngu Dai, ou des cinq dynasties), qui ayant fait poser dans son palais un carrelage représentant des lotus éclos disait à sa maîtresse Phan-Qui-Phi :

"Chacun de vos pas fait éclore un lotus".

- Thèse mythico-cosmologico-religieuse. Des conceptions religieuses sont à la source de bien de nos pensées et de bien de nos comportements, même si nous croyons nous en être libérés. Ce n'est pas gratuitement que l'homme s'impose des sacrifices. S'il le fait, c'est en rapport avec une certaine organisation de sa pensée face à l'ordre du monde.

La vision cosmologique chinoise repose sur la complémentarité de deux principes : le Yin et le Yang, et chacun de ceux-ci est relié à une constellation d'êtres et d'objets. Ainsi le Yang, principe mâle, c'est la chaleur, l'activité, l'expansion, le soleil, le ciel, tandis que le Yin, principe femelle, c'est l'humidité, l'ombre, le froid, la rétraction, la terre, la lune.

L'homme ne peut se penser qu'inséré socialement et cosmiquement selon une telle division. La déformation du pied est à relier à de tels groupements où, par exemple, la femme, la lune et le pied "consonnent" comme déjà on l'a vu exprimer dans la poésie chinoise. L'analogie entre la femme et la lune n'est d'ailleurs pas limitée comme chez nous à la longueur de leur cycle, mais repose en outre sur la forme du croissant de lune à laquelle le pied doit se conformer le mieux qu'il peut pour que règne l'harmonie du monde. Par ailleurs, la lune elle-même règle la vie sexuelle du roi et l'on sait par Granet toute la rigoureuse et complexe comptabilité qui en résultait.

Le cycle de la lune rythmait les ébats royaux avec chacune de ses cent vingt femmes, la reine non comprise, en fonction de leur rang, qui les répartissait en plusieurs sections inégales, avec des privilèges inégaux quant aux rapports sexuels.

- Thèse de la distinction sociale. Il était bien séant pour les hommes de qualité de se maintenir debout, les pointes des pieds bien écartées. On peut penser que le prestige attribué à cette posture chez l'homme ait été ensuite imposé aux femmes pour les mêmes raisons, par le biais de leur mutilation. On a pu penser assurer son rang social en montrant ainsi sa position dans une hiérarchie. Les mandarins se laissaient pousser démesurément les ongles pour indiquer qu'ils n'avaient pas à travailler. Les femmes purent bander leurs pieds dans le même but de se distinguer des femmes du commun qui, au mieux, ne pouvaient s'offrir qu'un pied partiellement déformé. Enfin, pour montrer toute l'importance du système de croyances et de valeurs dans la société, ajoutons que lorsque les femmes des vainqueurs tatares-mandchous qui avaient chassé les Ming, voulurent adopter cette mode, leurs empereurs le leur défendirent sous peine de mort. Elles réussirent à tourner l'interdiction et à donner le change en copiant la forme de la chaussure chinoise et en y ajoutant un énorme talon au milieu de la semelle, grâce auquel elles pouvaient avoir la même démarche que celles qui étaient réellement mutilées et dont le port leur paraissait si désirable. Les mêmes souliers sont d'ailleurs employés au théâtre pour donner la même illusion.

CHAUSSURES, PIEDS ET PHANTASMES

Nous ne nous attarderons pas sur ce domaine devenu un peu la tarte à la crème de la psychiatrie moderne, illustré tour à tour par Von Kraft-Ebbing dans sa "Psychopathia sexualis", par Havelock Ellis et ses études sur les "boot-men" londonien et sur les "strefelfrier" berlinois, par Freud dans son analyse d'un roman allemand écrit par Jensen (Gravida) à la gloire du fétichisme érotique de la chaussure, par Bettelheim et son interprétation psychanalytique des contes et des légendes.

Nous ferons seulement remarquer, dans le prolongement de notre analyse du pied-bot volontaire de la Chinoise, que le fait d'avoir de petits pieds a été souvent dans notre civilisation l'objet d'un désir profond de la part des femmes qui, pour y satisfaire, enduraient les mille morts que sont des souliers trop étroits. Ils ont été parallèlement l'objet de l'admiration des hommes. Peut-on toujours expliquer ce goût en fonction de l'homologie supposée entre le pied et le vagin ? Si l'on en croit la Bible, les anciens Juifs assimilaient le pied à l'organe sexuel, puisqu'on y parle des "poils du pied" pour désigner les poils des puenda (Isaïe, VII, 20). Il est vrai que l'édition des moines de Maredsous (1952) préfère parler des poils de la jambe, ce qui enlève tout sens au texte. Le principe homologique cède parfois la place au principe antithétique : un petit pied indique un grand vagin. Il semble en fait que selon les époques et les aires culturelles, on se soit plu à déformer, à réduire, à compresser la partie du corps considérée hic et nunc comme la plus aimable. Ici, c'est le pied, là, c'est le buste de nos grand-mères, comprimé par leur corset à lacets. Cette tendance se retrouve dans un domaine tout-à-fait différent, dans la prédilection des Japonais à miniaturiser les arbres, les fameux "bonsai". Ne dit-on pas : "tout ce qui est petit est mignon" ?

CHAUSSURE ET POLITIQUE

Nous avons déjà évoqué une analyse possible de ce phénomène dans l'Introduction. Ne vient-on pas de souligner avec complaisance que le nouveau Président des U.S.A., Ronald Reagan, est le fils d'un savetier irlandais ?

On peut y ajouter, à titre de mémoire, les fameuses chaussures "Ho-Chi-Minh" fabriquées au Viet-Nam pendant la guerre, à partir de vieux pneus récupérés. De manière plus large, on peut aussi songer à toutes les "Longues Marches" et toutes les "traversées du désert" qui jalonnent l'histoire universelle de l'humanité, sans oublier qu'on a parfois jugé d'un style politique à la démarche de celui qui le proposait : n'a-t-on pas fait de nombreuses supputations sur la signification exacte de la vivacité de notre Maire et actuel Président de l'Assemblée Nationale à monter les marches des perrons présidentiels ou autres ?

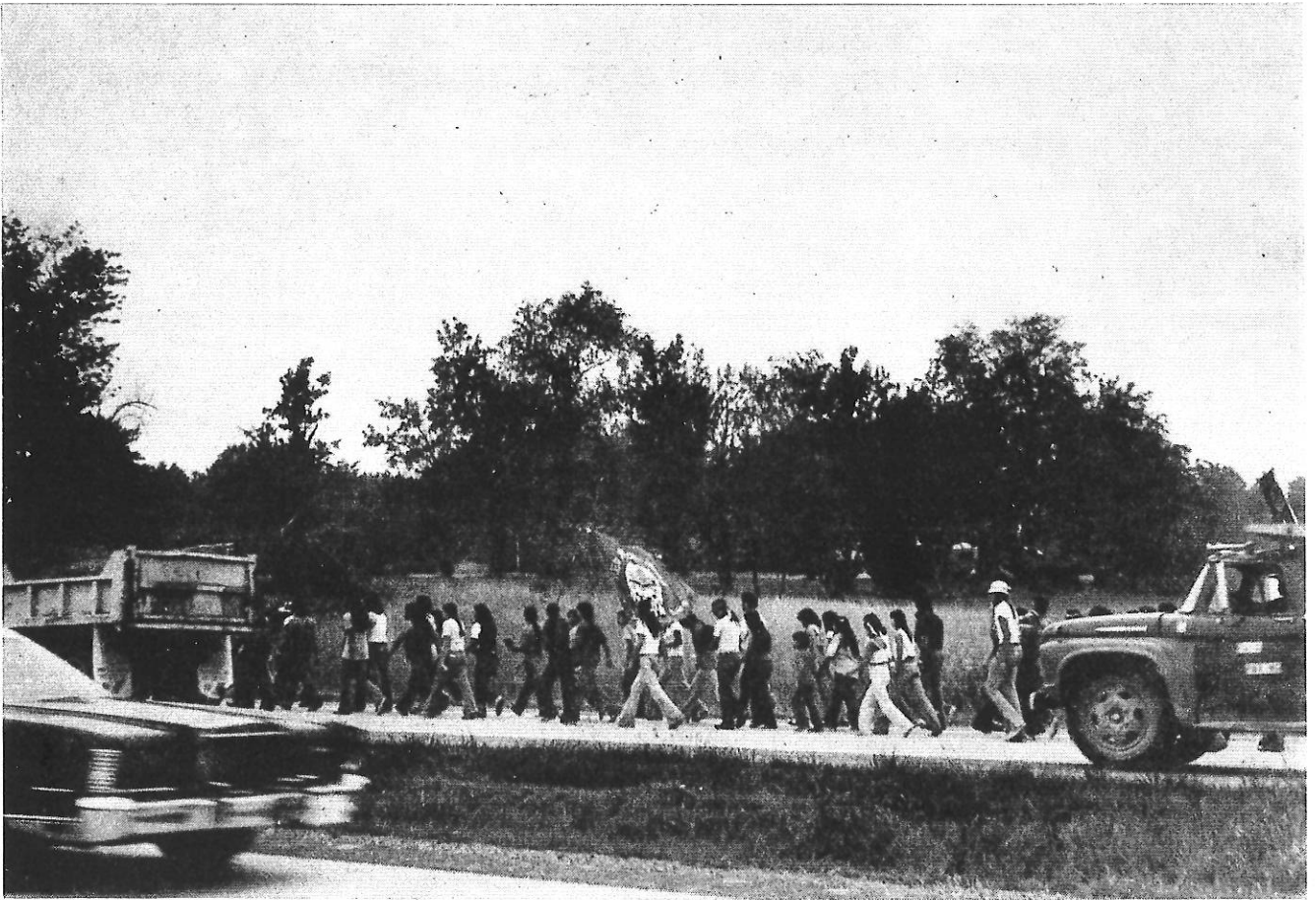


Photo L. LOPEZ

LONGUES MARCHES....

A deux reprises, les Indiens d'Amérique ont effectué à pied un trajet de 5.500 km. d'Alcatraz à Washington pour défendre leurs revendications politiques et territoriales.

La dernière en date "La marche pour la survie" a atteint la capitale le dimanche 2 novembre 1980.

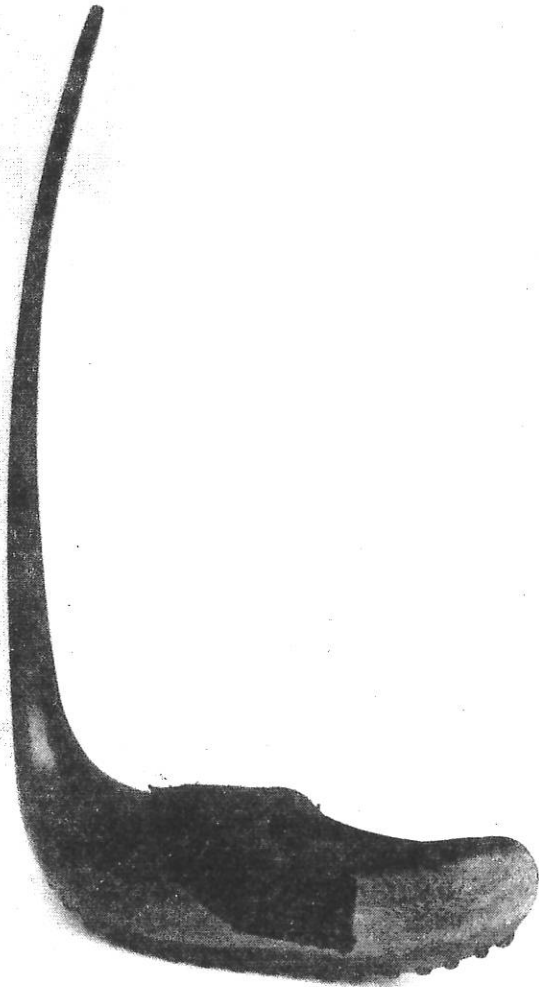
CHAUSSURES, VALEURS ET CROYANCES

(VITRINE VI)

- n° 1 Brodequin de moine bénédictin - cuir, XVIIème siècle (Juignet).
Entièrement fait de gros cuir assemblé par de fortes coutures, cet énorme brodequin possède 4 épaisses semelles cousues de part en part et chevillées de bois sur leur pourtour, talon compris (Cf. Brueghel, Ouvrier au travail).
- n° 2 Pierre-pied - Nouvelle-Zemble, objet de culte ? (Bx II, Réserve n° 332).
- n° 3 Chaussures d'enfant - satin brodé, figure de dragon protecteur, Hong-Kong, 1975 (Barut).
- n° 4 Soulier orthopédique de Talleyrand - cuir, France (Musée Carnavalet).
Talleyrand (1754-1838), le "diable boîteux" aurait été laissé tomber un jour par sa nourrice de "dessus une commode", et se serait ainsi démis le pied droit. Selon une autre version due au baron de Wissembourg, la nourrice aurait posé l'enfant à terre dans un champ pour causer avec un amoureux : un porc du voisinage aurait alors fortement entamé la jambe et un pied. D'autres enfin disent que Talleyrand aurait été pied-bot de naissance, mais lui-même a toujours tenu à répandre la version de l'accident. Sur un croquis de la comtesse Bruyère (Cabinet des Estampes) représentant Talleyrand en 1829 à Aix-la-Chapelle, le pied droit tourné nettement en dehors y est chaussé d'un soulier spécial, et la jambe droite y apparaît mince, rigide, sans aucune saillie de muscles, alors que la jambe gauche offre un galbe normal et que le pied gauche y est semblable à tous les pieds gauches.
Des médecins amateurs d'histoire pourront peut-être un jour résoudre cette énigme en examinant les restes embaumés à la mode égyptienne du prince qui repose dans une chapelle de Valençay.
- n° 5 Chaussure orthopédique d'enfant - cuir, armature en fer, France début XXème (Juignet).
- n° 6 Botte de réfugié tibétain actuellement au Népal - semelle peau de yak, tissage et toile coton, sept. 1972, Mission Rondoletti (Juignet).
- n° 7 Babouche - "belgha", cuir de chèvre brodé avec coton de couleur, employée pour les cérémonies (mariages), Taфраoute (Sud marocain), 1968 (Barut).
- n° 8 Papier découpé représentant un dieu otomi, botté à l'instar des Espagnols et des métis. Les bottes sont un symbole de puissance et d'autorité. Mexique, 1980 (Azéma).
- n° 9 Chaussure de marié - velours brodé, semelle en cuir, Java (Indonésie), 1980 (Baudry).



Vitrine VI : Brodequin de
moine bénédictin (XVII^e)



Hors vitrine : Sabot d'homme
de la vallée de Bethmale -
(Ariège)



Vitrine VI, n° 6 : Botte de
réfugié tibétain.

LE SOULIER MILITAIRE

(VITRINE VII)

"Le soulier est le cheval du fantassin"

Maréchal Niel

Nous savons depuis le petit livre rouge de Mao que l'armée se doit d'être dans la société comme un poisson dans l'eau. Il n'est donc pas étonnant que les gens d'armes dans leurs chaussures d'uniforme reflètent les modes et usages de leur époque et de leur société tout en gardant une certaine spécificité liée à leurs activités particulières et à l'esprit qui les anime. C'est ainsi que certains souliers d'armure reproduisent, mais en fer, les modèles à poulaine ou à crapaud de leur environnement habituel.

Le répertoire des Intendances militaires des trois armes relatif à la chaussure est des plus complet, il prévoit toutes les éventualités, du combat dans la neige à celui dans les sables ou les montagnes, en passant par les cérémonies officielles en brousse ou en ville. Il s'est même accru récemment à la suite de l'admission des femmes dans le sein des armées. Les "rangers", les souliers de parachutistes, les bottes de cavalier, d'aviateur, les housseaux témoignent de cette richesse et de ce souci, toujours rattachés à un sens certain de la hiérarchie. On n'en est pas resté aux va-nu-pieds des soldats de l'An II. D'ailleurs, l'ingéniosité de M. Godillot, qui avait senti la nécessité d'appliquer les ressources de l'industrie à l'amour de la patrie, lui a valu de passer à la postérité dès 1854, malgré le poids peut-être excessif (3 kg) de sa production. On peut évoquer ici l'amour, lié à des expériences infantiles en la matière, que portait un fameux empereur romain, à l'esprit au demeurant très dérangé, à un type de chaussure militaire (caliga), qui lui valut son surnom : Caligula.

LE SOULIER MILITAIRE

(VITRINE VII)

- n° 1 Botte d'aviateur guerre 1914-18 - cuir marron (type cavalier), France (Juignet).
- n° 2 Botte de pilote de chasse - cuir noir, armée de l'air modèle 1973 (Armée de l'air).
- n° 3 Chaussure PMFAT - escarpin talon haut - cuir, France, 1980 (Armée de terre).
- n° 4 Chaussure montante - fourrée, semelle caoutchouc, France, 1980 (Armée de terre).
- n° 5 Naïls - cuir naturel, semelle caoutchouc, pour Outre-mer, 1980 (Armée de terre).
- n° 6 Chaussure de l'armée mauritanienne, avec pare-broussailles - semelle en peau de chèvre, Mauritanie, 1970 (Dr. Richir).
- n° 7 Chaussure "de brousse", cérémonie - porc blanc, semelle cuir, France, 1980 (Armée de terre).
- n° 8 Botte d'officier - cuir noir, France, 1890 (F. Chivaille).
- n° 9 Housseau d'officier des dragons - cuir noir, France, 1885 (F. Chivaille).
- n° 10 Housseau de cavalerie (troupe) - cuir noir, France, 1914 (F. Chivaille).
- n° 11 Leggings - cuir noir (porc), France, 1914-1939 (F. Chivaille).
- n° 12 Guêtre de sous-officier (G.M., G.M.R., C.R.S.) - cuir noir, France, employé jusqu'en 1968 (F. Chivaille).
- n° 13 Botte - cuir noir, Allemagne, 1940-45 (Musée de l'armée de Bordeaux).
- n° 14 Chaussure de neige - (Musée de l'armée de Bordeaux).
- n° 15 Housseau - cuir noir, cavalerie, guerre de 14-18 (Gauthier).

CHAUSSURE ET SPORT

Une exposition ayant pour sujet : "Chaussures et Sociétés" ne saurait, à notre époque, faire abstraction de la chaussure de sport.

En effet, le sport étant un phénomène social reconnu et la chaussure un indice culturel de civilisation, l'apparition de la chaussure de sport est tout-à-fait significative.

Son accroissement et sa spécialisation à outrance, que nous révèlent la lecture des publicités et les devantures des magasins de sport, sont représentatifs de notre société actuelle, dite société de consommation, et de notre civilisation qui est celle des loisirs.

Après nous être renseignés auprès de quelques sportifs et marchands de matériel spécialisé, nous en avons conclu que, sur ces centaines de chaussures de sport différentes, il n'existait que cinq ou six types réels de chaussure sportive, à savoir :

- la chaussure de football,
- la ballerine,
- la chaussure de montagne,
- le tennis,
- la chaussure à pointes,
- le patin.

La spécificité de ces types de chaussures réside non seulement dans leur adaptation au mode de déplacement et à la pratique sportive, mais aussi dans leur adaptation au terrain sur lequel tel ou tel sport est pratiqué.

C'est ce dernier critère que nous avons choisi pour les présenter au public : cette adaptation au sol nous semble être, en effet, la principale fonction de la chaussure de sport en dehors des autres fonctions inhérentes à notre siècle, à savoir : être "performante", confortable et à la mode, fonctions annexes déterminant l'inflation des modèles que nous connaissons.

L'adaptation au terrain

Sols naturels

HERBE

- . Chaussures à crampons - type football permettant une meilleure adhérence au sol en même temps qu'une bonne mobilité.
Type de chaussure utilisé dans les sports comme le rugby, le hockey, le golf...
- . Chaussures à semelles de caoutchouc, type tennis, pour le tennis sur gazon par exemple.

SOLS DE MONTAGNE

Le rocher

- . Chaussure d'alpiniste avec crampons d'acier permettant une bonne fixation sur la roche.

La terre

- . Chaussure de montagne qui maintient bien la cheville.

GLACE

- . Chaussures avec patins.

EAU

- . Sandalettes de caoutchouc.
- . Palmes.

Sols fabriqués

PLANCHER

- . Chaussure dite ballerine, type gymnaste.

SOLS SYNTHETIQUES

- . Chaussure de salle, type tennis.
Utilisée pour le tennis, le hand-ball, le volley-ball, le basket-ball...

CENDREE

- . Chaussure à pointes, employée pour les diverses spécialités de l'athlétisme, et qui permet à l'athlète de bien "accrocher" la piste.

A ces types de chaussures que nous pouvons considérer comme modèles de référence, s'ajoute une multitude d'autres modèles qui n'ont rien de véritablement différent, si ce n'est la marque de fabrique.

En effet, tout comme la chaussure en général, la chaussure de sport ne peut plus être considérée aujourd'hui uniquement comme un objet

utilitaire; elle devient, avant tout, un objet social et en l'occurrence un objet de consommation.

Le fabricant se doit d'attirer la clientèle et, la concurrence étant ce qu'elle est, on assiste à une surenchère de modèles tous plus "performants" les uns que les autres.

En tant qu'objet "consommable", la chaussure de sport est aussi liée à la mode et à la publicité et sa fonction spécifiquement sportive est ici largement dépassée.

C'est dès 1925 qu'apparaît en France la vogue des chaussures féminines dites "à genre sport" que les femmes portaient en ville. On remarque aujourd'hui que le port de la chaussure de tennis n'est plus réservé aux sportifs à l'intérieur des stades, mais qu'elle est utilisée par tout le monde et partout. Elle devient un symbole, celui de la décontraction, du bien-être, elle développe l'image du sportif homme "complet", image de plus en plus répandue car le sport est ressenti comme un besoin, une nécessité vitale.

Le sport étant un fait social touchant toutes les couches de la population, la chaussure de sport participe donc à de nombreux mythes sociaux et d'objet strictement utile elle devient porteuse de sens sociaux et culturels importants.

Dominique LEMERDY

METIERS ET ACTIVITES SPORTIVES

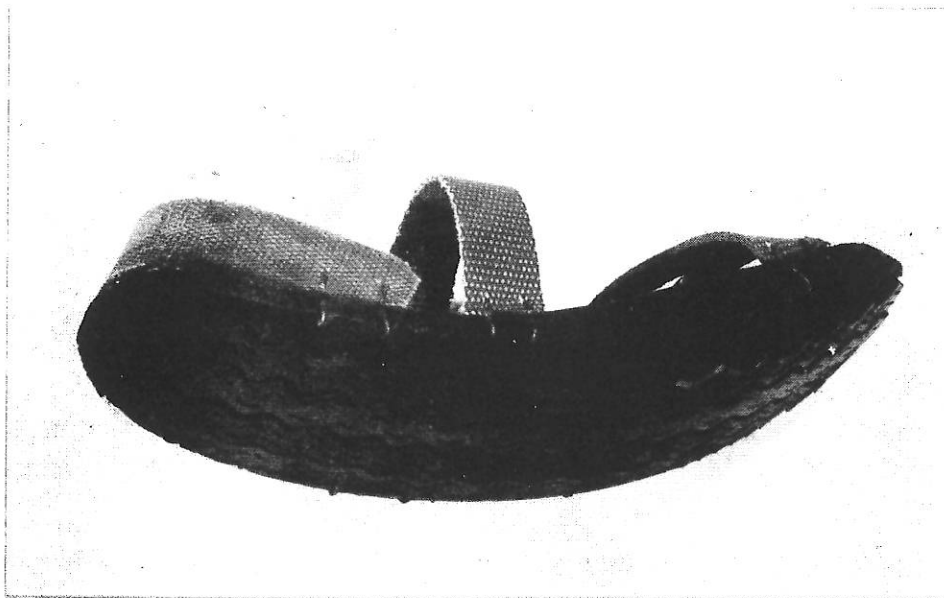
(VITRINE VIII)

- n° 1 Chaussure de femme pour travaux agricoles - caoutchouc, France, Médoc, 1960 (Mériot).
- n° 2 Sabot de paysan - bois et cuir verni, France, Médoc, 1960 (Mériot).
- n° 3 Chaussure à décortiquer les châtaignes - cuir, bois et fer forgé, Ardèche, XIXème siècle (Juignet).
- n° 4 Chaussure de sécurité - skaï, semelle de caoutchouc, bout acier, France, 1980 (Armée de terre).
- n° 5 Botte de jockey - 135 grammes, 1980 (Joubeaux).
- n° 6 Botte de chirurgien - toile blanche, France, 1980 (Peyrat).
- n° 7 Claquette pour danse - cuir, bout et talon ferré, France, 1980 (Mériot).
- n° 8 Chaussons de danse (pointes) - France, 1980 (Mériot).
- n° 9 Chaussure de football - cuir, semelle à crampons de caoutchouc, France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 10 Tennis - toile, semelle caoutchouc, France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 11 Chaussure d'alpiniste - cuir et crampons, France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 12 Chaussure de montagne - cuir, France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 13 Patin à glace - cuir et patin acier, France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 14 Sandale - caoutchouc, France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 15 Ballerine de gymnastique - France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 16 Chaussure à pointes - cuir et crampons d'acier, France, 1980 (Gallice et Swiatek).
- n° 17 Botte de cavalière Weston - box-calf, 1980 (Kourdo).

- n° 17 Soulier de ski de fond - Norvège, 1970 (Mériot).
- n° 18 Sac à bandoulière en forme de soulier de basket - U.S.A., 1980 (Chapparat).
- n° 19 Palmes - France, 1980 (Gallice et Swiatek).



Vitrine VIII, n° 3 : Chaussure à
décortiquer les châtaignes -
XIXème siècle, Ardèche.



Vitrine II, n° 17 : Sandale de
paysan à semelle en pneu, Chili
1979

QUELQUES ASPECTS DE LA CHAUSSURE

DANS LA PUBLICITE (1)

"Vos chaussures disent qui vous êtes"

Une première remarque s'impose : les qualités prêtées à la chaussure par la publicité ne sont pas celles auxquelles on pourrait naïvement s'attendre. Il n'y est pratiquement pas question de confort ou de solidité, gage de durabilité. Par ailleurs, quand la photographie associe un personnage à la chaussure, celle-ci est plus souvent représentée à côté de la personne qu'à son pied, et de toute façon l'ensemble est la plupart du temps parfaitement statique. La chaussure est donc ici dispensée de remplir sa fonction triviale de moyen de locomotion, et peut tout entière se consacrer à une autre fonction, celle d'indicateur de standing social. La chaussure classe son homme, ou sa femme. Elle se doit d'être assortie au reste, et pas seulement au costume (Chaussures de France) (2).

Pour être bien sûr de ne pas faire de fausse note, le mieux est encore de porter une chaussure signée, auréolée du prestige d'une grande marque (J.B. Martin). Les plus grandes, d'ailleurs, font comme si leurs modèles étaient tellement reconnaissables qu'il soit superflu de mentionner leur nom, sauf en caractères minuscules et en bas de page : c'est ce que suggère une série de publicités pour Charles Jourdan (3).

(1) - Ces remarques sont le fruit d'une brève étude portant sur une quarantaine de publicités pour des modèles ou des marques de chaussures, extraites principalement de magazines féminins comme Marie-Claire, Marie-France, mais aussi de Jours de France, Match, l'Express,.... Elles datent toutes des dix dernières années. Dans notre analyse nous avons tenu compte aussi bien de l'argument utilisé dans le commentaire que des suggestions apportées par l'image.

(2) - Nous avons souligné les marques ou organismes à l'origine de ces publicités.

(3) - En fait, ce qui est véritablement reconnaissable dans cette série de publicités, c'est la griffe du photographe, Guy Bourdin, dont nous reparlerons plus bas.

Comme un tableau surréaliste...

On notera en second lieu que la chaussure, telle qu'elle est mise en scène et photographiée par la publicité, est porteuse d'une certaine esthétique, populaire ou élitiste selon les cas, mais qui va bien au-delà du simple phénomène de mode.

La chaussure elle-même est présentée comme le "bel objet", aux contours étudiés, aux matériaux précieux, à la finition soignée, digne de figurer parmi d'autres objets d'art, voire d'être exposée dans un musée (!) (Bally). Cessant par là d'être un objet promis à l'usage et à l'usure, elle acquiert une certaine pérennité.

L'accent porte parfois moins sur la chaussure que sur une situation ou une atmosphère créées autour d'elle. Dans ce cas, les moyens employés sont particulièrement recherchés.

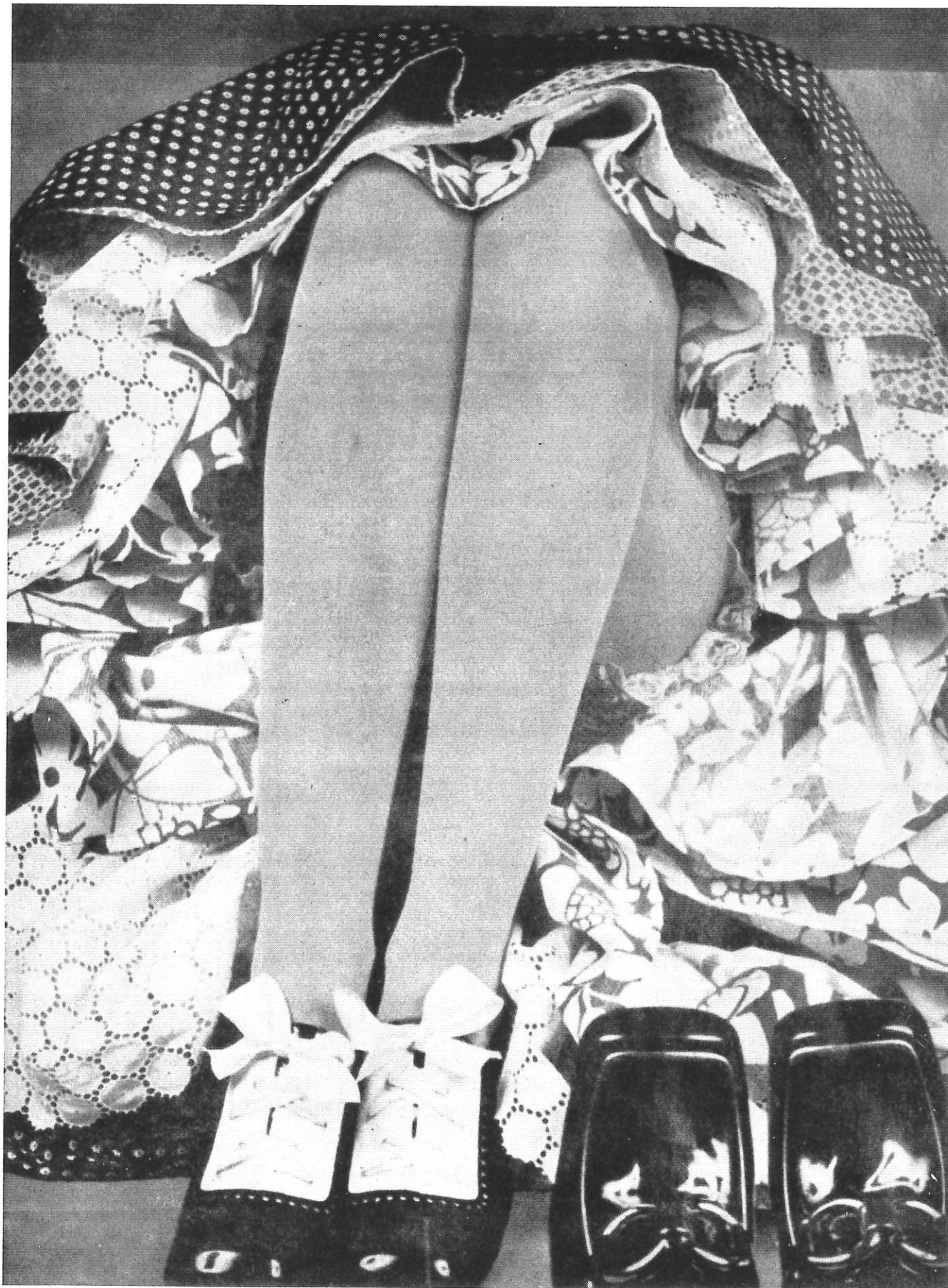
C'est d'abord l'environnement où prend place la chaussure qui témoigne des goûts du temps : style rétro, décadent, ou hollywoodien, tout velours, ou tout vinyle, gris perle, ou rose shocking.

Ce sont également ces flous évoquant le mouvement, ces jeux d'ombres et de lumières, ou, encore plus sophistiqué, l'effet de contre-plongée, qui constituent autant d'initiations à la technique photographique contemporaine.

C'est enfin l'art du renversement de perspective, l'établissement d'un rapport insolite entre le personnage et sa chaussure, qui se situe dans le prolongement de la tradition surréaliste. Encore une fois, la chaussure n'est plus faite pour marcher : alors, pourquoi pas le talon aiguille géant (Kélian) l'escarpin en lévitation (Servas), le soulier ... à la main (Charles Jourdan), ou offert sur plat d'étain (Servas)? Ailleurs, le nom arbitrairement attribué au modèle de chaussure détermine à lui seul toute la mise en scène qui est faite autour : pour "Frimas", une fausse cheminée où s'allument des rampes incandescentes, pour "Asteria", un parterre de fleurs, même si ce ne sont pas des asters ! (Charles Jourdan)

Entre la femme et la chaussure, un rapport très intime.

La publicité s'intéresse surtout à la chaussure féminine, dont nul n'est sans savoir que si elle est un accessoire indispensable à



"La femme posant pour la chaussure sera donc toute en jambes, en mollets, en chevilles et en pieds..."

(Publicité pour Charles Jourdan)

l'élégance, elle est tout autant le support de divers fantasmes érotiques.

Assortie au reste du costume, la chaussure témoigne du bon goût de la femme qui la porte, et accroît son potentiel de séduction (Manfield, Bally, Dior).

Il arrive qu'elle soit implicitement associée à une scène amoureuse : en ce cas, on présentera au spectateur-voyeur soit une femme habillée, chaussée et ... accompagnée (Salamander), soit une femme seule mais plus ou moins dénudée, ayant conservé ses chaussures aux pieds ou les ayant laissées échouées sur le sol ou le rivage (Bocage, Servas, Charles Jourdan).

Mais la relation entre la femme et la chaussure dans la publicité s'avère plus intime encore.

Il s'établit entre elles un premier rapport de contiguïté - la chaussure renvoie au pied qui renvoie à la jambe - doublé d'un rapport métaphorique : les termes mêmes du langage révèlent un parallélisme troublant entre le pied (nu ou chaussé) et l'anatomie féminine (dévêtue ou habillée). Ce ne sont que galbes et cambrures, dissimulés ou dévoilés par des décolletés, des échancrures (Bocage).

On notera au passage que la publicité évite de s'attarder sur la figure classique de l'érotisme sado-masochiste, celle de la femme bottée de cuir, grandie par des talons aiguilles, figure sans doute un peu trop phallique et provocante.

Cependant, si dans la réalité la chaussure sert de faire-valoir à la femme, en publicité, c'est l'inverse qui est vrai : la femme devient le faire-valoir de la chaussure.

Plastiquement, cela se traduit de diverses façons. Afin de promouvoir la marque à laquelle il est associé, le personnage féminin n'est pas seulement (simplement ...) dévêtu. Il peut tout aussi bien être emballé dans du papier craft, présenté à l'envers ou en état de lévitation, relégué au troisième ou au quatrième plan de l'image, ou affecté de l'inertie et de la raideur cadavérique d'un objet (Charles Jourdan).

Mais ces différentes manipulations ne sont rien à côté de la décapitation ordinaire, qui vise à résoudre un problème spécifique à cette catégorie de publicité : éliminer le regard de la femme en train de poser. En effet, ce regard est susceptible de détourner l'attention du spectateur. D'où ces yeux clos, ces visages dissimulés dans l'ombre ou derrière une masse de cheveux. Or, le meilleur moyen d'avoir une femme sans regard, c'est encore de la faire sans tête. La femme posant pour la chaussure sera donc toute en jambes, en mollets, en chevilles et en pieds. On parvient à l'abou-

tissement logique de cette démarche avec les mi-mollets de ces mannequins habituellement utilisés pour les vitrines que photographie Guy Bourdin (pour Charles Jourdan), occupant dans l'espace la même position que ceux d'une femme assise ou marchant. L'artefact est mis pour la femme : qui dit mieux ?

Marie-Claude CADILLON

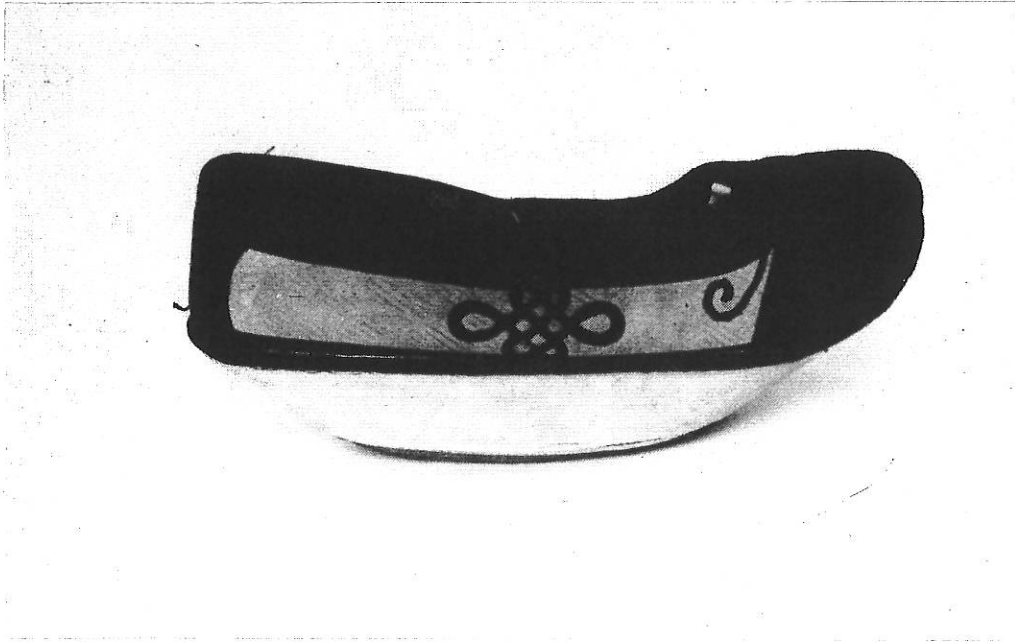
LES SOULIERS DE FEMME

"Aucune femme bien chaussée
ne peut être laide"

Tallemant des Reaux
(Historiettes)

Très tôt, semble-t-il, et pas seulement en Chine, les canons de la mode ont exigé des femmes d'avoir un petit pied. A la fin de la Renaissance espagnole les chaussures étaient courtes et étroites. Les hauts talons du XVIIème siècle fortement reculés sous la cambrure favorisaient une telle impression. Sous Louis XVI, on revient à des chaussures très fines et très courtes, et plus tard, quand les talons auront disparu, on cherchera toujours la beauté du pied dans sa petitesse.

La Révolution imposa les escarpins gracieux et économiques, mais après la chute de l'Empire, on redécouvre la bottine étroite et le talon regagne de la hauteur jusqu'en 1850. Après la guerre de 1870, la chaussure de femme bénéficie du luxe des nouveaux riches : on montre, jusque dans ses bottines à élastique, en soie brodée ou surpiquée, les signes extérieurs réels ou imaginaires de sa fortune. Il y eut toujours des personnes pour se ruiner pour une paire de bottes ou de bottillons : ceux célèbres de la Belle Otéro manifestent de la maîtrise des maîtres cordonniers de la Belle Epoque. Si, longtemps, il fut de bon goût de porter "brodequins le matin et souliers vernis à minuit", la "libération de la femme" avait autorisé dès la fin du XIXème siècle qu'on montre ses jambes. Les escarpins cessent alors d'être des chaussures "habillées" du soir pour envahir la ville au détriment des bottines étroitement lacées et haut-boutonnées. Des formes intermédiaires apparaissent avec le talon bas dit "bobinet", tandis que les crochets suppriment le fastidieux laçage des œillets vers 1880.



Vitrine IX, n° 14 : Soulier de
femme chinoise, fin XIXème.



Atelier du cordonnier : bottine
en peau de python.

CHAUSSURES DE FEMMES

(VITRINE IX)

- n° 1 Soulier - daim, semelle bois, France, 1940 (Azéma);
- n° 1bis Soulier - semelle bois, talon sculpté, dessus toile, France, 1940-45 (Matra).
- n° 2 Socque à pluie - "ghetta", bois, velours, papier verni, Japon (?), fin XIXème, J.N. (Bx II, 4 ° étage, vitrine 24).
- n° 3 Sabot femme - bois, cuir, métal, France, vallée de Bethmale (Ariège), XVIIIème (Juignet).
- n° 4 Soulier articulé - semelle bois avec charnière, bout du pied cuir, contrefort talon métal, attache-sangle, Russie, fin XIXème (Juignet).
- n° 5 Soulier articulé - semelle bois articulée renforcée et cloutée, cuir, Pays Basque, fin XIXème (Musée basque).
- n° 6 Soulier femme - cuir, requin fil métallique, Samarkand, fin XIXème, Mission Ijfalvy (Bx II, n° T 1 032).
- n° 7 Chaussure, soie brodée (Polichinelle), France, XIXème (Juignet).
- n° 8 Soulier créé par Jean Rian pour le Printemps - cuir rouge, France, 1930 (Bailly).
- n° 9 Pantoufle - cuir, Cachemire, fin XIXème, Mission Notovich (Bx II, n° T 2 030.19).
- n° 10 Chaussure - soie brodée, bois recouvert toile, semelle entoillée, Chine, XIXème (Juignet).
- n° 11 Soulier de femme - semelle en cuir, contrefort talon en cuir brodé, empeigne tapisserie, bride cuir, fin XIXème (Bx II, Réserve n° 265).
- n° 12 Soulier de femme - semelle et talon cuir, contrefort talon et bride brodés soie. Empeigne soie brodée, France, lère moitié XVIIIème (Juignet).
- n° 13 Chaussure femme - soie brodée, semelle bois, recouverte toile, Muong, Indochine, fin XIXème (Bx II).

- n° 14 Soulier de femme - cuir, satin, velours, Canton, fin XIXème, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° T 17 842).
- n° 15 Bottine avec accroche-boutons - cuir, Landes, début XXème (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 16 Bottine - cuir et toile, France, 1920-25 (Legendre).
- n° 17 Bottine - cuir, oeillets + crochets, semelle cloutée, France, début XXème (Pujade).
- n° 18 Bottine - cuir verni, toile damassée, France, 1920-25 (Legendre).
- n° 19 Bottine - cuir, France, 1920-25 (Legendre).
- n° 20 " " " " "
- n° 21 Bottine - cuir, satin, perles brodées, France, 1920-25 (Legendre).
- n° 22 Soulier - cuir, satin, incrustation dorée, France, 1920-25 (Legendre).
- n° 23 Botte - pécari doré, France, 1975 (Kourdo, fabricant).
- n° 24 Chaussure - chevreau doré, France, 1980 (Kourdo, fabricant).
- n° 25 Chaussure - peau de crocodile, doublée chevreau, France, 1980 (Kourdo, fabricant).

CROYANCES OU FONCTIONS SYMBOLIQUES
LIEES AUX OBJETS CHAUSSANTS
DANS LES SOCIETES TRADITIONNELLES

L'objet chaussant et/ou chaussé n'a pas pour seule fonction d'envelopper ou de protéger le pied. Certaines traditions ou croyances attribuent à l'usage de cet objet chaussant d'autres fonctions symboliques liées à des phénomènes naturels et extra-naturels. Nous nous contenterons d'évoquer - pour mémoire - l'usage de la pantoufle de vair dans le conte de Cendrillon, ou de la botte de sept lieues dans le conte du Petit Poucet. Dans le langage proverbial, le fait d'être bien chaussé est la moitié de l'habillement, de la parure : "A la tête et surtout aux pieds, belle, je saurai ce que vous êtes" (Guyenne); "si tous étaient bien chaussés, il n'y aurait pas de mal accoutré" (Gascogne). Dans le langage populaire, "trouver chaussure à son pied" signifie l'appariement idéal.

Nous avons recherché (1) quels usages étaient faits des objets chaussants dans le folklore.

Dans le nord de la France et en Belgique, Saint Nicolas, fêté le 6 décembre, apporte aux enfants des friandises et des cadeaux. Les enfants, quelle que soit leur classe sociale, posent devant la cheminée souliers, sabots ou bas les plus grands possibles, le 5 décembre au soir, et ils chantent : "Saint Nicolas, mon patron, apporte-moi quelque chose de bon, plein mon bas et mes souliers, Saint Nicolas, bien obligé".

Cette pratique, localisée dans les régions du nord, s'étend aux autres régions au moment du 25 décembre où c'est le "Père Noël" qui apporte les cadeaux. Cette pratique rituelle et temporelle est la seule qui soit liée au cycle annuel (le cycle des douze jours). L'objet chaussant sert de réceptacle à des cadeaux ou à des friandises.

Les pratiques qui vont suivre sont plus symboliques.

La pratique magique et malfaisante de "nouer l'aiguillette", dont l'objectif était de nuire aux jeunes mariés en rendant impuissant ou stérile, pouvait être évitée, en Gironde (2), si la mariée mettait du mil dans ses souliers le jour du mariage, ou plus généralement (3) si le futur époux mettait l'anneau de la mariée dans sa chaussure droite lorsqu'elle était sur le point d'aller à l'autel où devait se dire la messe.

En Wallonie (4), pour se garder des esprits, on dépose ses souliers les talons dirigés vers le lit, ou l'un dans un sens et l'autre dans l'autre. La croyance générale est que les esprits doivent se chauffer pour monter dans le lit; on les en empêche en ne mettant pas les souliers d'une façon normale.

On note quelques références à l'usage de l'objet chaussant dans les coutumes du mariage.

"Il y avait dans des villages une "pierre de la mariée", sur laquelle l'épousée était obligée de monter le jour de ses noces. Elle s'asseyait sur un sabot et se laissait glisser le long de la pente. Selon qu'elle arrivait en bas facilement, à droite ou à gauche, on en tirait des conséquences. Si le sabot se brisait en arrivant au sol, le cri "elle a cassé son sabot" retentissait ironiquement aux oreilles de l'époux, signifiant la perte de sa virginité" (5). Dans les pays anglo-saxons, le père de la fiancée donnait une chaussure de celle-ci au futur époux. Il lui en touchait la tête pour montrer son autorité (6).

L'acte de frapper les souliers des nouveaux mariés devant l'autel sacré en vue de procurer la paix du ménage fut interdit aux "bons chrétiens" (7).

Dans la région parisienne, à la fin du repas de noces, l'épousée - dernière à se marier - était promenée dans un grand fauteuil. On allumait un bûcher sur lequel était assise la jeune mariée. Elle s'en sauvait et ses chaussures étaient brûlées.

Au XV^{ème} siècle, si la femme place une feuille de noyer cueillie la nuit de la Saint Jean dans la chaussure gauche de son époux ou amant, celui-ci "sans fault l'aimera moult merveilleusement"...

Liée au même contexte amoureux, l'expression "prendre son pied", dit Guiraud, veut dire "prendre sa part"; cette expression se rattache peut-être à l'idée que la femme doit recevoir son dû (son picotin, sa mesure

d'avoine)" (8). Selon Claude Duneton (9), c'est à rattacher" pour le grand public à la vieille croyance que la jouissance sexuelle à son apogée s'accompagne d'un frémissement dans les pieds qui fait s'écarter les orteils. On dit aussi que certaines, au moment de l'orgasme, empoignent leurs propres pieds".

Ainsi ces différents usages où l'objet chaussant apparaît montrent la pluralité de ses fonctions symboliques : autorité, virginité, bonheur conjugal.

Denis PEAUCELLE

Références bibliographiques :

- (1) - SEBILLOT (Paul) : Le folklore de France, Maisonneuve et Larose, Paris, 1968.
VAN GENNEP (Arnold) : Manuel de folklore français contemporain, I, 7, Picard, Paris, 1958.
- (2) - SEBILLOT (Paul), *ibid.*
- (3) - Cité dans : Le peuple français, n° 10, avril-juin 1980.
- (4) - SEBILLOT (Paul), *ibid.*
- (5) - SEBILLOT (paul), *ibid.*
- (6) - JUIGNET (Michel) : La chaussure, chez l'auteur, Paris, 1977.
- (7) - VARAGNAC (André) : Civilisation traditionnelle et genres de vie, Albin Michel, Paris, 1948.
- (8) - GUIRAUD (Pierre) : L'argot, PUF 1956.
Les locutions françaises, PUF, 1961.
- (9) - DUNETON (Claude) : La puce à l'oreille, Stock, 1978.

L'ART "POPULAIRE"

(VITRINE X)

- n° 1 Chaussure romantique - "Bec de canard", cuir, France, modèle 1920, modèle réduit, support publicitaire (Juignet).
- n° 2 Chaussure romantique - poulaine, cuir, France, modèle XVème siècle modèle réduit, support publicitaire (Juignet).
- n° 3 Chaussure romantique - cuir, France, modèle Louis XV, modèle réduit, support publicitaire (Juignet).
- n° 4 Assiette représentant St-Crépin et St-Crépinien - faïence au grand feu, France (Paris ou St-Cloud), 1737 (Musée Carnavalet).
- n° 5 Petit sabot - faïence, France (Samadet), XVIIIème.
Ce genre d'objet a dû avoir une valeur autre que simplement décorative. On en offrait aux femmes à titre de porte-bonheur et pour gagner leurs faveurs. Comme le sabot n° 7, il a pu être un de ces bibelots de l'époque baroque ou rococo qui ont donné naissance à la coutume des sabots de Noël qu'on remplissait de sucreries mais aussi de bagues, de broches, de pendentifs ou de boucles de chaussures. (Musée des Arts décoratifs de Bordeaux).
- n° 6 Chauffe-main - faïence, Espagne (Talavera), XVIIIème (Musée des Arts décoratifs de Bordeaux). A la fin des XVIème et XVIIème siècles, les potiers de Faenza et de Florence (Itche) se sont mis à reproduire le soulier féminin qui à cette époque développe deux oreilles se rejoignant sur le cou-de-pied et une empeigne décorée de broderies de couleur à motifs souvent géométriques. Ce type de majolique rempli d'eau ou de sable chaud servait aux hommes de chauffe-mains. On peut même penser que certains le remplissaient de vin ou de liqueur.
- n° 7 Sabot - faïence, Sud-Ouest, XVIIIème (Musée des Arts décoratifs de Bordeaux).
- n° 8 Botte - chocolat (Bx II).
- n° 9 Botte - savon, 1980, fabricant Avon (Peaucelle).
- n° 10 Bottillons de chien - matière plastique, U.S.A., 1980 ("Les deux cabots"). Noter que les explorateurs polaires ont parfois aussi muni les chiens de leurs traîneaux de bottillons, pour les protéger des aiguilles de glace.
- n° 11 Chaussure de Minnie Mouse - platrix, France, 1980 (fabricant Azéma).

- n° 12 - Porte-clefs "tong" - caoutchouc, lanière textile synthétique, 1975 (Lopez).
- n° 13 - Porte-clefs botte - cuir, U.S.A., 1970 (Lopez).
- n° 14 - Sandale de poupée (copie exacte de celles portées par les métis) - cuir, Mexique, 1970 (Gallinier).
- n° 15 - Bottine de poupée - cuir, France, début XXème (Juignet).
- n° 16 - Espadrille, modèle réduit - corde, toile, France (Lopez).
- n° 17 - Modèle réduit de chaussure d'homme - cuir, France, 1932 (fabricant Laplagne).
- n° 18 - " " " - daim, " " (fabricant Laplagne).
- n° 19 - " " " - daim et cuir, France, 1932 (fabricant Laplagne).
- n° 20 - " " " - cuir et lézard, France, 1932 (fabricant Laplagne).
- n° 21 - Petit sabot, copie exacte de ceux portés par les habitants de la vallée de Bethmale - Ariège - racine de hêtre, cuir, clous dorés, métal, fabriqué par M. Jean, sabotier à Castillon-en-Couserans en 1975 (Salva).

LES "ENFERS" DE LA CHAUSSURE

OU

LA PERVERSION DU QUOTIDIEN

DANS LA VISION DU PEINTRE BORDELAIS PIERRE MOLINIER
(1900-1976)

MANIERE DE CONCEVOIR

L'OEUVRE D'ART

"Ne regarder ni à droite, ni à gauche, l'oeuvre d'art est la matérialisation de ce que sent intensément chaque individu, exprimer ce que l'on porte en soi, prendre son inspiration dans ce qui est le plus intime de son esprit.

Surtout bien se garder des influences des uns, des autres. Particulièrement rester très sceptique, mettre en discussion, en jugement, l'éducation qu'une société collective veut imposer, ceci afin de vous confondre dans l'uniformité d'une "MASSE" de simples d'esprit (pour ne pas dire d'imbéciles).

En conclusion, être irréductiblement, farouchement

INDIVIDUALISTE".

Pierre MOLINIER



On comprend qu'après cette fière déclaration d'un individualiste farouchement libertaire, on perdrait son temps à vouloir - et d'ailleurs au nom de quels principes - contester le droit de cet homme à exprimer artistiquement sa fascination des jambes - ses propres jambes le plus souvent - entées dans ses chaussures féminines qu'il affectionnait particulièrement.

Après une première période personnelle de recherche, il éprouva après la seconde guerre le besoin de peindre ses phantasmes car, selon lui, "une oeuvre d'art implique une présence ..., le rayonnement matérialisé de l'individu". En 1951, après le refus d'une toile censurée car jugée licencieuse, il déclare à ses critiques dans une solennelle "Protestation à la Société" : "Il n'y a aucun drame en vous, si ce n'est la vanité et l'arrivisme; mon indépendance vous fait peur. Le drame de l'artiste est dans la part qu'il prend dans l'univers, et l'univers de chaque individu c'est lui-même".

Son désir d'être homme et femme à la fois suscite ses rêves, ses angoisses et ses révoltes et rejaillit dans notre vision comme une Idée cherchant à s'extraire d'un chaos de longues jambes soyeuses et entrelacées, mêlées à des bouches désirantes et à des yeux dévorants.

Son souci du style l'amènera après 1970 à "dépasser" la peinture en se livrant à des photo-montages où il pensait s'exprimer plus librement. Créateur ingénu et idéaliste de son propre univers, il assouvit son désir de franchir les bornes du vieux monde, celles des formes habituelles et contraignantes, pour se multiplier par des jeux de jambes, pour renaître androgyne, pour vivre le rêve de quitter sa peau, de se métamorphoser. "Je est un autre", comme le disait Rimbaud, autre voyant, son frère. En tous les cas, il essaye de bannir le quotidien de sa vision pour "donner un sens plus pur aux mots de la tribu".

Il est naturel que dans cette oeuvre qui l'appelait, qui nous appelle à être le fondateur de notre propre existence, l'amour sous la forme d'un érotisme exacerbé soit présent comme en toute genèse. S'il s'intéresse tant à ses poupées, ses "fétiches", comme il les appelle, ce

n'est pas pour se détourner de femmes réelles et concrètes, c'est pour mieux en saisir la réalité et la plénitude par le biais des aménagements et des recompositions dont il se veut l'objet. Quel bel effort et quelle ascèse pour s'abolir et se retrouver non seulement dans l'Autre, mais se retrouver Autre, quelle recherche désespérée pour s'affranchir des contingences physiques et culturelles du sexe. Molinier n'est-il pas en fin de compte le dialecticien de l'Idée qui au terme de son itinéraire et de notre initiation contemple et nous fait contempler la raison de toute chose ? Il y a toujours quelque part du "daïmon" dans toute sagesse platonicienne...

MOLINIER,
UN ARTISTE BORDELAIS
AMI DES CHAUSSURES

(VITRINE XI)

- n° 1 Chaussure portée et modifiée par le peintre Molinier - 1975, dentelle noire (Madame Molinier).
- n° 2 Chaussure portée et modifiée par le peintre Molinier - tissu brodé (Madame Molinier).
- n° 3 Chaussure portée et modifiée par le peintre Molinier - semelle compensée, décorée et signée (Madame Molinier).
- n° 4 Chaussure portée et modifiée par le peintre Molinier - bas noir, cuir rouge clouté, dentelle noire (Madame Molinier).
- n° 5 Photo couleur, "Les fétiches de Molinier" (Madame Molinier).
- n° 6 Photo-montage, "Sans titre", 1974-75 (Madame Molinier).
- n° 7 Photo couleur, "Molinier et son fétiche" (Madame Molinier).
- n° 8 Photo-montage, "Ossipago (1) se cache", signée avec son empreinte digitale (Madame Molinier).
- n° 9 Photo, "Pierre Molinier" (Madame Molinier).
- n° 10 Photo-montage, "Effigie", 1974-75 (Madame Molinier).
- n° 11 Gravure, "Suzinella", 1972 (Madame Molinier).

(1) - i. e. : "le sexe".

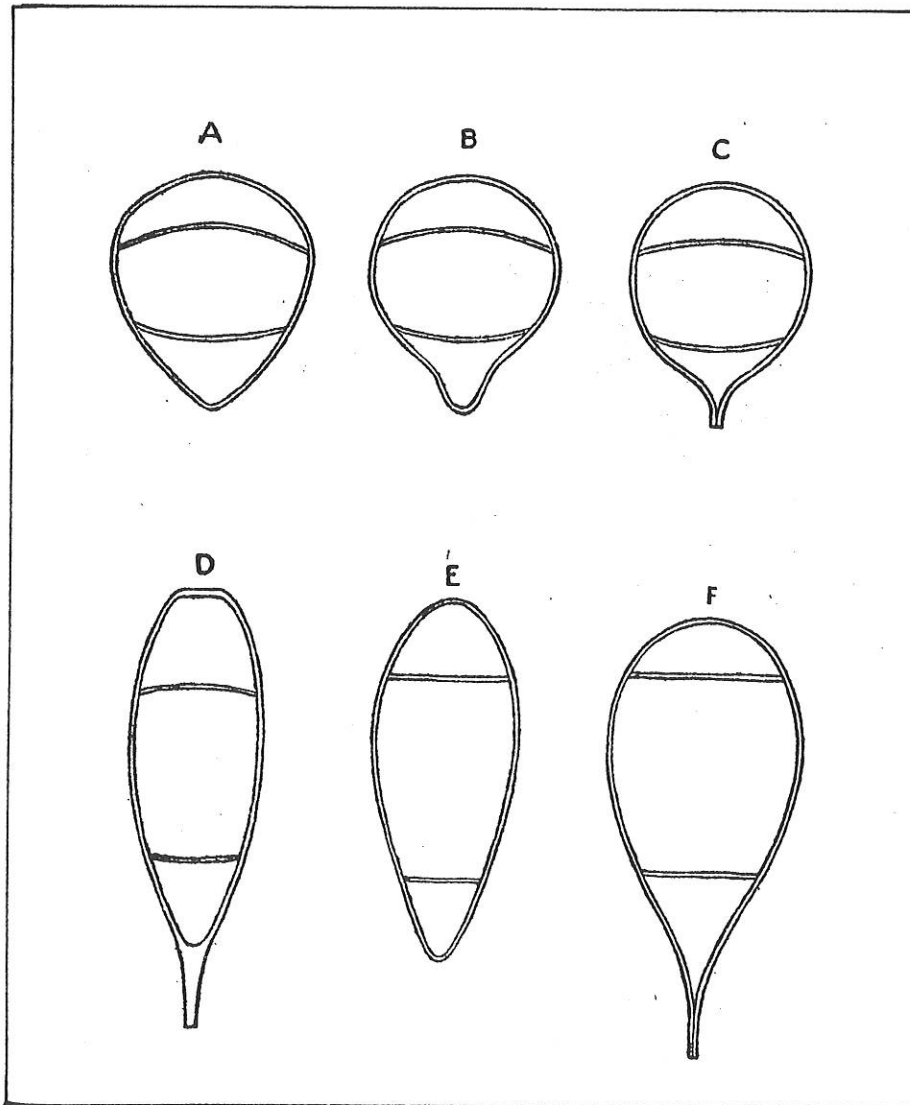
CHAUSSURES D'ENFANTS

(VITRINE XII)

- n° 1 Soulier - cuir, satin brodé, velours brodé, Chine, coll. Douanes chinoises, fin XIXème (Bx II, n° T 17 352).
- n° 2 Soulier - cuir, satin brodé, Chine, fin XIXème, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° T 17 351).
- n° 3 Sandale - semelle cuir, coton et satin brodé, Chine, fin XIXème, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° T 425).
- n° 4 Bottine - cuir et satin brodé, Chine, fin XIXème, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° R 143).
- n° 5 Sandale - semelle cuir, attache cuir et incrustations, origine inconnue, fin XIXème (Bx II, Réserve n° 586).
- n° 6 Sandales - fibres végétales, Corée (?), fin XIXème (Bx II, Réserve n° 1 573).
- n° 7 Babouche - cuir, Afrique du Nord, 1960 (Lopez).
- n° 8 Pantoufle - cuir, velours, satin; Chine, fin XIXème, Mission Comte St-Barthelemy (Bx II, n° T 10 685).
- n° 9 Soulier - "caouch", cuir et cuir brodé, Asie Centrale (Mahksi), Miss. Bonvalot-Capus-Pépin (Bx II, n° T21 588)
- n° 10 Soulier - cuir et cuir brodé, Bokhara, fin XIXème, Mission Bonvalot-Capus-Pépin. (Bx II, n° J.N.7).
- n° 11 Soulier - semelle cuir, dessus toilé laqué noir, Cochinchine, fin XIXème, Mission Brau de St-Pol Lias (Bx II, n° T 17074).
- n° 12 Soulier - tout cuir, boutonage côté, Isère, fin XIXème (Juignet).
- n° 13 Sandale - "samara", peau de chèvre, Cameroun, 1972 (Gauthier).
- n° 14 Soulier - paille et coton, Shangai, fin XIXème, coll. Douanes chinoises (Bx II, n° 1 201).
- n° 15 " " " " "
- n° 16 Soulier - cuir brodé, semelle cuir, Tunisie, fin XIXème. (Bx II).

- n° 17 Sabot - "esclop", bois de noyer gravé, semelle cloutée, lanière cuir, Limousin, fin XIXème (Azéma).
- n° 18 Soulier - cuir , 1980 (Galinier).

NOTE SUR LA RAQUETTE



A. Pattes-d'ours, B. queue de castor, C. montagnaise,
D. morue, E. flétan, F. chesnut, d'après J. ROUSSEAU,
Archives folkloriques, Montréal, 1946.

En arrivant en Amérique, les premiers colons aurent à s'adapter à un environnement écologique qui leur était par bien des aspects inconnu.

Ainsi, durant les rigueurs de l'hiver, la neige épaisse qui recouvrait le sol faisait parfois obstacle à leurs longues randonnées. Il leur fallut trouver le moyen de ne pas s'enfoncer dans la neige en imitant les animaux à larges sabots mous (orignal, caribou). Là encore, ils se mirent à l'école des Indiens; ceux-ci avaient inventé le moyen adéquat : la raquette (1).

Bien que son étymologie - de l'arabe râhat ou râhet, "paume de la main" - s'adresse davantage aux membres supérieurs, elle n'en est pas moins un complément du pied et de la chaussure (2).

Couvrant la bande septentrionale américaine (du Labrador à l'Alaska) avec une expansion sur la Sibérie, la raquette s'étend de part et d'autre du Pacifique nord. Les Indiens du Canada, de l'Alaska et des Etats-Unis (Plaines du Nord, région des Grands Lacs, Californie), de même que les Tchoukchi et les Aïnous pour l'Asie en font un large usage. "Les Eskimo ne font usage ni de la raquette ni du ski" (Leroi-Gourhan).

Leur forme et leur taille (3) varient en fonction de la qualité de la neige, du poids et de la taille des individus, et des tribus. Elle est en général carrée ou ronde, et plate ou relevée aux extrémités. Quatre types fondamentaux se distinguent :

1) La "queue de castor", en usage sur les Lacs et les pistes, dans les espaces découverts.

2) La "queue d'hirondelle", effilée et relevée à l'avant, pour la marche rapide en pays plat.

3) Les "bouts ronds" (en forme d'oeufs) en pays boisé et montagneux.

4) La "patte d'ours" ou "chaussure de vieille femme", presque ronde et plate, pour les pays accidentés et les forêts épaisses (4).

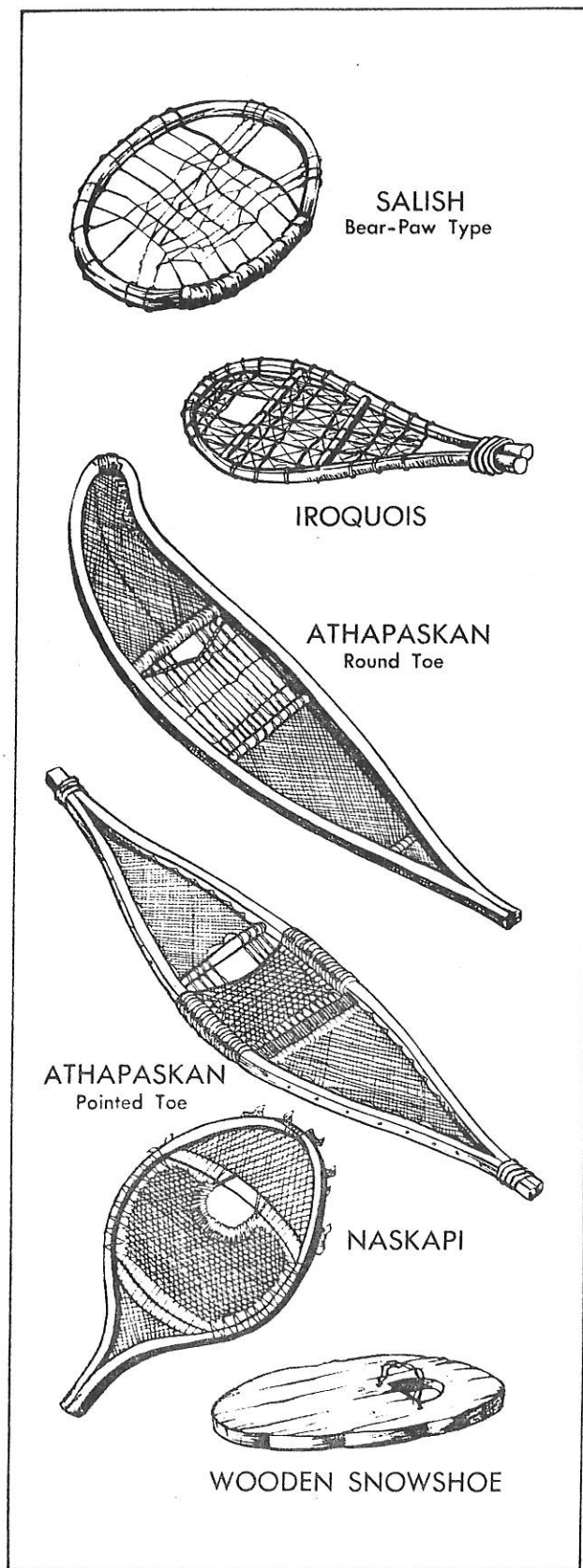
(1) - On attribue cette invention aux Algonquins, Indiens des Forêts. Une de leurs bandes, celle des Abenaquis, est aussi dénommée "etchemins" : "gens des peaux pour les raquettes".

(2) - Les anglophones sont en ce sens plus explicites : "Snowshoe", "chaussure pour la neige".

(3) - Un mètre de long sur 30 cm de large en moyenne.

(4) - Fréquemment utilisées par les vieilles femmes, elles se rapportent en outre à la légende d'un ours qui portait des raquettes. De par leur forme, elles laissaient une trace qui rappelait celle d'une empreinte d'ours.

Outre ces principaux types de raquettes, on trouve aussi des



raquettes en morue et en flétan. Suivant les tribus, le mot raquette se dit "chesnut" ou "montagnaise". Variant en fonction des matières premières, les divers groupes ethniques font le bâti avec du bois de mélèze ou de bouleau, très flexible et imputrescible. Sur cette armature, ils tressent de fines lanières de cuir, en peau (rawhide) d'orignal, de caribou, d'anguille, qui, joignant les bords du bâti, évitent que la raquette s'enfonce. Au Canada, comme aux Etats-Unis, on emploie encore, pour désigner ces fils, le mot français "babiches".

Enfin, pour faciliter la marche, on aménage un espace vide dans la trame. Pour chausser la raquette, on habille le pied de "soft-sole moccasins", qui par leur souplesse sont tout-à-fait appropriés. Parfois la chaussure est faite de jarret d'orignal, non coupé, non cousu, simplement retourné, et de la sorte parfaitement étanche. On utilise les peaux de caribou, d'ours, de cheval, de phoque, tannées à l'huile, pour la confection de ces chaussures. Lorsqu'elles sont imbibées de graisse de poisson, elles sont rendues encore plus imperméables.

Si tous les raquetteurs ont pu triompher dans leur milieu, ils ne sont pas sans savoir que la pratique de la "marche en raquettes" présente quelques difficultés... Pour bien marcher, il est recommandé de tourner les genoux

en dedans et d'écarter les jambes afin d'éviter le "mal des raquettes", sortes de crampes qui frappent les débutants.

On attrape aussi des ampoules (sur les terrains caillouteux), comme l'évoque le mot indien : kapochepouchekochinananéoutch... qui veut dire "portage où l'on se fait des ampoules avec les raquettes" (P. Defontaines).

Pris dans une tempête, un homme pouvait en quelques minutes s'improviser des raquettes solides avec du bois vert non écorcé.

La raquette est aussi à l'occasion "un objet ludique et symbolique". Les enfants Ojibwais (Chippewa) fabriquaient de petits colliers constitués d'une juxtaposition de raquettes miniatures en épine de Pin de Norvège.

Les adultes pratiquaient en hiver la "Snowshoe Dance", ou "Danse des raquettes". Dès les premières chutes de neige, ils demandaient au "Grand Esprit" le retour des grandes neiges pour mieux les aider dans leur chasse.

Louis LOPEZ

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DEFONTAINES (Pierre) : L'Homme et l'hiver au Canada, N.R.F. Gallimard, 1957, coll. Géographie humaine, 293 p.

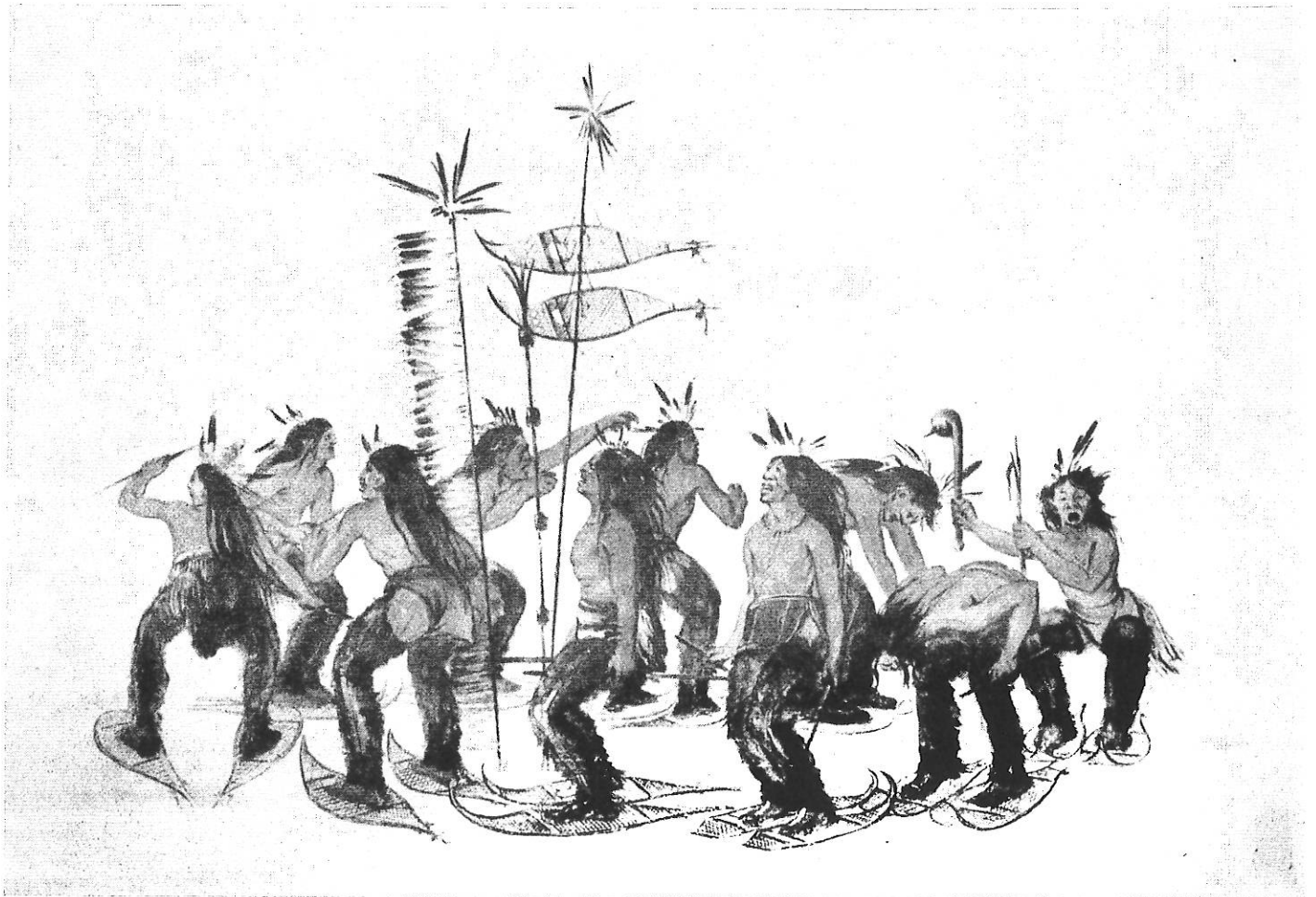
ENCYCLOPEDIA CANADIANA, Grolier of Canada, Toronto, Ottawa, Montréal, ISBN 0.7172.1602.0, vol. 9.

LEROI-GOURHAN (André) : Milieu et techniques.

DOUVILLE (R.) et CASANOVA (J.D.) : La vie quotidienne des Indiens du Canada à l'époque de la colonisation française, Hachette, 1967, 317 p.

DENSMORE (Frances) : "Dakota and Ojive People in Minnesota", Revue Roots.

Un film, "Les raquettes des Atcikameg", réalisé par B. Gosselin (O.N.F., 1973, 33'8", en couleur), sera présenté à plusieurs reprises durant le temps de l'exposition. Ce document présente toutes les phases de la fabrication artisanale des raquettes.



Snowshoe dance.

LA CHAUSSURE, SES ANNEXES ET SES ACCESSOIRES

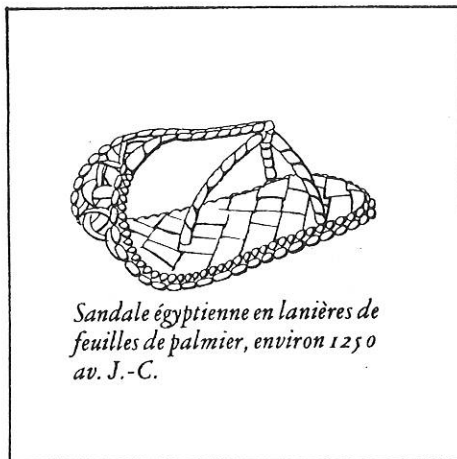
(ESPACE XIII)

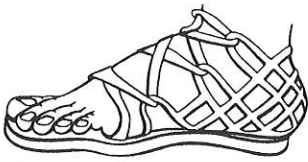
- n° 1 Ski samoyède - bois, peau, fin XIXème (Bx II, Réserve).
- n° 2 Ski lapon - bois, Laponie, XXème (Mériot).
- n° 3 Raquette - Canada, XXème (Centre d'Etudes Canadiennes - Grenoble).
- n° 4 Echasses - bois, France (Landes), XIXème (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 5 Patin de pêcheur d'Arcachon - bois, France, XXème (Marie).
- n° 6 Botte de pêcheur - caoutchouc, France, 1980 (Armée de terre).
- n° 7 Chaussette chinoise - fin XIXème (Bx II, Réserve).
- n° 8 Chaussette japonaise - coton, 1878 (Bx II, Réserve n° 682).
- n° 9 Protège-pied - résille en fibres végétales, origine inconnue (Bx II, Réserve n° 1 574).
- n° 10 Patin à roulettes - (Lemerdy).
- n° 11 Nécessaire à décrochage et à lustrage, 4 brosses dans un étui en tissu noir - France (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 12 Etrier pour botte de Saumur - acier, cuir (Matra).
- n° 13 Foin des marais à fourrer les chaussures - "suoinit", Laponie (Mériot).
- n° 14 Entraves de prisonnier Fort du Hâ - fer, XIXème, France (Archives municipales de Bordeaux).
- n° 15 Grimpettes pour poteau en bois - acier, France, XXème (C.R.T.T. S.O. Pau).

- n° 16 Echantillons de crème à chaussures (Baranne S.A.).
- n° 17 Corne à chaussure - os, fin XIXème, France (Mériot).
- n° 18 Canne pour arthritiques - appui capitonné, poignée réglable (Protéor).
- n° 19 Béquille avec appuie-bras capitonné (Protéor).
- n° 20 Canne- bois, début XXème, Berry (Mériot).

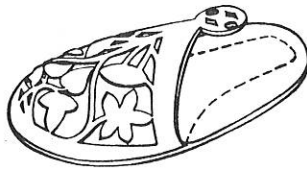
PETITE HISTOIRE DE LA CHAUSSURE
EN BANDE DESSINEE

(ESPACE XIV)

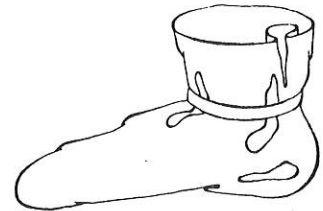




Chaussure des citoyens romains, le «calceus», 2^e siècle.



Mule byzantin de cuir pourpre richement orné, Egypte, 5^e siècle.



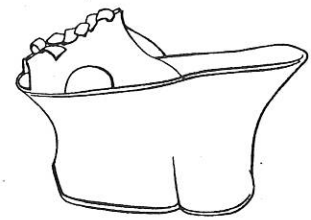
Chaussure primitive en peaux de bêtes portée par les Germains et les Francs.



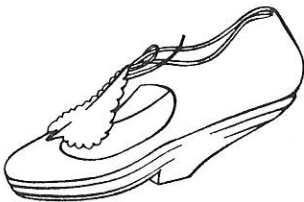
Soulier à la poulaine, fort à la mode aux 14^e et 15^e siècles.



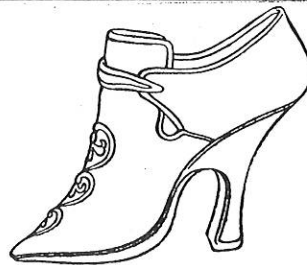
Soulier de la Renaissance reprenant à son compte la mode vestimentaire des crevés, 16^e siècle.



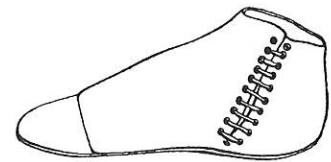
Les élégantes de Venise et Florence lancent la mode extravagante des «chopines», fin du 16^e siècle.



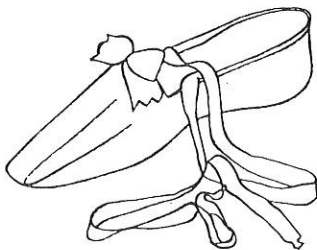
Dès le début du 17^e siècle le talon devient un élément essentiel de la chaussure.



Sous Louis XIV le talon atteint une telle hauteur que les élégantes sont obligées de prendre appui sur une canne.



Brodequin sans talon à la mode sous l'Empire (1810-1825).



Simple soulier plat pour les Merveilleuses du Directoire, fin du 18^e siècle.



Dès les années vingt du 19^e siècle les hommes passent à la bottine dont la vogue durera près d'un siècle.



Bottine lacée pour dames, 1885.

ATELIER DE MONSIEUR MATRA

Bottier à Mont-de-Marsan.

(Catalogue rédigé par ses soins)

- 1 Marteau à battre.
- 2 Tenailles,
- 3 Tranchet.
- 4 Broche à démonter (gros poinçon servant à déclouer les talons).
- 5 Pied de biche.
- 6 Pincés (atteint des endroits où les tenailles seraient sans effet).
- 7 Pierre à affûter.
- 8 Tiers point.
- 9 Boîte à fil.
- 10 Alène à première Homme (alène qui sert à coudre les trépointes).
- 11 Alène à première Dame (" " " " " "),
- 12 Alène droite type Sellier.
- 13 Alène à piquer (à coudre les semelles).
- 14 Alène à rainure (alène pour coudre dans le caoutchouc. On passe le fil par la rainure et on retire seulement l'alène).
- 15 Alène va et vient (permet d'enfoncer le fil et de le ramener au moyen de son crochet).
- 16 Râpe (outil avantageusement remplacé par la barre de finissage. Cet outil participait à l'ajustage du tour de la semelle, son travail était complété par le passage du verre et du papier de verre).
- 17 Râpe G.T. idem 16.
- 18 Machinoir (os destiné à lisser la trépointe et à améliorer le contact de la trépointe et de la semelle. Il sert aussi, après couture main à égaliser la hauteur des points de couture).
- 19 Pince coupante dite HERCULE,
- 20 Chasse clous.
- 21 Tournevis.
- 22 Dard relève gravure (ouvre le sillon qui recevra la couture).
- 23 Rainette (crée le sillon qui "logera" la couture).
- 24 Crochet à sortir les formes.
- 25 Ebouffoir (outil permettant l'enlèvement des bourres de cuir sans atteindre le dessus de la chaussure).
- 26 Ebouffoir américain idem 25.

- 27 Râpe d'emboitage (permet d'obtenir un raccord net entre le dessus de la chaussure et le talon en cuir).
- 28 Carde (pour permettre à la colle de mieux adhérer)
- 29 Pincés à monter russes (pincés à grande ouverture - montage des chaussures neuves).
- 30 Pincés à monter suédoises fortes (outil pour le montage des chaussures neuves en cuir fort, épais).
- 31 Pincés à monter suédoises - Moyennes.
- 32 Pincés à bouts (servent à diviser les derniers plis aux bouts et aux talons).
- 33 Emporte pièce simple.
- 34 Emporte pièce à barillet.
- 35 Marteau dit galochier (permet de consolider un talon de soulier Louis XV en clouant depuis l'intérieur).
- 36 Compas.
- 37 Ebourroir à premières (sert à dégager le mur de la première sans porter atteinte à sa solidité).
- 38 Roulette patronnier (peut être utilisée pour tracer la longueur des joints et aussi pour calquer des patrons en papier).
- 39 Marteau de joigneur (marteau employé par l'artisan qui fabrique sa tige).
- 40 Broche à cheviller bois (permet de faire les avant-trous).
- 41 Tranchet de coupe dit Chassepot (outil servant à découper les peausseries - s'emploie sur une feuille de zinc).
- 42 Couteau gouge pour talons Louis XV (sert à creuser la partie large des talons).
- 43 Marque points (sépare les points de couture - enjolive).
- 44 Fer avec roulette d'emboitage (enjolive la partie du talon qui est la plus haute, près du dessus).
- 45 Coupe passepoil (permet de couper régulièrement le passepoil).
- 46 Râpe "chemin de fer" (permet d'obtenir un raccord net entre le dessus de la chaussure et le talon en cuir).
- 47 Manicle appelée également manique (sert à bloquer le ligneul sans blesser la main).
- 48 Lampe à alcool (pour chauffer les fers de finition).
- 49 Roulette triple (égalise la forme des points de couture de la semelle).
- 50 Roulette n° 7 (idem 49).
- 51 Fer à lisses n° 19-20 - Garnier (fer passé chaud après coloration du tour de la semelle).
- 52 Fer à lisses rondes n° 3 - Garnier (fer qui peut-être en courbure seulement si la lisse est ronde).
- 53 Doigt à déformer (outil de finition, s'emploie chaud).

- 54 Mailloche à déformer (employée lors de l'ultime finition du talon. S'emploie lors de l'ultime finition du talon. S'emploie chaud avec de la cire).
- 55 Mailloche allongée (Nosenge à chaud, lisse les cambrures genre Louis XV).
- 56 Roulette (cf. n° 16).
- 57 Bisaigue à lisses et talons (outil destiné à raffermir le pourtour des talons et des semelles. Il facilite la formation des filets des fers à lisses).
- 58 Raclette d'intérieur de chaussure.
- 59 Pince à fixer les boutons.
- 60 Râpe d'intérieur de chaussure (sert à égaliser l'intérieur des chaussures et à raser les dépassements des chevilles de bois).
- 61 Aimant.
- 62 Egaliseur de trépointe.
- 63 Astic en buis pour semelles (se passe lors du finissage, après le papier verre. Raffermi le cuir de la semelle).
- 64 Vis pour maintien des talons Louis XV (vis qui traverse toute l'épaisseur de la forme).
- 65 Pige MEISSNER (appareil indiquant les épaisseurs de cuirs. Précision 1/10 mm.).
- 66 Forme à forcer en hauteur et largeur.
- 67 Lime.
- 68 Râpe à bois.
- 69 Barre à déformer (se passe à chaud sous la semelle avec de la cire. Outil de finissage).
- 70 Seringue pour clouage des talons depuis l'intérieur des chaussures (sert surtout pour les bottes).
- 71 Chausse-pied géant (évite de se baisser).
- 72 Cambrions acier (renfort métallique placé dans la partie talon des souliers genre Louis XV, entre première et semelle).
- 73 Pince à cors (permet un forçage localisé).
- 74 Pince d'intérieur de chaussure (pour arracher les pointes qui dépassent parfois à l'intérieur des chamans).
- 75 Forme à forcer en longueur et largeur.
- 76 Brosse à chaussures.
- 77 Talons en bois.
- 78 Pince à monter française (ce modèle est ancien. Il est actuellement peu employé).
- 79 Pince à monter les bouts, française.

- 80 Pince plate (sa forme permet d'arracher des clous où les tenailles ne peuvent pas être efficaces).
- 81 Fer à piqûre (fer à enjoliver les angles des talons des chaussures d'hommes - angles appelés cornières).
- 82 Roulette à emboîtement (enjolive la partie du talon qui est la plus haute, près du dessus).
- 83 Arrondisseur de lacet cuir,
- 84 Emporte-pièce à frapper (permet la pose des oeillets de bâches).
- 85 Pince à fixer les boutons avec agrafe métal.
- 86 Idem n° 85.
- 87 Emporte pièce à boutonnières.
- 88 Crochet à bottines.
- 89 Fer sans lisse (pour le finissage des pourtours de semelles - s'emploie à chaud).
- 90 Râpe d'intérieur (sert à égaliser l'intérieur des chaussures et à araser les dépassements des chevilles de bois).
- 91 Embouchoir pour leggings (sert pour mouler les cuirs destinés à faire des leggings).
- 92 Embouchoir à renformer (souliers bas) (peut redonner bonne forme à une chaussure "avachie").
- 93 Roulette à fleur (Roulette à ornements - s'emploie tiède).
- 94 Point enjoliveur (sert à enjoliver les extrémités des lignes faites par la roulette 93).
- 95 Emporte-pièce à deux trous.
- 96 Emporte-pièce à trois trous.
- 97 Cisaille à cuir (permet de couper les cuirs épais. Utilisée surtout pour dégrossir l'ajustage des bons bouts).
- 98 Pied à coulisse large (appareil à prise de mesures (neuf)).
- 99 " " " " pliant en bois - idem n° 98.
- 100 Râpe à emboîtement dite "poignard (voir n° 27)
- 101 Râpe à emboîtement droite (voir n° 27).
- 102 Centimètre (0,60 m) et pointures.
- 103 Appareil pour prise des mesures (cet "appareil" permet de repérer de façon très précise les particularités d'un pied afin d'en permettre ensuite un report précis sur la forme).
- 104 Mesure d'épaisseur du gros orteil.

- 105 Mesure pour largeur du talon
- 106 Mesure pour cambrure (se glisse sur la cambrure interne du pied jusqu'au contact assurant un bon appui. Permet de connaître et d'enregistrer la cambrure du pied).
- 107 Ciseau à pontures (entré dans la chaussure et ouvert à la manière d'un ciseau, il permet de déterminer la pointure d'une chaussure).
- 108 Fer à raffermir les emboîtages.
- 109 Talons bois recouverts de cuir gorge comprise.
- 110 Talon bois recouvert cuir (gorge exceptée).
- 111 Talons bois.
- 112 Talon Tantale (alu et bois).
- 113 Talon tout métal.
- 114 Talon plastique prêt à l'emploi.
- 115 Talon plastique recouvert cuir.
- 116 Talon bois recouvert cuir.
- 117 Talons bois recouverts celluloïd.
- 118 Talon plastique tube métal.
- 119 Coin acier (il mesure 4 mm. d'épaisseur et s'encastre dans le talon cuir).
- 120 Bout acier (protège le bout de semelle y est encastré et vissé).
- 121 Appareil à égaliser les cuirs.
- 122 Appareil à repérer les particularités du pied.
- 123 Pied de fer portatif.
- 124 Serpette à débiter les cuirs.
- 125 Bac galbeur.
- 126 Chien à monter.
- 127 Pince à monter les cambrures.
- 128 Un embauchoir pour bottine (type 1910 environ).
- 129 Talons bois et aluminium.
- 130 Chevreau noir (pour dessus de chaussures).
- 131 Box calf noir (" " " ").
- 132 Chevette gris clair (employée en doublure).
- 133 Zébu acajou (pour chaussures de golf ou de chasse).
- 134 Croûte, Bordeaux (pour cartables).
- 135 Vâche à doublure (pour doubler les tiges des bottes).
- 136 " " (" " " " " ").

- 137 Veau velours - lie de vin (Maroquinerie).
- 138 Cuir grain chagrin noir (Maroquinerie).
- 139 Chevreau marron - fort (chaussures).
- 140 Cheval.
- 141 Chèvre de maroquinerie.
- 142 Zébu épais (chaussures de golf).
- 143 Mouton à doublure -marron clair.
- 144 Basane (premières de propreté).
- 145 Veau verni noir (chaussures de soirée).
- 146 Queue de crocodile noir (chaussures).
- 147 Peau d'iguane (chaussures dame).
- 148 Peau de poisson -sole - (garniture chaussures dame).
- 149 Mouton doré (chaussures fourrées).
- 150 Molleton à doublure (chaussures fourrées).
- 151 Toile gommée (sert de renforcement aux cuirs légers - se colle au fer à repasser chaud).
- 152 Plaquette métal pour talons dames.
- 153 Redresseurs (se place à l'extérieur sur le pavé du talon).
- 154 Bout plastique.
- 155 Alène courbe - non manchée.
- 156 Aiguille sellier (remarque que le bout est non piquant).
- 157 Semences (du N° 6 au N° 24).
- 158 Pointes tête Homme - toutes longueurs.
- 159 Pointes à clouer les bons bouts.
- 160 Chevilles cuivre (du fait que ce métal ne rouille pas on l'emploie à la construction du talon).
- 161 Rivet tôle (sert à clouer les bases de talons - très piquant, il ne s'arrache que difficilement car il est brut de découpe. Métal très cassant - Inconvénient : il rouille et de ce fait, il rongera les cuirs exposés à l'humidité).
- 162 Chevilles à talons (servent de protection contre l'usure du cuir, s'emploie pour les talons).
- 163 Vis pour bouts acier.
- 164 Vis pour fixer les talons Louis XV (ces vis sont un accessoire qui facilite le travail mais elles sont enlevées quand on sépare chaussure et forme).

.../...

- 165 Pointes pour fixer les talons Louis XV (depuis l'intérieur).
- 166 Fausses vis en laiton (servent à consolider les collages de semelles en caoutchouc particulièrement aux articles sport).
- 167 Cheville pour coins acier.
- 168 Pointes pour fixation des talons en caoutchouc.
- 169 Chevilles bois (ces chevilles de bois remplacent les pointes. Elles sont utilisées dans les pays froids et humides. (Nord - Est). Un avant-trou permet leur enfoncement).
- 170 Bouton de ~~chaussure~~.
- 171 Attache métallique pour bouton de chaussure.
- 172 Crampons métalliques (protègent les semelles de cuir d'une usure trop rapide).
- 173 Pointes pour fixer les talons Louis XV.
- 174 Caboches (clou qui se place en couronne, sous le talon).
- 175 Clou bombé (clou de protection d'usure d'une semelle).
- 176 Clou à galoche.
- 177 Aile de mouche (clou de montagne, il se place tout autour de la semelle, par dessous et autour de la tranche).
- 178 Fil de lin pour machine à coudre les semelles - torsadé, (fil employé en couture machine pour les semelles).
- 179 Fil nylon tressé (fil nylon utilisé pour surjeter les dessus de mocassins et aussi pour les machines à coudre manuelles).
- 180 Fil de lin n° 332 (fil à coudre les cartables).
- 181 Fil de lin cablé n° 532 (fil à coudre les ceintures d'hommes).
- 182 Fil de coton cablé (fil à machine à réparer les dessus des chaussures).
- 183 Fil de lin n° 732 marron (fil à machine à réparer les dessus des chaussures).
- 184 Fil de nylon noir n° 40 (fil nylon à confectionner les dessus des chaussures).
- 185 Fil de lin (fil à confectionner les ligneuls. Ils sont assemblés par plusieurs brins - poissés - tordus - lissés et munis d'aiguilles ou encore de poils de sangliers appelés "soies").
- 186 Fil de chanvre (fil à..... idem n° 185).
- 187 Bon bout plastique avec cuvette métal (s'emboîte à la partie étroite et creuse des talons très fins. Ils sont bloqués par une pointe centrale carrée).
- 188 Forme enfant - pointure 25 - gauche (formes employées pour confectionner les chaussures neuves).
- 189 idem n° 188 pointure 31 - gauche (formes idem 188).

- 190 Forme pour botte - 41 $\frac{1}{2}$ - gauche (formes.... idem 188).
- 191 " " " - modèle anglais (formes ... idem 188).
- 192 Forme pour chaussure femme - 39 - gauche (formes ... idem 188).
- 193 Forme pour botte - semelle métal - 40 - gauche (formes employées permettant le rivetage des pointes - donc le montage cloué).
- 194 Forme à forcer en largeur.
- 195 Marque-point allemand (sépare les points de couture - enjolive).
- 196 Compas d'épaisseur
- 197 " "
- 198 Pince à joindre (cette pince se tient serrée entre les genoux. Elle permet le maintien en vis à vis de deux cuirs qui doivent être cousus ensemble ou d'objets à réparer par couture).
- 199 Dispositif contenant 8 chiens à monter - destiné, avec l'aide d'un cambre, à préparer partiellement la forme de l'avant-pied.
- 200 Embauchoir à vis pour réglage de la tension en longueur (la fabrication de cet article paraît être abandonnée en ce qui concerne la production en série).
- 201 Embauchoir à ressorts.
- 202 Forme à réparation - (modèle allemand).
- 203 Appui de forme pour presse.
- 204 Embauchoir dit à lame.
- 205 Pincés coupantes.
- 206 Marteau galochier (manche métal bloc) (allemand).
- 207 Pince à ferrer les embouts métalliques des lacets.
- 208 Poils de sanglier appelés soies (se fixent au bout des ligneuls, tiennent lieu d'aiguilles, avantage : souplesse et rigidité relative).
- 209 Brosse (poils et métal) dite à daim.
- 210 Cor pour forçage. Il s'adapte à la forme 66 ainsi qu'aux appareils à forcer.
- 211 Bloc de bois appelé "bûche" (bloc dans lequel sera extraite la forme).
- 212 Ebauche de forme (cette ébauche est extraite de la bûche au moyen d'une machine qui simultanément produit les ébauches pour pied droit et pied gauche).
- 213 Ressort de leggings.

.../...

- 230 Couteau incurvé (permet de creuser le centre de la plus grande largeur d'un talon en bois Louis XV.
- 231 Dard relève-gravure (permet de relever le sillon de couture après découpage au tranchet).
- 232 Arracha-clous.
- 233 Pince coupante.
- 234 " "
- 235 20 boutons pour chaussures (rarement utilisés).
- 236 Protectors en plastique pour bouts de semelles.
- 237 " en métal " " " "
- 238 Plaquettes métal pour protection des talons - Dames.
- 239 Fers "redresseurs" pour talons - Hommes.
- 240 Bouts acier à encastrer et visser (se placent aux bouts des semelles).
- 241 Coins acier à encastrer aux talons (la partie inoccupée par le fer est comblée par une épaisseur de cuir équivalente à celle du fer).
- 242 Protection pour bout de semelle
- 243 Coins de fer très épais à encastrer - "BLAKEY", (s'emploient surtout pour la protection des coins de talon des chaussures de golf. Il s'agit d'un article un peu lourd).
- 244 Protectors de bords de semelles de chaussures ski.
- 245 Crochet à boutons.
- 246 " "
- 247 BISAIGUE (patine le tour des semelles).
- 248 Barre à déformer (s'emploie à chaud. Sert à étendre la cire à déformer lors du finissage de la chaussure).
- 249 Poix (permet de rendre le fil glissant lors de la couture, d'en assembler les brins qui le constituent et de les protéger contre le "pourrissement").
- 250 Roulette interchangeable (roulette pour marquer les points autour des semelles).
- 251 Compas à pointe sèche.
- 252 Forme à forcer ZONE ENTREE pour bottes de dames.
- 253 Emporte-pièce 3 trous (sert à perforer les tiges des chaussures sport).
- 254 4 alènes courbes (permettent de faire des avant-trous pour le passage du ligneul).
- 255 Alènes à premières (permettent de faire des avant-trous pour le passage du ligneul).
- 256 Alènes à piquer les semelles (idem n° 255).
- 257 Alènes droites (idem n° 255).

- 258 Aiguilles dites de sellier.
- 259 "Soie" métallique,
- 260 Préparation d'un ligneul fil groupé (le ligneul est le fil avec lequel sont effectuées les coutures dites au fil poissé. Partant de la pelote de fil, l'artisan peut en régler la longueur et la grosseur).
- 261 Fil poissé et roulé avec soies placées - une soie fendue - une soie roulée.
- 262 Cambre (aide à galber les cuirs au-dessus des bottes pour la partie avant du pied).
- 263 Pied de fer à semelles interchangeable (modèle rare. Je ne l'avais jamais vu. Je le possède depuis 1977).
- 264 Semelle interchangeable adaptable au 263.
- 265 " " " " "
- 266 Marque-points (allemand) (il coiffe le point à l'aide de la partie angulaire).
- 267 Coupe passepoil.
- 268 Pince à poser les oeillets dits invisibles (l'oeillet dit invisible est placé sur la doublure des garants de la chaussure).
- 269 Roulette à découper (allemand) (cette roulette sert à enjoliver le pourtour des semelles de propreté au basane, qu'elle peut découper en ondulations).
- 270 Mailloche à déformer les talons genre Louis XV (par son bombé et sa petite dimension, elle peut atteindre le fond des courbes prononcées).
- 271 Couteau gouge (droitier et gaucher).
- 272 Couteau à tailler les lacets en cuir (permet de découper dans la peau des lanières parallèles).
- 273 Agrafeuse DAREX (permet la pose d'agrafes sur des matériaux qui ne pourraient pas être cloués, par exemple du crêpe, de l'airlite, etc).
- 274 Agrafeuse pour rivets à tête arrondie (allemand) (sert à consolider la fixation des semelles collées dites de montagne. Place des rivets fendus en laiton).
- 275 Rainette pour caoutchouc avec guide bord (grave dans les semelles le sillon destiné à recevoir et protéger la couture).
- 276 idem n° 275
- 277 idem n° 275 sans guide bord
- 278 idem n° 275 " " "
- 279 idem n° 275 avec guide bord et profondeur.
- 280 guide pour gravure verticale (gravent dans les semelles le sillon destiné à recevoir et protéger la couture).

- 281 Chausse-bottes (se place à l'avant en haut de la tige de botte. Evite l'accrochage du haut de la tige par les coutures ou les boutons du pantalon culotte).
- 282 Appareil étau pour le passage en trépointe (sert pour maintenir les chaussures pendant la couture des trépointes).
- 283 Appareil DAUDE à poser les oeillets.
- 284 Planche à cambrer les devants des souliers bas,
- 285 Pied à coulisse en buis (sert à la prise des mesures du pied).
- 286 Pince à placer les gros oeillets,
- 287 Fers de protection de talon (allemand) (était employé au talon des bottes).
- 288 Pied de fer double pour bottes (permet d'y enfiler toute la tige).
- 289 Enclume à trépointe (permet de raffermir par battage léger tout le pourtour de la trépointe).
- 290 Emporte-pièce à découper les cuirs (s'utilise à l'aide d'un balanier. Existe en de nombreuses formes et tailles).
- 291 Marteau dit Louis XV (permet de clouer à l'intérieur de la partie arrière d'une chaussure et ainsi de fixer les talons, de les consolider ou de rabattre les pointes qui pourraient dépasser).
- 292 Embauchoir à ressort (lame) .
- 293 Embauchoir à ressort boudin.
- 294 Embauchoir métal,
- 295 Outil à arrondir les lacets en cuir (découpé le lacet en cuir présente un pourtour carré. Cet outil arrondit les angles).
- 296 Petit marque-point.
- 297 Appareil à riveter les crochets genre "ski" (bouterolle à frapper).
- 298 Râpe à cuir.
- 299 Maillet à frapper les emporte pinces (cuir).
- 300 " " " " (caoutchouc).
- 301 Appareil à poser les oeillets - appui par pression du pied (allemand).
- 302 Semelle bois pour enfant (ces semelles de bois étaient très utilisées pendant l'occupation allemande).
- 303 - 304 - 305 - semelles bois pour dames (idem 302).
- 306 Petite peau d'iguane - tannage indigène.
- 307 Peau de boa - très jeune.
- 308 Morceau de peau de bébé phoque (ne s'utilise pratiquement plus en France).

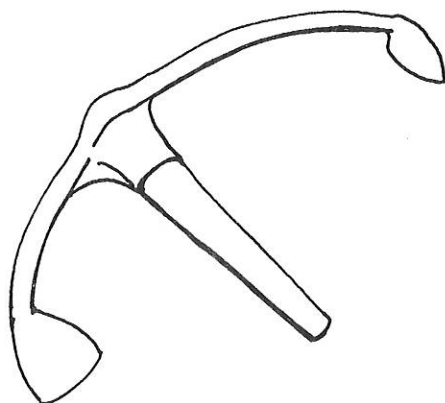
- 309 Morceau de peau de phoque adulte (peausserie imperméable et très souple).
- 310 Morceau de cuir de vache (cuir à semelles).
- 311 Morceau de cuir à ceinturon (vache).
- 312 Morceau de cuir à semelles orthopédiques amovibles.
- 313 Col de cygne (pied de fer).
- 314 Maillet en cuir (pour frapper sur les emporte pièce sans en détériorer le métal).
- 314 Assortiment d'oeillets et de crochets.
- 315 à 322 8 cartons assortis Deaudé.
- 323 Embauchoir dit d'atelier, (vieux d'un siècle environ).
- 324 Echantillons d'abrasifs pour banc de finissage
- 325 Leggins de cavalier (modèle à courroie, préféré par les cavaliers).
- 326 Coin pour embauchoir à reformer.
- 327 " " " " "
- 328 Une chaussure en cuir faite d'une seule pièce, 1975, faite par M. Matra.
- 329 Une paire d'embauchoirs de bottes.

LES SABOTS "ESCLOPS" DE LA VALLEE DE BETHMALE

Dans toutes les vallées pyrénéennes, le sabot était roi. Chaque famille creusait ses propres sabots dans la racine de hêtre, à l'aide d'outils rudimentaires façonnés par le forgeron. Les outils du sabotier ("et utichés dés escloupé") étaient nombreux et variés. Chacun avait une fonction particulière au cours des différentes phases de la fabrication des sabots.

- Les quartiers de bois étaient dégrossis avec une hache : la "hucholo".

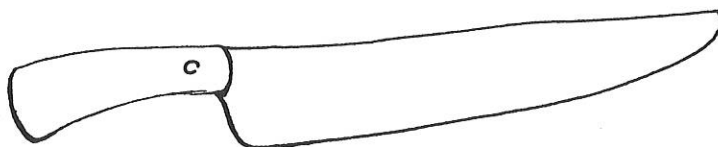
Les "hucholo dé dus cats" (haches à deux têtes) servaient à creuser le sabot (hucholo dé cata) et à en faire la forme (hucholo dets eraïl).



- Avec la "raze" (éra razo), on applanissait l'intérieur du sabot et on finissait la creuse.



- Le "coutetch", très gros couteau, servait à dégrossir la forme du sabot.



- Enfin, pour figoler pointe, talon et semelle du sabot, on utilisait la "gagniouetto", longue lame flexible de 1 cm de large et environ 30 cm de long.



Le "coutetch" et la "gagniouetto" étaient rangés dans un étui en bois et cuir (éra coutéro) que le Bethmalais portait suspendu à son côté gauche.

Le sabot fini était enduit de beurre rance, de lard, ou frotté d'ail et mis à sécher devant le feu pour le durcir et le rendre imperméable. Cette ultime phase de la fabrication était appelée "uscla ets esclops".

La creuse de chaque sabot était soigneusement adaptée à la mesure de son futur propriétaire.

La forme des sabots était dictée par la nécessité d'adaptation au terrain montagneux. Parce qu'elle était la plus pratique, la forme "bateau sans talon" fut adoptée par toutes les vallées. Chacune garda bien sûr un élément caractéristique dans sa forme. Ainsi les pointes furent un élément de différenciation entre vallées. Elles sont pointues en pays Bethmale, plus rondes à Ballaguère, recourbées à Oust-Massat. Loin d'être exclusivement un élément de décoration, les pointes gardèrent toujours leur utilité : elles permettaient de dégager la semelle de la boue et de la neige, en raclant la semelle de l'un des sabots sur la pointe de l'autre.

La bride (coïlo) pouvait être en fer (Bethmale), en cuir (Oust-Massat), ou en plein bois "esclops dé toum" (Ballaguère, Bethmale). Les gros clous à tête accrochante disposés sous la semelle permettaient

d'affronter les pentes raides ou enneigées.

Il arrivait aussi que les montagnards portent des guêtres de drap par dessus leurs sabots, soit des guêtres longues (caouso), qui montent jusqu'au genou afin d'éviter de se salir en s'agenouillant, soit des guêtres courtes (caousous), qui tiennent le bas du pantalon serré.

En plus de leur utilisation quotidienne, les sabots étaient chaussés pour les grandes occasions. Ils étaient alors plus fins, plus légers, et parfois richement décorés pour les femmes, tels ces sabots de Bethmale à très longue pointe et constellés de clous dorés dessinant un coeur, souvenirs de la fameuse "Légende du sabot".

Ces sabots faisaient l'orgueil des Bethmalaises. Ils étaient si recherchés qu'une véritable compétition s'exerçait entre elles, chacune voulant posséder les plus beaux.

Régine AZEMA-LOPEZ

L'INDUSTRIE DU SABOT
EN FRANCE ET DANS LE SUD-OUEST

L'industrie du sabot connut une activité très importante pendant plusieurs siècles, en France et plus particulièrement dans la région du Sud-Ouest. L'origine du sabot reste obscure, tant son apparition est ancienne. On s'accorde cependant à penser qu'il fut créé par des bûcherons. Quoi qu'il en soit, le sabot devint rapidement la chaussure rurale par excellence. En effet, il permet de protéger le pied de l'humidité, du froid et des rudesses du sol.

La saboterie est longtemps restée une industrie familiale. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle qu'elle se développe sous forme d'industrie artisanale. Jusqu'en 1914, les sabots sont fabriqués presque exclusivement par des artisans bien qu'il existât quelques rares fabriques qui n'employaient pas plus de 10 à 20 ouvriers. Le métier de sabotier était très répandu et s'exerçait dans toutes les régions boisées du pays. Un village sans sabotier était une exception. On ne devenait sabotier qu'après un long apprentissage, ce travail exigeait en effet de sérieuses qualités professionnelles, puisqu'il allait de la coupe du bois à la transformation en sabots qui étaient ensuite revendus sur place ou dans les régions voisines dépourvues de bois, donc de main d'oeuvre qualifiée. Ces artisans avaient pourtant des revenus si modestes qu'ils étaient souvent obligés d'avoir une autre profession pour assurer leur subsistance. Malgré ces difficultés, et en dépit de plusieurs tentatives en vue de mécaniser cette industrie, la saboterie est longtemps restée aux mains

Années	Nombre de sabotiers	Nombre de machines	Production à la main (millions)	Production à la machine	Production totale (millions)
1870	25 000	0	37,5	0	37,5
1880	25 000	3	37,5	36 000	37,536
1890	23 000	10	34,5	120 000	34,620
1900	22 000	10	33	120 000	33,120
1910	20 000	45	30	540 000	30,540
1920	18 000	500	27	6 Millions	33
1930	15 000	1000	22,5	12 Millions	34,5
1934	12 000	2250	18	17 Millions	35

TABLEAU COMPARATIF DE LA PRODUCTION DE SABOTS (La Gazette du sabotier, janvier 1935)

départements	Les saboteries mécaniques industrielles dans les départements du Sud-Ouest en 1932	Les artisans équipés pour la production mécanique dans les départements du Sud-Ouest en 1932
Ariège	3	2
Aveyron	3	6
Charente	0	1
Charente-inf.	4	1
Dordogne	1	13
Gers	2	0
Gironde	2	20
Haute-Garonne	7	7
Landes	3	7
Lot	1	1
Lot-et-Garonne	1	13
Basses-Pyrénées	5	2
Hautes-Pyrénées	1	1
Tarn	7	9
Tarn-et-Garonne	0	7

D'après "Le livre d'or des machines à sabots", de A. Baudin

des artisans.

En 1841, la "machine à sabot" est inventée et en 1900, elle est devenue très perfectionnée. Mais la clientèle se montre très critique envers ce "sabot machine" qu'elle juge trop coûteux pour une qualité inférieure au "sabot fait main".

Ce n'est qu'après la guerre que l'industrialisation du sabot est rapide et intensive et amène la baisse continue de la production manuelle. Les progrès de la fabrication mécanique sont dus à la disparition de nombreux sabotiers et à la rareté des apprentis.

L'industrie du sabot utilise des bois tels que le hêtre, l'aulne, l'orme, le platane, le noyer, le cerisier... Elle en consomme de très grandes quantités et se voit donc obligée de se fixer dans des régions boisées. Cette production industrielle se distribue entre les petits commerçants et les marchands de chaussures qui achètent les sabots finis, et surtout les artisans qui se procurent des sabots "brut-machine" auxquels ils donnent la dernière main.

Dans les années trente, les progrès de la fabrication industrielle sont tels qu'ils laissent présager aisément la disparition prochaine des sabotiers. C'est alors qu'un nouveau problème surgit : l'industrialisation à outrance a entraîné une surproduction qui vient s'ajouter aux difficultés croissantes d'approvisionnement en bois. Dès lors, les producteurs de machines à sabots jugent préférable de créer pour les petits artisans de nouvelles machines à petit rendement. Cette nouvelle formule s'avère beaucoup plus adaptée à la demande existante, et obtient du succès.

C'est ainsi que l'on assiste à un renouveau de l'industrie artisanale et régionale de la saboterie qui avait connu durant une courte période une grande production industrielle.

Aujourd'hui, il va sans dire que l'industrie du sabot est en baisse constante. La chaussure rurale a subi de sérieuses transformations. Elle est devenue pratique et confortable, et la chaussure de caoutchouc ou la botte ont supplanté le sabot de bois. Pourtant, on le fabrique encore et on l'utilise parfois, mais ce n'est là qu'un pâle souvenir de la longue période où il a régné sur la presque totalité de la campagne française.

Régine AZEMA-LOPEZ

L'ATELIER DU SABOTIER

(VITRINE XVI)

- n° 1 (Hors vitrine) Banc de sabotier avec son paroir (le "coutelle") - bois, fer, 1973, Tauzia (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 2 Plane (le "rabet à finir") : outil à lame concave et biseautée, muni de deux poignées, pour dégrossir les pièces de bois - lame métal, poignées bois, 1973, Tauzia (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 3 Rouanne à tige cintrée : outil pour tailler, dégrossir et évider le bois - bois, fer, 1973, Bellegarde (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 4 Cuillère - fer, manche bois, 1973, Bellegarde (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 5 Rase ou rogne à talon - fer, manche bois, 1973, Bellegarde (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 6 Boutoir - fer, manche bois, 1973, Bellegarde (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 7 Trois ébauches de sabots - bois, 1977, Detu (Eco-Musée de Marquèze).
- n° 8 Un sabot d'homme - bois, cuir repoussé, clous, 1977, Detu (Eco-Musée de Marquèze).

LA SANDALE BASQUE (ESPARTINAK)

UN PRODUIT DE LA PECHE, DES MINES ET DU SOLEIL

La fabrication de l'espadrille au Pays Basque prend un essor réel au milieu du XIXème siècle. Elle répond alors aux exigences de l'industrie naissante. Elle s'adresse en effet plus particulièrement aux ouvriers - ceux des mines de charbon du nord de la France -.

Peu coûteuse, elle a encore l'avantage d'offrir une grande souplesse, laissant toute liberté aux mouvements du pied et de la jambe dans les galeries basses des mines.

Il semble qu'elle se soit implantée au Pays Basque et en Catalogne en liaison avec les activités maritimes. On recevait déjà de l'Orient de longs fils de jute que l'on tressait pour les cordages des bateaux. Ces mêmes fils de jute fourniront la matière première aux semelles des espadrilles que tous les marins feront prestement glisser le long des mâts.

Appréciées pour leur légèreté, elles deviennent chaussures de danse traditionnelle, parfois finement brodées et retenues sur la jambe par un lacet.

Tous les joueurs de pelote chaussent les espadrilles dans les trinquets, devant les hauts frontons.

Les touristes l'adoptent enfin pour mieux vivre leur détente et appliquent sur la toile toutes les couleurs de leurs plaisirs.

La confection

Autrefois la confection des sandales fournissait un apport d'argent aux familles paysannes lorsque les travaux des champs ne les

occupaient plus assez.

Les femmes et les enfants liaient le fil (aria) de jute passé autour d'un clou épais en larges tresses enroulées en deux spirales sur la planche à ourdir (kapia) pour former la semelle. La "filière" cônique faisait pénétrer le bout de la tresse flottante dans la semelle.

Les hommes prenaient alors la relève. L'extrémité du toron (soka) à coudre était effilée à la pointe du couteau puis durcie dans de la résine avant d'être retordue et maintenue encore par un noeud très fin. Sur un établi incliné (alkia), on transperçait latéralement toute l'épaisseur de la tresse à l'aide d'une grosse aiguille (orratza) emmanchée dans le bois, faisant ainsi passer de bout en bout le fil de jute pour maintenir la semelle dans sa "forme".

Les femmes avaient encore à coudre la toile au jute tressé. Cette toile était taillée en deux pièces : la partie avant, de forme allongée, le talon, légèrement rentré pour bien tenir le pied.

Pour garder un usage plus libre des mains, on fixa la sandale à coudre sur un chevalet de bois (sibaleta) que les femmes maintenaient serré entre les jambes.

Un dé plat (ditaria), attaché par une sorte de gros bandage au creux de la main, aidait à pousser l'aiguille.

En Catalogne, comme au Pays Basque, c'est une main d'oeuvre saisonnière espagnole qui donna toute son importance à l'industrie de la sandale.

Dans quelques fermes, les gestes, les attitudes d'autrefois se sont conservés. Penchées vers leurs chevalets, les femmes cousent encore des sandales à la morte saison ... pour les usines.

Quelques artisans demeurent, attachés à un travail qu'ils saisissent dans sa totalité et dont ils parlent avec amour, faisant de l'atelier un lieu de rencontre pour le village. Chacun peut s'y asseoir, y apprendre lentement les gestes, les couleurs, les odeurs, à travers tous les jeux du fil courant vivement au bout de l'aiguille.

Mireille BAUDRY

L'ATELIER DU SANDALIER

(ESPACE XVII)

- n° 1 Sandale - "espartinak", toile coton, semelle jute, Pays Basque (Musée Basque, Bayonne).
- n° 2 Sandale - "espartinak", toile brodée de coton, semelle jute, Pays Basque (Musée Basque, Bayonne).
- n° 3 Sandale - "espartinak", toile ornée d'un lacet et motifs en fer, semelle de jute, Pays Basque (Musée Basque, Bayonne).
- N° 4 Semelle faite à la main - jute tressé, Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 5 Aiguille - "orratza", manche de bois, pointe acier, Espagne et Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 6 Aiguille - "orratza", manche de bois creusé en deux points pour maintenir le fil, pointe d'acier, Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 7 5 aiguilles - "orratza", acier, 1900 (Bontemps).
- n° 8 4 cônes - métal, Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 9 Poinçon servant à pousser les cônes - bois, cuivre, acier, Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 10 4 bobines de fil pour coudre la semelle - jute, Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 11 Etabli - "alkia", bois, Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 12 Machine à ourdir - "kapia", bois et acier, Pays Basque (Musée Basque, Bayonne).
- n° 13 Outil à carder le chanvre - planche de bois, pointes acier, Béarn, 1900 (Bontemps).
- n° 14 Un écheveau.
- n° 15 Dé plat - "ditaria", acier fixé sur bande de coton tissé, Pays Basque (Musée Basque, Bayonne).
- n° 16 Tableau : Sandalier au travail - Pays Basque (Musée Basque, Bayonne).

DOCUMENTS DIVERS A CONSULTER

(ESPACE XVIII)

1. EXTRAIT D'UNE BIBLIOTHEQUE DE CORDONNIER-BOTTIER (Collection Matra) :

CHARASSON (Louis) : Traité pratique de patronnage pour la chaussure,
Ed. Rambaud, Romans-sur-Isère (Drôme), 69 p.

YERNAUX J.B. : La Chaussure à travers les âges, Ed. A. Bieleveld,
Bruxelles.

THELOTTE G. et BERGUT R. : La Coupe et ses problèmes, 158 p.

MEUNIER L. et VANEY C. : La Tannerie, 908 p.

DESPREZ (François) : L'Apprenti cordonnier, 185 p.

BERGUT (Robert) : Mémento de la technique de la chaussure, 69 p.

DESPREZ P. et DESPREZ J.M. : Le futur cordonnier-bottier, Ed. La
Halle aux cuirs et le moniteur de la cordonnerie, 36, rue
Debelleye, Paris III^e, 297 p.

2. CAHIER DE DESSIN (Collection Matra) :

n°	2	452 modèles	Dame - divers
n°	3	278	" Homme
n°	4	82	" Dame ville
n°	6	40	" Dame talons plats
n°	8	13	" Dame soirée
n°	10	147	" Dame été
n°	11	56	" Socles et compensés
n°	13	Historique et documentaire	
n°	16	163 modèles	Homme ville
n°	18	Garnitures	

3. DOCUMENTS SUR LA CHAUSSURE DANS LA PUBLICITE (Cadillon).

4. DOCUMENTS SUR LES CAMPAGNES PUBLICITAIRES DE LA SOCIETE BARANNE.

T A B L E D E S M A T I E R E S

PREFACE (par Monsieur le Président J. LATRILLE)	p.3 - 4
INTRODUCTION (Ch. MERIOT)	p.6
PLAN DE L'EXPOSITION	p.19
OBJETS HORS VITRINE	p.21
"TYPOLOGIQUES"	p.22
LA CHAUSSURE, CE SONT D'ABORD DES MATIERES (Ch. MERIOT)	p.23
----- VITRINE I : LES MATIERES	p.27
LA CHAUSSURE, CE SONT AUSSI DES FORMES (Ch. MERIOT)	p.32
- Note sur le mocassin-botte lapon (Ch. MERIOT)	p.33
- Note sur le mocassin des Indiens d'Amérique du Nord (L. LOPEZ)	p.40
----- VITRINE II : SOCQUES, SANDALES, PATINS	p.48
----- VITRINE III : MOCASSINS INDIENS ET AUTRES	p.50
----- VITRINES IV et IV bis : BOTTES ET ETHNIES	p.51
-----VITRINE V : CHAUSSURES ET CATEGORIES SOCIALES	p.53
CHAUSSURES, VALEURS ET CROYANCES (Ch. MERIOT)	p.55
- Les aspects légendaires	
- Les aspects rituels et religieux	p.56
- les aspects socio-médicaux	p.58
= le pied-bot accidentel ou congénital	
= le pied-bot de la Chinoise	

-----	ESPACE XIV : PETITE HISTOIRE DE LA CHAUSSURE EN BANDE DESSINEE	p.104
-----	ESPACE XV : L'ATELIER DU CORDONNIER	p.106
	LES SABOTS "ESCLOPS" DE LA VALLEE DE BETHMALE (R. AZEMA-LOPEZ)	p.118
	L'INDUSTRIE DU SABOT EN FRANCE ET DANS LE SUD-OUEST (R. AZEMA-LOPEZ)	p.121
-----	VITRINE XVI : L'ATELIER DU SABOTIER	p.124
	LA SANDALE BASQUE (<u>ESPARTINAK</u>) : UN PRODUIT DE LA PECHE, DES MINES ET DU SOLEIL (M. BAUDRY)	p.125
-----	ESPACE XVII : L' ATELIER DU SANDALIER	p.127
-----	ESPACE XVIII : DOCUMENTS DIVERS A CONSULTER	p.129

ERRATUM : Dans la liste des "Mocassins indiens et autres" (Vitrine III), lire "hanpah" et non "hampa" pour les mocassins n° 2 et 3.

La chaussure n° 2 de la vitrine V,
les mocassins n° 4 et 5 de la vitrine III,
le mocassin n° 19 de la vitrine I,
le brodequin n° 1 de la vitrine VI,
le sabot de la vallée de Bethmale (hors vitrine),
la botte n° 6 de la vitrine VI,
la chaussure n° 3 de la vitrine VIII,
la bottine en peau de python (hors vitrine),
et le soulier n° 14 de la vitrine IX
(par ordre de leur apparition dans le texte)

ont été photographiés par Régine AZEMA-LOPEZ.